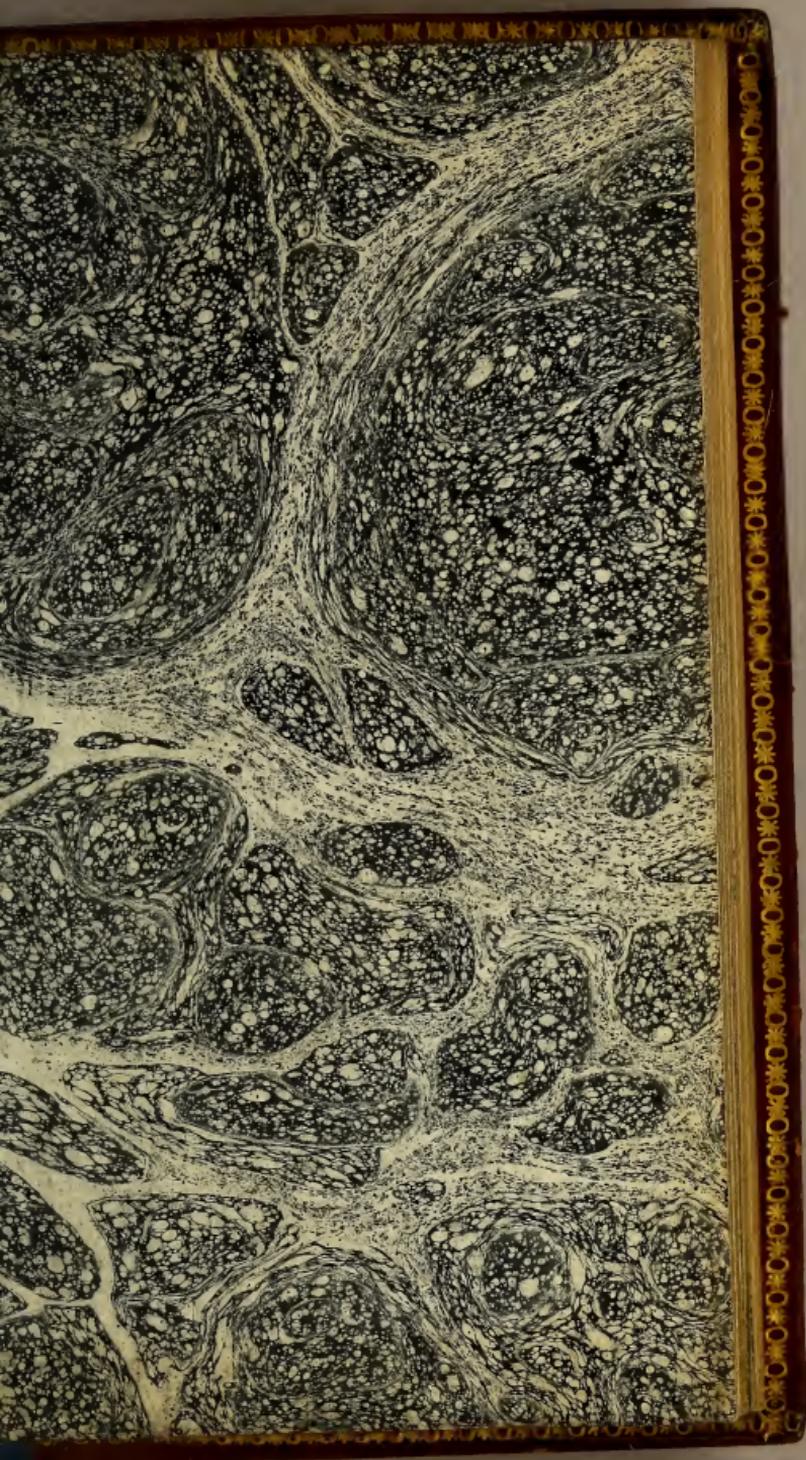
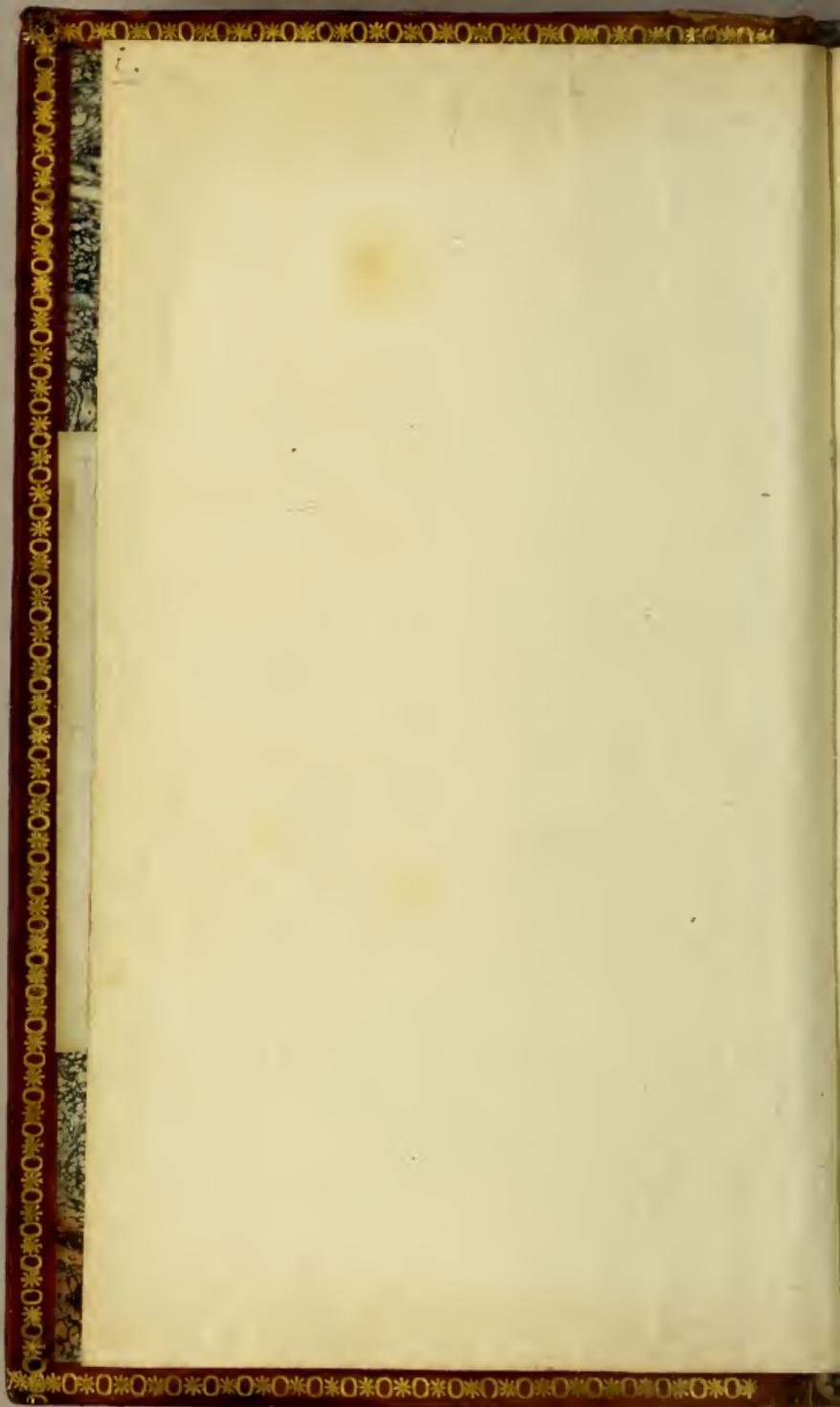


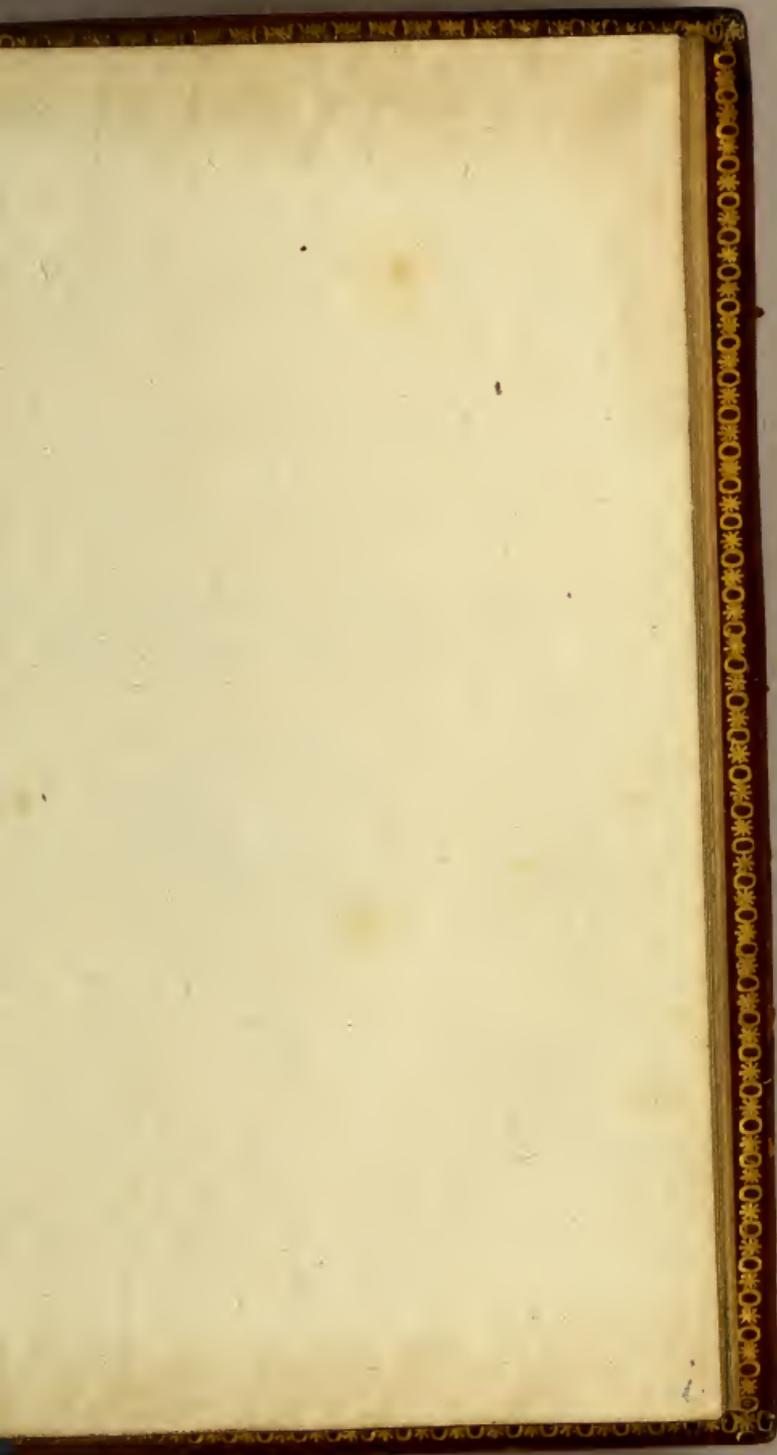


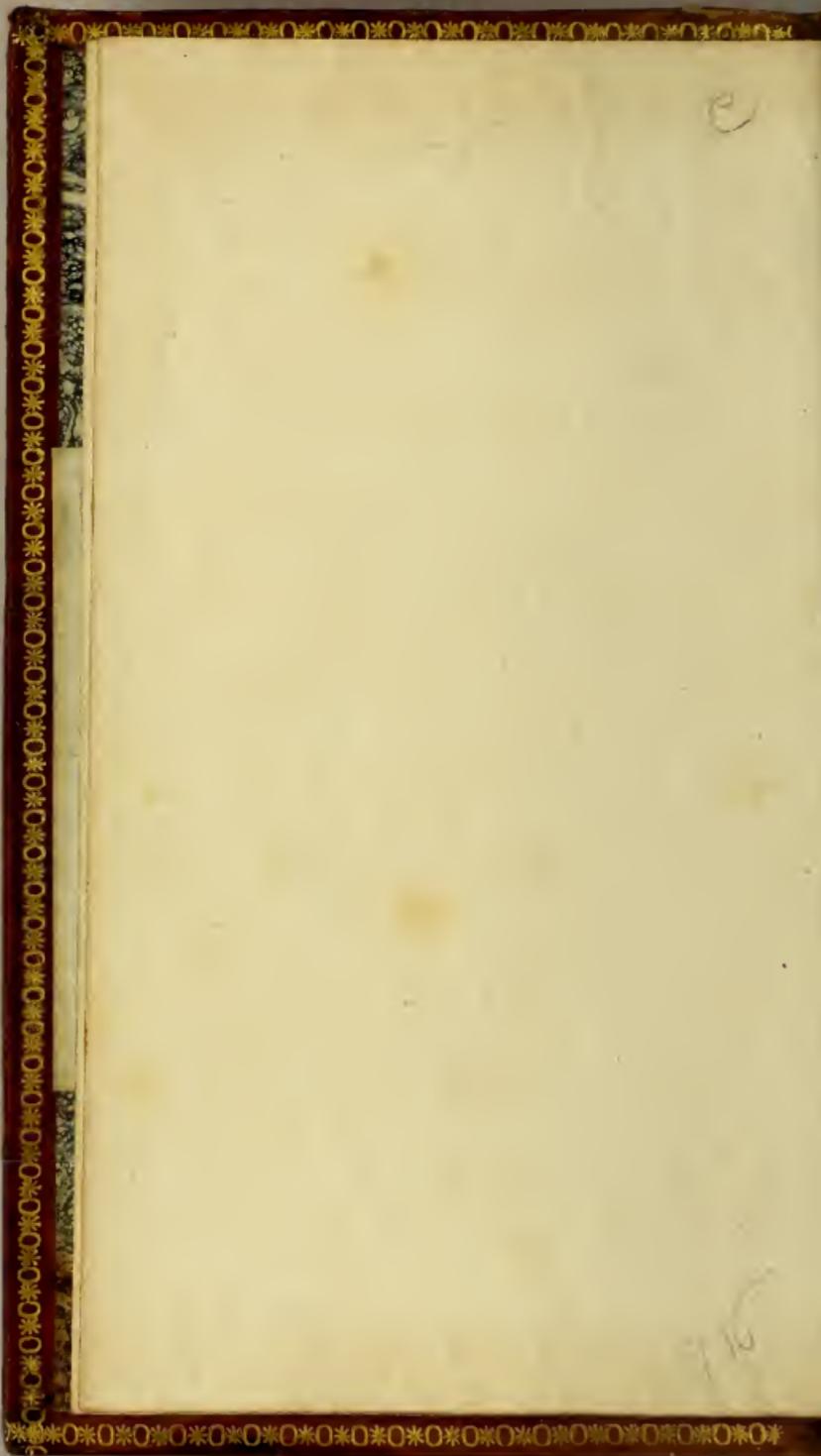


John Carter Brown









NOUVELLES
De
L'AMERIQUE;

Ou
LE MERCURE
AMERIQUEIN;

*Ou sont contenües trois Histoires verita-
bles arrivées de nostre temps.*

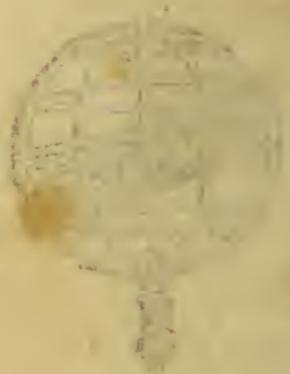


à COLOGNE,
Chés JEAN L'INGENU, à la Verité.
M DC LXXVIII.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 309



RPJCB

JOHN CARTER BROWN

3

NOUVELLES

De

L'AMERIQUE,

Ou

Le Mercure Ameriquain.

Monsieur, puisque je vois que je le bonheur, de satisfaire a vostre curiosite en vous racontant ce qui c'est passé de remarcable (pendant nostre Ciele) dans l'Amerique: Je voulu vous en faire ici une petite Relation: particuliere-ment, de ce qui c'est passé avec la Nation Espagnole, comme étant celle qui posse de la plus grande partie; & s'il faut dire tout ce nouveau monde abondant de tout ce que l'homme peut souhaiter, & principalement; en minne du plus precieux metal qui soit au monde ce qui se pieuve facile-ment;

A 2

ment;

ment ; par la montagné de *Potosi* laquelle en cent & vingt deux ans a donné plus de trois cents millions de livres d'argent sans conter lor je ne manuseray pas pourtant a vous raconter icy les raretes de ce pais de *Cocagne* parce qu'il y à des historiografes, qui ent ont escrit assées amplement. Mais je vous racontray seulement, une partie des *Histoires Galantes* qui se sont passées dans ce pais entré les Espagnols, & parmi les autre Nations, qui abirent la.

*Histoire de Don Diego
de Rivera.*

NOUVELLE PREMIERE.

DOn *Augustin Rivera*, estoit *Jentilhomme Aragonois* qui avoit long-temps, servit le Roy d'Espagne, dans la *Flandre* en qualité de *Sergeant Major*, & lors que le Roy eut fait lapaix, avec les *Provinces Unies*;

Unies ; il rapella une partie de sa milice du Pais-bas ; affin de soulager ces subjects. Il beneficia, tous ceux qui c'estois bien comportés, de charges dans les Indes, ou *Don Augustin Rivera* eut le Gouvernement de la Province de *St. Marta* dans le nouveau Royaume de *Grenade*. Apres que *Don Augustin* eut fait ces depeschés en Espagne, après avoir receu les ordres du Roy ; il s'embarca, pour aller prendre possession de son nouveau Gouvernement, & prit sa famille avec luy. Il avoit un fils agé environ de vuyngt & deux ans, qui avoit hanté aussi les armées en Flandre ; qui mena avec luy, affin de luy procurer la premiere place vacante dans la Province d'ou il aloit estre Gouverneur : & apres (selon son comportement) le faire par venir a de plus hautes dignités.

Ce fils sera ici le subject de nostre histoire. Apres que son pere fut arrive dans le Royaume de *nouvelle Grenade*. Il envoya son fils (nommé

6 *Nouvelles de l'Amérique.*

Don Diego Rivero, à une Ville nommée Santa Fe de Bogota, capitale du nouveau Royaume de Grenade) afin qu'il vist, & conneut les mœurs du peuple *Americain* (parce que quoyque qu'ils soient neanmoins Espagnols. Ils ne laissent pas d'avoir quelque chose qui differe de l'humeur Castillane) & pour se faire cognoistre au Gouverneur de St. Foy qui est aiant come Viceroy ce que Don Diego ne consentit pas volontiers, n'osant pourtant declarer a son pere la cause pourquoy. La cause estoit qu'il estoit devenu amoureux de la fille d'un vieux Capitaine Espagnol qui passoit dans le mesme vasseau, ou passoit Don Augustin, & venoit pour estre Gouverneur d'un fort, sous l'obeissance de Don Augustin: cette fille étoit assés belle, & jeune. & plut tellement a Don Diego, qu'il devint si passionné qu'il ne dormoit ni nuit ni jour: & ce qui augmentoit son martire étoit qu'il n'osoit se declarer a son pere,

pere, a cause que Leonor (c'est ainsi que s'appelloit cete fille) n'estoit pas assées riche ni d'assées bonne maison pour luy, quoy qu'elle avoit autant d'amour pour Don Diego comme il evoit pour elle. Ils eurent beaucoup de conversations ensemble, sur le vaisseau, & Leonor se scavoit Tircer des Costées de ces pere & mere pour venir passer la nuit a s'entretenir avec Don Diego: & ces deux jeunes amants prenois tant de plaisir a s'entretenir l'un & l'autre que le jour venoit plustost qu'il ne souhaitois & on voit que l'orore fait chanter les oiseaux des boscages, de joye qu'ils ont devoir qu'elle chasse l'obscurité. Mais c'étoit le contraire avec ces deux amants ici parce qu'elle les faisoit casi respandre des l'armes. Ils étois tous deux fort incommodées de la mer. Mais lors qu'il avois le temps de se parler il semble qu'ils se servois de medecine l'un à l'autre, contre un mal ou les medecins entende moins qu'a la goutte, en-

8 *Nouvelles de l'Amérique.*

fin le voyage sa cheva on se de barca
a *St. Marte* ou il falut que Don Diego
se separast de sa chere Leonor qui n'é-
toit pas moins triste que luy. Les pa-
rents de Leonor remarquerent bien
que *Don Diego* avoit de l'inclina-
tion pour leur fille, & n'en furent pas
fachées: mais au contraire ils tache-
rent par de-subtils moyens de faire en
sorte que Don Diego épousast leur
fille, neantmoins qu'ils ne le firent pas
paroistre aux parents de Don Diego,
parce que le pere de Leonor sçavoir
bien que file pere de Don Diego ve-
noit a sçavoir l'entremise, qu'il se-
roit son Ennemi c'est pourquoy il fit
tenir l'affaire segrette. Cependant Don
Diego reçeut ordre, de son pere pour
partir pour *Santa Fé*: & fut tellement
presse qu'il n'eut pas le temps d'aller
dire adieu a sa maîtresse, si bien qu'il
falut monter a cheval. Don Augustin
monta aussi a cheval pour aller condui-
re son fils, mais comme le bon hom-
me ne pouvoit pas supporter beaucoup
de

de fatigue, lors qu'ils eurent este deux
heures de la Ville, il rentra, & Don
Diego poursuivit son chemin, avec
les autres Cavaliers jusque a ce que le
soleil changeast de face & qu'il se
voulût plonger dans le sein de têtis.
Alors Don Diego songea de se sepa-
rer de sa Compagnie pour revenir a
St. Marthe dire adieu à sa maitresse &
pour cet effet il chercha cette excuse
il dit a ces Camarades ou ceus qui le
suivoient, qu'il avoit oublie une lettre
de change & qu'il falloit que de neces-
sité il retournaist à la Ville pour l'a-
voir, & les supplia de vouloir l'atten-
dre, & qu'il ne tarderoit point, &
qu'ils le vouleussent, attendre a un
petit hameau d'Indiens, qui étoit la
proche. Les guides de Don Diego, qui
ne se deffiois de rien, lui accorderent
tout ce qui vouleut. Don Diego étant
hors de la vue de ces guides, il cou-
rut la poste de la belle maniere, telle-
ment qu'il fut a nuit fermante, dans la
Ville ou il s'en a la droit ches un de

ces amis ou pour n'être pas reconnu dans le Chasteau; il prit un abit de soldat, & s'en fut dans le Chasteau & fit un signal a une esclave de Leonor, (a qui, il avoit de la cognoissance) qu'il l'introduit au mesme temps dans la parterment de Leonor qui fut surprise de le voir ainsi deguisé, ne sachant pas qu'il avoit fait son depart pour *Santa Fe*: mais elle le fut bien plus quand, Don Diego lui fit sçavoir la cause pourquoy il venoit, en luy parlant de cette façon.

Madame puis que je ne puis pas Eviter la rigueur de mon pere, qui me long ne, de ce que je de plus cher au monde, a sçavoir de vos beaux yeus, qui comme deux flambeaux donne la lumiere a mon ame, ainsi que le soleil fait a la lune. Il faut me refondre à luy obeir, me voyant dans un Pais ou je ne connois personne, & ni suis cognu que par mon Pete. Mais j'espere que se bannissement (car c'est ainsi que j'appelle ce voyage) ne durera pas long-temps

temps & je vous prie que pendant
mon absence vous vous souvenies de
moy, comme je me souviendré de
vous: & en disant ces paroles il tira
son portraict de sa poche (qui étoit
sur une piece dor, emaille & garni de
beraude) qu'il donna a sa belle Leo-
nor: elle le receut la l'arme aux yeux,
& si oppressée dans le cœur qu'elle fut
quelque temps sans parler Leonor ne-
manqua pas de faire le reciproque de ce
que son amant avoit fait, en luy don-
nant aussi son portraict, qui n'étoit
pas moins riche, ni bien orné de pierre-
rie que le si en. Les deux amant s'em-
brasserent derechef & se dirent mille
tendresses, qui auroient navré le
cœur le plus dur. Enfin le coe com-
mença a chanter quand Don Diego
quita sa belle pour remonter a cheval
& aller trouver ces guides qui l'atten-
doient dans le hameau d'Indiens: le
cœur commença a percer quand Don
Diego arriva ou étois les guides, il
leur demanda par civilité excuse, & dit

12 *Nouvelles de l'Amérique.*

qu'il avoit pris un chemin qu'il l'avoit mené dans des montagnes, d'ou il ne croyoit jamais en sortir. Cette excuse fut pour oster les guides de soupçon s'ils en avoient eu. Enfin Don Diego ne voulut pas se reposer il fit monter les guides a cheval & poursuivirent leur chemin a *Santa Fé* ou ils arriverent heureusement Don Diego ne fut pas long-temps dans cette Ville, qu'il y fut cognu, & toutes les Dames de la Ville admirerent sa belle taille & sa bonne minne, & le nommerent le beau Castillan. Il étoit prie dans toutes les assemblée, parce qu'il touchoit admirablement bien la gui tarre & la harpe. Toutes les Dames souhaittois avoir assées de beaute, & assées de richesses pour le pouvoir charmer: ils tachoient tousjours, dans les Compagnies ou il venoit de lui donner de l'amour, soit en chantant ou en luy permettant quelque chose de plus qui ne permettoient aux galant du Pais neaumoint toutes ces caresses, & tous

ces

es objects, Don Diego n'oubloit pas sa belle Leonor (qui étoit Ca-
cillane comme lui) pour qui il soupi-
oit tous le jours, pendant que Don
Diego soupiroit pour sa maistresse il y
voit dans le Chasteau de St. Marte un
Alferes qui en devint amoureux, & ta-
scha a luy dérober ce qu'il estimoit le
plus au monde, & par sa traison il y
reuffit. l'*Alferes* tascha a s'introduire
dans les bonnes graces de Leonor,
mais comme le chemin étoit difficile,
il falut qu'il songeast quelque ruse pour
venir about de ces desseins: & pour cet
effet il gagna l'esclave de Leonor, qui
luy donna une lettre de Don Diego,
dans laquelle il temoignoit à sa belle,
mille regrets de son absence. l'*Alfe-
res* resolut de faire responce a cette
lettre, & y fit parler Leonor de cette
sorte.

*Fauce lettre de Leonor a
Don Diego.*

MOn cher amant tous les regrets que vous me themoignées, de ne me pouvoir voir, onts pour moy autant de flesches qui me percent le cœur. Mais tout cela seroit encor consolable, si la rigueur de mon pere n'étoit point si grande. Il a resolu de me marier a un Jentilhomme qui est Alferes dans le Chasteau. Il est riche & a des amis parles qu'els il espere être avancé. Neaumoint ne vous tourmentée point moncher cœur! Je feré en forte de m'en désister, & de demeurer tousjours vostre tres fidelle Leonor.

l'Alferes ne manqua pas de faire tenir cette lettre a *Don Diego*, & de retenir celle que Leonor luy en voyoit: & cependant il tachoit par tous les moyens imaginées de donner de l'amour a Leonor. Si la voyoit aller a la messe

messe il y aloit aussi, & taschoit (par quelque destour qu'il prenoit) d'estre premier qu'elle a l'eglise; affin de luy presenter de leaubenite lors qu'il sca-voit que *Leonor* étoit dans son appartement il ne manquoit pas d'aller, avec sa guittarre, devant ces Fenestres & y chanter quelque plainte, ou autre chanson amoureuse: mesme il tascha de s'insinuer dans les bonnes graces du pere de *Leonor*; lequel ne songeant plus a *Don Diego* l'estima, & luy fit paroistre qu'il n'étoit pas fasché qu'il rendist quelque services a sa fille parce que le bon hoimie auroit été volontiers deschargé, du soing de garder sa fille.

Enfin *Don Diego* receut la lettre que l'Alferes luy fit tenir, ou il faisoit parler *Leonor*, il ne l'eut pas plutôt receu qu'il monta a cheval pour revenir a *S^t. Marte* & étant environna moitié chemin il rencontra son pere qui l'aloit voir. *Don Diego* voyant son pere il se pensa de s'esperer, il changeoit a

tous moments de couleur : il ne sçeut par qu'el moyen s'excuser a son pere touchant la cause qui luy faisoit prendre le voyage de *St. Marte* & prit cette excuse il disant a son pere que la nuit precedente. Il avoit veu dans sa chambre une grande lumiere a la lumiere de la qu'elle, il s'etoit eveillé en sursaut, & avoit veu un page qui tenoit une lumiere & derriere luy un vieillart qui luy sembla être son pere, & que tôt après cette vision disparut, & qu'il s'etoit imaginé la dessus que son pere étoit mort, & que cette imagination l'avoit fait monter a cheval, pour venir au plustost voir la verité. *Don Augustin* embrassa son fils, & luy temoigna assées de tendresse & luy dit que ce qu'il avoit veu étoit un signe de sa venue. *Don Diego* tascha de cacher sa tristesse le plus qu'il luy fut possible, & quand son pere remarquoit quelque changement dans son visage, il disoit que cela venoit de la peur qu'il avoit eue de cette vision. Enfin il salut retourner.

ourner a *St. Foy*, ou fisoit que Don Diego fut arrivé il ne manqua pas décrire une lettre a sa maistresse, & n'ayant pas la patience d'attendre le messager ordinaire. Il donna de l'argent a un valet d'un de ces amis pour porter cette lettre a *St. Marte*, & la donner a un ami qu'il avoit la, qui avoit coustume de les des livrer a la regresse de Leonor laquelle ayant reçu cette lettre, au lieu de la donner a sa maistresse, l'a la remettre entre les mains de *l'Alferes* qui y l'eut ce qui suit.

MADAME.

DEMI mort que j'étois de n'avoir point de vos nouvelles, je mis resucité a la reception de vostre lettre : mais avec une fureur que je ne vous puis pas exprimer, lors que je veu le funeste dessein de vostre pere qui pretent de vous marier, a un autre. J'é aussi-tost monté a cheval pour empêchet ce neud fatal qui me pou-

vo

voit causer la mort. Mais il sembleroit que ma mauvaise fortune cherchant à me perdre, à fait venir mon pere ici empescher mon desseyn, neauuinoin je fercy en sorte de m'en aller avec luy affin que je vous puisse themoigner que je suis vostre tres fidele *Don Diego de Rivera.*

L'Alferes contre fit l'escriture de Don Diego le mieux qu'il put & changea cette lettre en la suivante.

Madame puis qu'il a plus a la fortune de nous separer pour ne nous plus revoir il faut nous y consoler : mon pere s'est transporté ici pour conclure mon mariage avec la fille du Contador Major de cette Ville, & ma menace de ne me pas recognoistre pour son fils, si je ne consentois a sa volonté. Il ny a point d'autre remede a ceci que de nous consoler, puisque la rigueur de nos parents a surmonté nostre volonté, je ne laiseray pourtant pas Madame d'estre toute ma vie celuy qui m'estimera heureux d'estre vostre
obli

bligé Serviteur Don Diego de Riera.

Leonor receut cette lettre (de la perfide esclave) avec joye, mais elle n'en eut pas sitost fait l'ouverture, que sa joye se changea en la plus grande tristesse qu'elle eut jamais eüe. L'Alferes a qui (les parents) avois donné l'Esclave de liberte dans leur maison en la dans un balcon, de derriere, ou Leonor s'étoit retiée a pour, repandre les larmes : Il demanda a la belle Leonor, la cause d'une si grande tristesse, mais Leonor ne luy respondit, qu'avec un regard qui luy faisoit assées cognoistre, que la colere, dans laquelle, elle étoit, d'être interrompue, luy disoit assées qu'il se retirast. Sitost que l'Alferes fut retire, Leonor songea a faire reproche a Don Diego, & luy faire reproche de son inconstance; ce qu'elle fit promptement afin que le mesme valet qui avoit apporté la lettre, portast aussi celle si a son maistre sitost que cette lettre fut escri-

escrite, l'esclave la porta a l'Alferes au lieu de la porter au valet de Don Diego, qui avoit déjà contrefait l'écriture de Leonor, & fit parler Leonor en cette facon.

MONSIEUR.

JE reçu la vostre par laquelle vous me temoignée la tristesse que vous avées eüe de la nouvelle que vous avées receu que mon pere me vouloit marier a un autre. l'Alferes dont je vous cy escrit a été beneficie d'une place de *Castillan* dans la Province de *Cartagene*, si bien que cela la fait aimer de mon pere qui pretent de me donnera luy & m'a commandé de l'aimer. Si bien qu'il faut me resoudre a luy donner la main, ou être disgracies de mes parents, je vous prie donc mon cher *Don Diego* de vous consoler & de croire que je ne vous oublieré jamais autant que mon honneur me le permettra & seréy toute ma vie
Leonor.

l'Al-

L'Alferes ferma cette lettre & la donna à la negresse qui la porta au va-
de Don Diego. L'Alferes avoit en-
t été gratifié de la charge de Ca-
tan (c'est à dire Gouverneur un
steau) dans la Province de Car-
ene qui avoit fait que le pere de
onor le consideroit d'avantage: &
lme Leonor (qui par la fauceté de
lferes) se voyoit hors d'esperance,
jamais posseder Don Diego com-
ença de le souffrir. Voyla comme
Alferes trompa ces deux fidelles
ants, & voyant que son a faire n'a-
t pas mal il poussa la faire: & fit
sorte que Leonor commença de
mer, & luy promit de le pousser,
aumoint qu'il restoit dans son cœur
isjours quelque souvenir de Don
ego l'Alferes fut mandé par son ge-
ral, pour venir prendre possession
sa charge, & luy donna un mois de
mps pour vaquer a ces affaire, & s'il
se rendoit dans ce temps-la ou il
oit appellé, qu'il seroit déposé.

L'Al-

l'Alferes n'osoit pourtant laise
 Leonor pour aller prendre possession
 de sa charge, il fit voir au pere de Leonor,
 les ordres de son general & en
 mesme temps parla de son mariage
 avec Leonor ce que le bon homme
 luy accorda & cominanda à sa fille
 d'aimer l'Alferes & de se resoudre
 l'espouser, luy representat que c'étoit
 une fortune pour elle qui ne venoit pas
 tous les jours; & d'autre coste. Il estoit
 bien aise de se descharger du poids
 sans tardeau de garder sa fille, parce
 que entre les Espagnols, c'est un grand
 soing que d'avoir de belles filles chez
 soy, quoy que les autres nations n'en
 sont pas exemptes: enfin l'Alferes fit
 de sa fausteté une verité, il espousa
 Leonor contre sa volonté & la mena
Carta gésue.

Laisons icy l'Alferes avec son épouse
 & retournons a St. Foy oust nostre
 povre Don Diego qui se pensa tuer
 luy mesme à l'ouverture de la lettre
 que son valet luy apporta, qu'il croyoit
 ven

Le valet de Leonor il envoya la valet auf-
toft a *St. Marte* pour ſçavoir de
ſi elle ſ'ètoit vré que Leonor ètoit
mariée. Le valet arriva le propre jour
des nopces de Leonor: il en raparta
la plus viſte les nouvelles a ſon mai-
re, qui en tomba malade & en devint
très même phrenetique neaumoint il com-
mença a penſer a ſoy meſme, & me-
rita que c'ètoit un mal ſans remede,
et que c'ètoit une grande folie de s'at-
tacher tellement a un object de qui on
ne pouvoit pretendre que des mal-
heurs: ſi bien que *Don Diego* ſe re-
pentit & ſe conſola luy meſme, & reſo-
lut de n'èſtre plus jamais amoureux.

Un jour que *Don Diego* ſe trouva
tout a fait mieux, & delivré de ſon in-
diſpoſition, il luy prit en vie de s'aller
divertir a la Campagne il prit un écla-
ve qu'il avoit, avec luy & ſ'en fut a un
jardin, qu'un de ces amis avoit ſur le
chemin de *lima* en viron une lieüe
de l'Espagnole de la Ville de *St. Foy*. Un
ſoyr *Don Diego* prit un fuſil & ſon
épée

épée pour aller prendre garde, a un chien sauvage qui venoit la nuit manger les melons du jardin, & le tuer. Don Diego s'étoit cache sur le bord du grand chemin, dans un oranger, affin de n'estre pas veu du chien. Environ sur la minuit Don Diego commença a sommeiller lors qu'il s'éveilla en sursaut, & pensa tomber de haut enbas de l'arbre, il avoit entendu gemir quelqu'un dans le chemin il escouta attirivemen, & entendit le trot de quelque mulets avec une voix gemissante. Il fut curieux de descendre dans le chemin pour voir ce que c'étoit la lune étoit dans son plein & faisoit casi aussi cler que s'il avoit été jour : Don Diego vit dans le chemin deux mulets sur lesquels étoit montées deux hommes dont l'un des deux avoit une femme devant luy. Don Diego étant curieux de voir ce que c'étoit courût par un autre chemin pour les devancer, a un certain passage ou ils devois passer Don Diego s'étoit cache der-

rier

ier un petit buisson pour les remarquer
distinctement, sans être veu, & quand
ils furent au droit du buisson, où estoit
caché *Don Diego*, la Dame (comme
elle avoit sceu que celuy qui la devoit
delivrer estoit là) commença à gémir
& proferer cos paroles assez haut.

*Es possible Dios mio, que no ayga un
Christiano que me libre d'este empeno.*

Cecy veut dire, est il possible, mon
Dieu! qu'il n'y aye pas icy quelqu'un
qui me delivre du peril où je suis? à
ces paroles *Don Diego* sortit du buisson,
& s'ecria, ouyda Madame: & incont-
inent vint fondre sur le muletier, qui a-
voit la Dame devant luy (car la
mode en Espagne est, qu'au lieu qu'on
porte les femmes en croupe, on les
porte devant) mais il fut empesché
à l'autre, qui se mit au passage &
sans proferer une seule parole, il tira
un coup de Pistolet sur *Don Diego*;
mais (par bon heur) il ne luy atrapa
que le bort de son chapeau. *Don Diego*
ne luy pardonna pas, & luy donna ce

B

qu'il

qu'il avoit préparé pour le chien qui avoit mangé les melons: & voyant un de ses ennemis à bas, fut pour attraper l'autre, qui avoit pris la fuite avec la Dame; & pour ne les pas manquer, il monta sur la mule du mort, & courut au galop après le fugitif, qui s'estoit détourné du grand chemin, & il l'auroit perdu de veüe, n'eust esté que la mule sur laquelle il estoit monté, se détourna dans le mesme chemin où le fugitif s'estoit sauvé avec la Dame. quoy que *Don Diego*, luy vouloit faire poursuivre le grand chemin. Mais il songea en luy mesme que ces mulets estoient acoutumez d'aller ensemble, & que l'un suivoit toujours l'autre. Etant dans cette pensée il entendit crier de la Dame; mais comme il n'avoit pas bien entendu d'où venoit la voix, il attendit un second cri qui luy sembla venir de dessous quelque voûte: il courut au plustost d'où luy sembloit venir cette voix: mais il en étoit plus proche qu'il ne croyoit; lors
qu'il

qu'il entendit encore un cri de la Dame, & reconnut que cela venoit de dedans une voûte, sous des rochers, où autrefois les Indiens avoient demeuré. *Don Diego* y entra resolument, l'espée à la main, où il trouva la Dame & le Muletier corps-à-corps. Ce coquin avoit voulu passer son espée au travers du corps de la Dame, & puis apres se sauver; Mais comme la voûte estoit obscure, il n'avoit pas bien veu ce qu'il vouloit percer, & avoit passé son espée au travers de la mante de la Dame, qui aussi-tost le saisit au milieu du corps, pour l'empescher de desgager son espée, en attendant qu'il vinst du secours. *Don Diego* ne pardonna non plus à celui-ci, qu'il avoit fait à l'autre. Car tost qu'il eut desgagé la Dame entre ses mains, il luy passa son espée au travers du corps, & tira la Dame de la voûte, & monta sur un des mulets avec elle, & s'en retourna chez luy, où tout le monde dor-

moit encore. Il introduit la Dame dans sa chambre, & fut querir un peu de vin pour la remettre; parce qu'elle tomba en foiblesse, de toute la fatigue & de la peur qu'elle avoit eüe. *Don Diego* voyant la foiblesse de la Dame, il ne la voulut pas interroger, quoy qu'il fust tres-curieux de sçavoir ses aventures. Il la pria seulement de se mettre sur son lit, & de se vouloir reposer un peu; ce qu'elle ne refusa point: & aussi-tost *Don Diego* ferma la porte sur elle, s'en fut dans le balcon qui donnoit sur le Jardin, où il s'affit dans une chaise, & passa là le reste de la nuit. Si-tost que les oiseaux commencerent à publier la venuë de l'Aurore par leur ramage, *Don Diego* s'éveilla, & fut esveiller son valet (qui n'avoit rien oüi de tout ce qui s'estoit passé) & l'envoya à la ville pour quelques rafraischissemens; & luy enchargea de s'enquerir de ce qui se passoit dans la ville. Apres que son valet fut

fut parti, il entra tout doucement dans sa Chambre pour voir en quel estat estoit la Dame. Il la trouva éveillée, & toute confonduë en larmes. Il commença à la consoler: & avant de satisfaire sa curiosité en l'interrogeant sur ses aventures, il commanda qu'on preparast du *Chocolate*. Ce qu'on fit au mesme temps, & une *Negresse* l'apporta; mais *Don Diego* la fut recevoir à la porte de sa chambre, sans donner le temps à l'*Esclave* de pouvoir voir la Dame. *Don Diego* luy presenta un goblet de *Chocolate*, qu'elle prit, mais avec une telle negligence, & un tel dégoust, qu'il sembloit qu'elle avoit plus d'envie de mourir que de vivre. *Don Diego* prit aussi son goblet de *Chocolate*, quoy qu'il y eust aussi peu de goust que la Dame. Toute son attention n'estoit qu'à admirer la beauté de cette Dame, qui ne cedit en rien à celle de *Leonor*, mais plustost la surpassoit. Il me suffit de dire :

B 3 qu'elle

qu'elle estoit belle, & de belle taille, sans représenter ici son visage, la mesure de ses bras, la constitution de son corps. Cela n'est qu'un amusement, qui ne sert à rien qu'à brouïller du papier. Mais je diray que sa *physionomie* témoignoit qu'elle avoit bien de l'esprit, *Don Diego* la regarda long-temps sans s'oser émançiper de luy demander comment elle s'estoit rencontrée dans cette occasion, & d'où elle estoit; mais, elle reconnoissant le desir de *Don Diego*, elle commença à luy parler ainsi: Brave Chevalier, vous voyez ici une mal-heureuse (à qui vous avez sauvé la vie) qui veut reconnoître vostre generosité en vous faisant confidence de son secret. *Don Diego* (à ces paroles) se rendit fort attentif, & laissa poursuivre la Dame, qui luy conta toute son Histoire, comme il s'ensuit.

Sçachez donc, Generoux Chevalier, que mon Pere estoit *Castillan*,

ratif de Madrid. Apres avoir rendu de signalez services au Roy son Maître, il fut gratifié de la Majesté de la Charge de *Contador Major* du Royaume de *S^{te} Foy*, où estant arrivé, il fut tellement aimé d'un chacun, qu'après son temps expiré on supplia sa Majesté qu'il fust continué : ce qu'on obtint. Mon Pere donc se maria à ma Mere qui estoit native de ce pays, mais belle & riche, & sortie d'une honneste famille. Mon Pere a procuré avec elle trois enfans, à sçavoir un fils & deux filles. Mon Frere est presentement en *Espagne*, & ma Sœur est mariée à un Marchand *Biscain*, fort riche, & a un Frere, que luy & ma Sœur me veulent faire espouser, malgré moy. Il est fort riche, mais il n'est point à mon gré. Il est âgé environ de quarante-cinq à quarante-six ans. Il est d'une taille mediocre, & marche courbé. Ses cheveux sont plus blancs que noirs. Il a des yeux grands, & rouges tout

au tour, & chassieux. Il a le nez tortu, une grande bouche; les dents noires comme gés, & son haleine put; & mesme on dit qu'il a des ulceres aux iambes, qui luy sont restez du *Mal-François*; Et, (qui pis est) on dit qu'il est Juif. Enfin voilà en peu de parolles une Relation de l'objet pour qui je suis icy. Il y a environ un an & demi, que cet homme me tourmente. Je n'ay pas une nuit de repos. Il est toujours sous mes fenestres, à jouer sur sa Guittarre, qu'il touche, à mon advis, assez mal. Il est fort bien venu auprès de ma sœur, qui, par l'avarice, l'excite à me tourmenter, & voudroit volontiers que je l'espousasse; afin d'avoir toujours autant de commandement sur moy comme elle a toujours eu. La *Negresse* du logis vint introduire la Dame, en faisant dire à *Don Diego* que son valet estoit de retour de la ville, & qu'il vouloit luy parler. La Dame qui avoit entendu parler du re-
tour

pour de la ville, suplia *Don Diego* de
aller informer de ce qui se passoit :
ce que fit *Don Diego*. Il prit son
valet avec luy dans le Jardin, & luy
demanda ce qui se passoit. Il dit,
que toute la Ville estoit en émotion ;
qu'on avoit enlevé la fille de *Don En-*
riquez de Errera, & que *Don Sebastian*
emoja, qui l'avoit pretenduë en ma-
riage, en estoit au desespoir. On dit
que *Don Helena* s'est fait enlever pour
ne se point marier avec *Don Sebä-*
stian ; & sur les dix heures on a
porté un homme mort, qu'on a
trouvé sur le chemin de *Lime*. Quel-
ques-uns supposent que cet homme
avoit voulu empescher l'enlevement
d'*Helena*, & qu'on la tué. Enfin les
parens d'*Helena* ont envoyé des gens
à *S^{ta} Marte* & à *Cartagesne* pour en
sçavoir des nouvelles. *Don Diego* fut
aussi-tost faire un fidel raport à sa
Dame de ce que son valet luy avoit
raporté de la Ville. La Dame pour-
suivit de raconter son Histoire. Ce

Henri de Errera, dit-elle, c'estoit mon Pere, qu'il n'y a que trois ans qui est mort, & ce *Don Sebastian* c'est la personne dont je vous ay parlé, & representé la figure; Et cette malheureuse *Helene* c'est moy. Vous verrez comme le perfide tasche à couvrir sa faute, quand je vous au-
ray raconté mon Histoire. Apres la mort de mon Pere je fus demeurer chez ma Sœur qui (comme je vous ay dit) est mariée au Frere de *Don Sebastian*. Du jour qu'il est venu à *St Foy*, je n'ay point eu de repos. Je faisois tout ce que je pouvois pour l'eviter; mais ma Sœur & mon Beau-frere, qui m'estoit contraire, me faisoit toujours tomber entre ses mains. Quand je vis qu'il n'y avoit point d'autre remede, je pris un logis à part, & j'advertis mon Pere Confesseur de ce qui se passoit. Il me consola & me promit d'en parler à *Don Sebastian*. J'ay bien demeuré trois mois, sans estre
in-

interrompuë de *Don Sebastian*. Cependant il y avoit un Jeune-homme qui estoit aussi natif de *S^{ie} Foy*, & nous nous estions connus dès l'enfance. Ce jeune-homme me venoit voir souvent, & moy (à dire la verité) je le souffrois volontiers. *Don Sebastian* le sceut; Il en fit ses plaintes à ma Sœur & à son frere. Ma Sœur me fit deffense de souffrir ce jeune-homme chez moy: Et *Don Sebastian* le menaça de le faire massacrer s'il s'émancipoit de rentrer chez moy. *Don Sebastian* commença m'observer. Je ne sortois jamais que je ne le visse de loing observer si j'allois; Si j'allois à l'Eglise, il ne manquoit de s'y trouver le premier pour me presenter de l'Eauë-benite. Le pauvre jeune-homme dont je vous viens de parler, n'osa plus revenir chez moy: Enfin je me vis dans un desespoir de me voir persecutée d'un homme que je haïssois comme la mort. Il rascha par tous les moyens du monde d'entrer dans mon logis.

Il promit à une *Esclave* que j'avois de la retirer d'Esclavage, & luy donner la liberté, avec une bonne somme d'argent pour se marier: moyennant qu'elle le voulust introduire de nuit dans mon appartement. Mon *Esclave*, qui le craignoit, luy accorda tout; Mais elle ne fut pas si-tost hors de le presence de *Don Sebastian*, qu'elle me vint rapporter ce qu'il luy avoit proposé. Je pensai la mal-traiter lors qu'elle me dit qu'elle n'avoit osé luy rien refuser. Neanmoins je me remis en moy-mesme, & consideray l'innocence & la fidelité de la *Negresse*. Je sortis au mesme temps de chez moy, & m'en fus chez ma Sœur, me plaignant de l'outrage que me faisoit *Don Sebastian*. Je ne receus pas beaucoup de consolation de ma Sœur. Je fis neanmoins sçavoir à son mari, que son Frere n'avoit que faire d'esperer d'entrer chez moy: & que quand mesme il obtiendrait l'entrée de ma maison par
le:

menaces qu'il pourroit faire à mes domestiques, que j'aurois soing d'avoir du monde dans ma maison, qui casseroit le col, s'il estoit si hardy d'y entrer. *Casser le col !* (reprit le mari de ma Sœur, sçavez-vous bien, Madame, dit-il, qu'on ne casse point le col aux honnestes gens ?) Je le sçay fort bien, Monsieur, luy dis-je ; Mais cela n'est pas le fait d'un honneste Homme, d'entreprendre de venir dans ma maison malgré moy. Enfin ma Sœur appaisa cette affaire, & me promit que *Don Sebastian* ne m'importuneroit plus. En effet, depuis ce temps-là il ne vint plus aux environs de mon logis comme il avoit de coustume. Il absentia mesme de la Ville. Cependant ma Sœur me representoit, qu'il y alloit de mon inreresst d'aimer *Don Sebastian* & que c'estoit un Homme avec qui je serois heureuse; qu'il estoit Riche, & qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il deust vivre long-temps.

Je

Je ne respondis guere là dessus ; mais je fis connoistre (par une maniere de negligence) , que je ne pouvois m'assujettir , à aimer *Don Sebastian*. Enfin *Don Sebastian* s'estoit absenté environ trois semaines ou un mois de la Ville, & , pour mon mal-heur, il y revint, & me revint voir. Je luy fis paroistre, que je n'avois pas changé de resolution. Il me voulut quereller, & me dit, que je me repentirois de ne vouloir pas accepter ses services, & me reprocha que j'estois encor jeune, & que je ne considerois pas ce qui me pouvoit estre favorable. Voyez les belles Fleurettes, que me venoit conter cette meschante beste. Je ne luy respondis rien, sinon, qu'il avoit raison de me reprocher que j'estois jeune: & en mesme temps, luy donnay advis d'en aller chercher une autre, qui eust plus d'âge & plus d'esprit. A ces paroles il rougit: je ne scay, si s'estoit de honte, de m'avoir fait tels discours, ou si c'estoit de rage de ne
se

Je pouvois venger de ma fierté. Enfin
s'en alla, de chez moy, fort mal-
content, quoy qu'il ne le témoignast
point. En sortant la porte, il donna
une double pistolle à ma Negresse, que
je querellay fort, de l'avoir prise.
Trois jours apres, ma sœur me vint
voir, & me convia d'aller souper chez
elle. Je luy demanday, si *Don Sebastian*
luy trouveroit elle me promit que non,
& me parla de luy fort à la negligen-
ce, & ne me conseilla plus de l'aimer.
Moy, comme innocente, & sans
aucune malice, je crus que *Don Seba-*
stian ne songeroit plus à moy, puis que
ma sœur ne m'en parloit plus avec la
mesme ardeur qu'elle avoit acoustumé.
Je m'habillay, & laissay ma Negresse à
ma maison, & m'en fus chez ma sœur,
où je trouway une tres bonne Compa-
gnie. Il y avoit beaucoup de Damoi-
selles de nostre connoissance: il estoit
encor de bonne heure, il fallut jouier,
attendant qu'on prestast le souper.
Nous jouiasme à l'hōme. Toute cette
foirée

soiree je fus triste, quoy que la Compagnie me feust fort agreable ; mais la crainte que j'avois que *Don Sebastian* ne vinst à la compagnie me caufoit cette tristesse. Neanmoins quand je vis l'heure du souper venue, & que *Don Sebastian* ne venoit point, je commençay à avoir plus de joye & de resolution. Enfin après avoir jouë l'on soupa. Nous fismes tous bonne chere, & apres le souper nous dansasme. Il y avoit deux nouveaux mariez en la Compagnie, à qui la nuit sembloit deja bien avancee, qui furent cause que la Compagnie se separa, sinon nous y aurions passé la nuit. Pour moy, n'estant point à la Compagnie de *Don Sebastian* ; le temps ne me duroit point. La Compagnie estant separee, & chacun s'estant retiré chez soy : je me retiray aussi. Ma Negresse m'estoit venue querir avec une lanterne ; le mari de ma Sœur estoit allé reconduire la Compagnie : si bien qu'on me laissa aller seule, afin que le rolle fust

mieux

mieux joiué. Quand je fus à trois mai-
sons de chez moy, je vis venir un Ca-
rosse avec quatre mules qui couroit le
galop. Ce Carosse fut à moy devant
que j'eusse le temps de me retirer dans
ma porte : & il vint au mesme temps
deux grands coquins de Noirs, qui me
prirent comme s'ils avoient pris un sac
de farine, & me jetterent dans le Ca-
rosse ; dont on ferma aussi-tost les por-
tieres, & on commença à toucher.
J'estois si estourdie, tant de l'emotion
qui j'avois, que du roulement du Ca-
rosse, que je ne scavois où j'estois.
Neanmoins je commençay à faire ma
prière à nostre Seigneur & à nostre
Dame de la Conception, qu'il leur plust
me garder d'aucun mal. Le Carosse
avoit roulé environ un quart d'heure,
quand j'entendis, que je n'estois pas
seulle dans le Carosse; ce qui me causa
une nouvelle emotion. Je no'say pour-
tant parler : mais celuy qui estoit dans
le Carosse avec moy commença à par-
ler, & me dit : N'ayez pas peur, Mada-
me,

me, on ne vous veut point de mal ; on ne tasche seulement qu'à appaiser vostre rigueur. Et en achevant de proposer ces paroles, il ouvrit une petite lanterne fourde, de laquelle il tira une bougie, qui donna pour moy, une funeste clarté, quand je vis que que c'estoit *Don Sebastian* qui estoit avec moy dans le Carosse. Il me dit bien des choses que je ne vous ppris pas raconter, pour ne le sçavoir pas moy mesme ; parce que j'estois si saisie, que jen'entendois point ce qu'il me disoit, & mesme je ne luy pus rien respondre. Enfin le Carosse s'arresta, & on ouvrit la portiere du Carosse, & on me tira du Carosse, & je fus menée dans une maison de campagne : dans une chambre où il n'y avoit personne que deux hommes qui m'estoient inconnus ; Je n'avois pas encore eu loisir de regarder autour de moy, que je vis venir *Don Sebastian*, avec le mari de ma Sœur dans la chambre. *Don Sanches* (c'est ainsi que le Frere de *Don Sebastian* s'appe-

appelloit) commença à me parler en ces termes : he bien, Madame, voulez-vous vous resoudre à donner la main à mon Frere? je crois, reprit-il, que puisque la volonté de vostre Sœur & la mienne est ainsi, que la vostre n'y doit pas estre contraire: puisque nous n'avons rien de cela que l'esperance de vous voir honorablement pourveuë & à vostre avantage. Je le remerciay, de la grace qu'il pretendoit de me faire; & luy juy, en la presence de *Don Sebastian*, que jamais je ne l'espouserois, & que j'estois presté de souffrir plustost la mort. Or ça, Madame, puisque vous voulez estre desobeyssante à vos parens qui vous veulent vostre bien, je verray si je ne vous puis pas dompter. Il faut vous resoudre à prendre le voyage de *Lime*. Je me resoudray, dis-je, plustost à prendre le voyage de l'autre monde, que de vous épouser. *Don Sebastian* & *Don Sanches* ne me parlerent plus; ils me laisserent avec ces deux hommes qui estoient dans la chambre,
qui

44 *Nouvelles de l'Amérique.*
qui tafcherent de me refoudre à épou
fer *Don Sebastian*, mais ils obtindrent
autant de moy comme les deux freres.
Ces deux hommes voyant qu'ils n
pouvoient rien gagner fur moy, me fi
rent ſçavoir leur ordre auquel je n
pus répondre autre choſe, ſino
qu'ils fiſſent, ce que bon leur ſemble
roit; mais qu'ils priſſent garde qu'ils n
leur en arrivait pas mal. L'avois à peyn
achevé de parler, qu'ils prirent m
mante de ſoye, & m'en donnerent
une d'eſtoffe, pour me garder du ſe
rein de la nuit, & ils me donnerent
auffi une robe de cheval, pardeſſu
mes jupes. & me prirent, & me m
rent ſur une mule: ſur la quelle n ont
un des deux, qui me tenoit devar
luy, & l'autre ſervoit d'eſcorte. Voyl
comme ces deux perſonnes que voi
avez rencontrées m'ont enlevée mal
gré moy. Vous pouvez juger ſi pa
là je ſuis malheureuſe de me voi
ainſi maltraictée de ma propre Sœur
qui eſt cauſe de mon malheur. Elle fi
nit

Et ces parolles en respandant un torrent de larmes. Et (qui pis fut) elle tomba en pafmoifon, où elle demeura plus de trois heures. *Don Diego* avoia querir un Medecin, pour luy donner quelque Cordial, pour la faire revenir. *Don Diego* retint *Helene* dans fa chambre quelque temps avant que de la faifir, & sortit, apres luy avoir fait offre de fes services, pour venger l'affront que *Don Sebastian* luy avoit fait. *Helene* ne vouloit rien accepter de tout ce que *Don Diego* luy presenta; mais feulemēt il le supplia de luy vouloir prefter un habit d'homme, pour aller elle-mefme dans la Ville, & voir comment tout fe paffoit dans fa maifon, & au moins pour prendre fes joyaux, pour s'en aller en quelque autre lieu, jufqu'à ce que les affaires fuflent changées. *Don Diego* luy donna un habit dont le *Calçon* luy venoit bien, mais la *Roupille* luy eftoit trop grande; Mais fon velet, qui eftoit Tailleur de
fon

son mestier, la luy accommoda. Il luy donna aussi une espée & une dague qu'il avoit empruntées de son Amy, à qui appartenoit la maison où il estoit logé. *Helene* s'en fut en cet equipage dans la Ville, où elle arriva sur le soir: & s'en fut droit chez elle: & demanda à sa *Negresse* comment tout alloit. La *Negresse* respondit, que le lendemain sa Sœur devoit venir enlever tous les meubles qui étoient dans la maison, & qu'elle avoit pris les clefs de son cabinet. Mais que néanmoins elle n'avoit pas regardé dedans. *Helene* avoit la clef d'une autre porte qui rendoit dans un grenier, & par le moyen d'une trape on pouvoit entrer dans ce cabinet: ce qu'elle fit, & prit tous ses bijoux, & ce qu'elle put porter sans empeschement, puis s'en fut; Mais, malheureusement en sortant du logis, elle rencontra son Beau-Frere, qui entroit dans le logis, & la voulut arrester. Et comme elle estoit en habit d'homme,

me,

Il crut que c'estoit celuy qui avoit
delivré *Helene*: parce qu'il sçavoit bien
que les deux hommes à qui on avoit
pré *Helene* pour la mener à *Lime*,
voient esté tuez. Il tira au mesme
temps l'espée. *Helene* la tira aussi,
et tascha de se desgager de luy: ce
qu'elle fit; & pour avoir plus de li-
erté, elle laissa tomber l'espée. *Don*
Sanches courut apres, mais il ne la
put attraper. La *Negresse* qui estoit en
haut, descendit au bruit qu'avoit fait
Don Sanches, & ramassa l'espée qu'elle
reconnut estre celle que sa *Maistresse*
portoit. Mais *Don Sanches* entra aussit-
ost, qui la luy arracha des mains, &
luy en donna quelques coups du plat,
& luy dit qu'elle sçavoit bien où é-
toit sa *Maistresse*. La pauvre *Escla-*
ve jura que non. *Don Sanches* voulut
toucher dans la maison, cette nuit-là
& le lendemain. Il fit crier par la *Ville*,
qu'il avoit trouvé un homme mort, &
que son espée estoit en un tel lieu, &
qu'on pouvoit venir voir si on le re-
con-

connoistroit. *Don Sanches* s'estoit caché derriere une tapisserie, pendant que plusieurs personnes estoient venues visiter l'espée trouvée, avec l'homme mort: & il y estoit encore, lors que l'Ami de *Don Diego* entra, & reconut son espée. Il dit d'abord, que c'estoit une espée qu'il avoit prestée à un sien Ami, & qu'il faloit qu'on l'eust tué, & qu'il croyoit qu'il fust à sa méterie hors de la Ville. *Don Sanches* fut fort ravi de ce qu'il avoit entendu. Il fut aussi-tost advertir la Justice, & la mena où estiot *Don Diego*, qu'il fit prendre, & le fit mettre prisonnier; disant, qu'il avoit tué les deux hommes que l'on avoit trouvez morts sur le grand chemin: & qu'il l'avoit voulu tuer; mais qu'il l'avoit desarmé; & monstra en mesme temps l'espée. *Don Diego* se deffendit d'abord, disant, que veritablement c'estoit son espée, mais que comme il ne la portoit plus, il l'avoit donnée à un valet qui l'avoit autrefois
fer-

ervi , & qui estoit hors de chez
uy.

Helene estoit encore dans la Ville,
qui entendit que *Don Diego* estoit pri-
onnier : & qu'on l'accusoit d'avoir
tué les deux hommes qu'on avoit
trouvez morts sur le chemin de *Li-
ne* : & , de plus , on disoit aussi qu'il
avoit enlevé *Helene*. On disoit aussi
qu'il ne vouloit rien confesser : &
que le lendemain on luy devoit don-
ner la gesne. *Helene* ne voulut pas
estre ingratte à une Personne qui luy
avoit fait tant de bien. Elle voulut
delivrer *Don Diego* de la mort : Et
pour cet effect elle fut chez son Pere
Confesseur , qui estoit de l'ordre de
S. Dominique , & luy conta comme
l'affaire se passoit , le priant en mes-
me temps de luy vouloir prester un
habit de Religieux , & voulust luy fai-
re la grace d'aller avec elle dans la pri-
son où estoit detenu *Don Diego*. Le
son Religieux , voyant qu'elle avoit
une bonne intention de vouloir sauver

C

la

la vie à un innocent, ne fit point de difficulté de donner un habit à *Helene*, (qu'elle mit aussi-tost) & alla avec elle dans la prison, que le Geolier ouvrit volontiers dès que le pere Dominiquain frapa; & n'eut point de soupçon d'*Helene*, la prenant pour un jeune Frere *Lay*, qui acompagnoit le Pere, lequel disoit venir pour consoler *Don Diego*. *Helene* n'entra pas si-tost dans la chambre où estoit *Don Diego*, que quoy qu'elle fut deguisée, il la reconnut, & se vint mettre à deux genoux devant elle, luy parlant ainsi: Ah! Madame, comment osés vous vous mettre en tel peril, pour venir voir un miserable, comme je suis; qui n'a peut-estre (poursuivit-il) qu'un jour ou deux à vivre. Mon cher *Don Diego*! respondit *Helene*, quand il y iroit de ma vie, ce ne seroit que ce que je dois à vôtre generosité, qui m'a sauvé la mienne: & nous venons ici pour vous retirer. Alors *Helene* luy donna l'habit de Dominiquain, & prit ses habits: &

Nouvelles de l'Amerique. 51

ce qui vint bien à propos, fut, que *Don Diego* portoit une perruque, qu'il laissa aussi à *Helene*, & demeura avec sa teste rasée sans cheveux, comme vont ordinairement les Freres Lais; & cela estant fait, *Helene* & *Don Diego* s'embrasserent: & *Helene* donna à *Don Diego* un Diamant de grand prix, avec une bourse où il y avoit un bon nombre de pistolles. Apres le Pere Dominiquain & *Don Diego* sortirent de la prison, où ils laisserent *Helene* pour les gages, & s'en furent au Couvent, où *Don Diego* demeura jusques à ce qu'on luy eut fait un habit, & qu'on luy eut acheté un cheval. Ce qui fut prest dans trois jours: & *Don Diego* monta à cheval sur le soir, ayant avec luy son valet, qui l'estoit venu trouver dans le Couvent. Il laissa une Lettre au Pere Dominiquain, pour faire tenir à *Helene*, de laquelle Lettre voici la teneur:

*Lettre de Don Diego, envoyée
à Helene, dans la prison.*

MADAME,

La resolution que je prens icy de m'éloigner de vous, n'est pas pour éviter la mort, que je ne sçaurois souffrir avec plus de courage & de gloire, qu'à vostre service. Mais c'est pour me conserver la vie, que j'espere employer entièrement à reconnoistre le bien-fait que j'ay receu de vous; & pour vous faire voir combien je me sens redevable à vostre generosité. Je m'en vay prendre le chemin de Lime, où mon Pere m'envoye pour solliciter une affaire auprès du Roy du Perou, & n'espere pas y faire long sejour, sans avoir la satisfaction de me revoir à vos pieds, comme le plus humble de tous ceux que vous commandez.

Don DIEGO de RIVERA.

Et

En effet, le Pere de *Don Diego* luy
voit envoyé une Lettre de Change,
avec ordre de prendre le chemin de
Lime, pour demander justice au Vice-
Roy, d'un affront qu'il avoit receu du
Gouverneur de *Cartagesne*. *Don Au-*
gustin auroit luy même entrepris le
voyage; mais comme l'âge en quel-
que façon ne luy permettoit pas de
souffrir tant de fatigue, il se resolut
d'envoyer cette commission à son fils,
ignorant encore, pour-lors, la peine
où il estoit. Neanmoins le bon-
heur voulut que *Don Diego* fut delivré
lors qu'il receut ces ordres de son
Pere.

Don Diego fit donc ses diligences
pour partir, & aller executer ce que
son Pere luy ordonnoit, apres avoir
bien recommandé au Pere Domini-
quain d'avoir soin de sa chere *Helene*,
(pour laquelle il estoit plus passionné,
qu'il n'avoit jamais esté pour *Leonor*,
quoy qu'il l'aimast extrêmement,) &
remit entre les mains du Religieux, la
C 3 bourse

bourse qu'elle luy avoit donnée : afin de l'affister, si elle en avoit besoin. Le Pere Dominicain promit à *Don Diego* de faire tout ce qui luy seroit possible pour son service, & pour celuy de Madame *Helene*, quoy que son innocence fust si grande & si manifeste, qu'elle n'en avoit pas besoin, selon une veritable Justice, pour se delivrer.

Rien n'affligeoit plus *Don Diego* dans cette occasion, que de ne pouvoir pas jouir du bon-heur de parler à *Helene* avant que de partir. Enfin, le temps & les affaires le pressant, il fut obligé de monter à cheval, & de commencer son voyage, accompagné de son valet seulement. Il arriva en bref à *Lime*, & neanmoins il y pensa arriver trop tard : parce que sa Partie, ou les Agens d'icelle, avoient déjà estez devant le Vice-Roy, & avoient plaidé leur Cause sans Partie adverse. Si-tost que *Don Diego* fut arrivé, ou le lendemain, il ne manqua pas d'aller faire la reverence au
Vice-

Vice-Roy, & presenta ses papiers. Mais (comme dit le proverbe) les premiers ont l'avantage. Le Vice-Roy ne le voulut pas entendre parler. Si bien que *Don Diego* fut contraint de se retirer, sans avoir pu obtenir la permission de pouvoir donner connoissance de sa Cause; ou, (pour mieux dire) la deffendre. *Don Diego* se retira, fort melancolique. Il ne put pas disner ce jour-là. Le premier jour de son arrivée à *Lime*, (qu'en Espagnol on appelle *Ciudad de los Reyes*) il s'estoit un peu promené dans les ruës, pour voir la Ville, & avoit passé par un certain quartier où il y avoit d'assez beaux jardinages, & d'assez belles allées d'Orangers. Il avoit passé par-dessous un balcon, où il avoit entendu toucher sur une *Harpe* avec un accord de *Guittarre*: ce qui luy avoit extremement plu. Il alla chercher ce quartier, dans l'esperance d'entendre encore cette melodie; parce qu'il estoit à-peu-pres la mesme

C 4 heure.

heure. C'estoit pour tascher de divertir son chagrin, & en mesme temps aviser en luy mesme aux moyens de poursuivre son affaire avantageusement contre sa Partie, qui commençoit à avoir le dessus. Il arriva audit Balcon un moment devant qu'on commençast le mesme concert, & il eust presque dit qu'on avoit attendu après luy, pour commander à toucher les instrumens. La Dame qui touchoit la *Harpe* se voulut faire voir à luy, en ouvrant une fenestre, pour recevoir l'air qui venoit de la Mer. Elle parut assez au gré de *Don Diego* : car il changea de place pour la voir plus à son aise. La Dame qui s'en apperceut, luy donna autant de temps comme il en voulut : Et il fut le premier qui disparut, de peur d'estre incommode à la Dame.

Il n'estoit pas encore fort éloigné de là, qu'un petit *Noir* luy vint apporter un billet, le contenu duquel vous allez lire, si vous en voulez prendre la peine.

Mon-

MONSIEUR,

Ce que j'ay pu remarquer en vous, hier & aujourd'huy, m'a fait croire que vous estes Etranger : & j'ay remarqué, si je ne me trompe, que vous avez eu quelque satisfaction à entendre toucher une Harpe dans le Balcon du jardin. Si vous avez la bonté de suivre le porteur de ce billet, on taschera à vous donner une satisfaction entiere.

Don Diego n'eut pas besoin de lire deux fois ce billet, pour y consentir. Il suivit ce petit Noir, lequel le conduisit dans un jardin d'Orangers, entre lesquels il y avoit des Tonelles de Jasmin. Quand il eut fait presque le tour du jardin, le petit Noir le pria d'attendre un moment, tandis qu'il iroit voir si personne ne venoit. Don Diego attendit pres d'une demie-heure, apres lequel temps le petit Noir revint, & le mena proche un appartement

58 *Nouvelles de l'Amérique.*

tement où il le fit entrer par une porte secrète. Puis le mena dans une Sale tres bien menblée à l'Espagnolle: c'est à dire, de Chaises, de Fauteüils, & de belles Nates, avec plusieurs rares Peintures, (parce qu'on y trouve rarement des Tapisseries.)

Si-tost qu'il fut entré, le petit *Negre* luy presenta un Fauteüil, lequel *Don Diego* prit, puis s'assit dedans. En suite le petit *Negre* le laissant seul, s'en fut derechef. *Don Diego* n'attendit pas long-temps à avoir compagnie. Il avoit les à yeux sur une peinture qui representoit l'incendie des Navires Espagnols, faite par les *Hollandois* dans le Port de *Callao*, lors que (sans qu'il eust ouï ouvrir aucune porte) la Dame qu'il avoit veüe dans le Balcon parut devant luy. Elle ne luy parut pas moins belle qu'*Eleonor* & *Helene* luy avoient parües; mais neanmoins cette surprise le troubla un peu, n'ayant pas esté adverti de son arrivée dans cette Sale. La Dame
com-

commença à luy parler ainsi: Monsieur, peut-estre que ma hardiesse vous fera juger temerairement de moy; Mais vous sçavez qu'on ne craint quelquefois pas de mettre sa reputation en peril, pour satisfaire à sa volonté, qui quelquefois, dans le fonds, n'est qu'une bagatelle. Mais en ce rencontre-cy je n'ay pas craint de perdre la mienne, en vous faisant entrer dans mon logis. Je vous vis hier sous mon Balcon, & remarquay que vous preniez de la satisfaction à entendre toucher une *Harpe*, que ma Suivante touchoit. Les Etrangers nous sont icy rares; & particulièrement les Personnes comme vous. C'est pourquoy je vous prie de ne pas trouver mauvais que j'aye pris la hardiesse de vous faire venir icy: puisque mon intention a esté aussi bien de vous satisfaire, comme de me satisfaire moy mesme. *Don Diego* luy respondit avec autant de civilité, qu'il avoit accoutumé de traiter avec les honnestes gens. La Da-

me fit venir des confitures, & tascha de regaler *Don Diego*: Elle ne manqua pas de faire venir sa Suivante, pour toucher la *Harpe*, (à quoy elle croyoit que *Don Diego* prendroit du plaisir) & elle prit une *Guitarre*, qu'elle touchoit extrêmement bien, & fit un accort avec la harpe; & chanta par intervalles: ce qui le charma plus que tout le reste. Apres la Collation, les Instrumens cessèrent, & ils entrèrent en Conversation. La Dame ne manqua pas de luy demander ce qui l'amenoit à *Lime*: *Don Diego*, qui ne demandoit pas mieux que de l'informer du sujet de ce voyage, luy conta toute son affaire, & comment tout s'estoit passé jusqu'alors; n'oubliant pas à luy dire le peu de satisfaction qu'il avoit eüe du Vice-Roy. La Dame (apres avoir écouté attentivement toute l'Histoire, elle le pria de se rassurer, & de ne se point mettre en peine: Et luy fit offre de ses services aupres du Vice-Roy; luy representant qu'elle avoit des Amis
puis-

ouissans, lesquels assurement feroient beaucoup, pour le bien de cette affaire. Don Diego luy en fit ses remerciemens, avec sa civilité ordinaire. Elle le convia de la revenir voir le lendemain; & qu'on parleroit plus amplement de cette affaire-là. Sur quoy il prit congé d'elle, & s'en fut à son logis, où il trouva son valet, qui estoit fort en peine de luy, ne sçachant pas ce qui luy estoit arrivé.

Don Diego l'envoya à la Ville, & apres luy avoir bien indiqué le logis de cette Dame, il luy commanda qu'il allast s'informer seurement quelles Personnes demeuroient dans cette Maison. Le valet fit fort bien ce message, n'estant aucunement connu dans la Ville: Et rapporta à son Maistre, une heure apres, que cette Maison-là appartenoit à la *Señora Doña Luzia de Mandoza*, qui estoit une Dame que le Vice-Roy du Perou entretenoit; & chez laquelle il venoit souvent se divertir. Don Diego faisant reflexion sur

ce que la Dame luy avoit dit : Qu'elle avoit des Amis puissans, qui pouvoient beaucoup aupres du Vice-Roy du Perou : il jugea qu'il y alloit de son interest, de faire connoissance avec cette Dame ; Et qu'elle pourroit estre la cause du gain de son procez. C'est pourquoy il s'habilla le lendemain le plus lestement qu'il put, & fut rendre visite à la Dame. Le petit Noir, qui le vit venir de loing, alla au devant de luy, & l'emmena par le mesme chemin, par où il l'avoit mené la premiere fois, & le fit entrer par la mesme porte, dans le Logis de *Doña Luzia*, qui le receut fort magnifiquement.

J'ay dit que *Don Diego* s'estoit bien ajusté ; mais la belle *Luzia* en avoit fait le mesme de son costé : Elle fit tres bon visage à *Don Diego*, & apres l'avoir bien regalé, elle luy parla elle mesme du Procez, la premiere, & luy dit, assez familierement, que le Vice-Roy du Perou luy donnoit dequoy subsister ;

ister, & qu'il avoit de l'estime pour elle; qu'elle ne pouvoit admettre à aucun Galant la liberté de luy parler, sans luy faire tort: mais que c'estoit un homme qui avançoit sur l'âge; & que si ce n'estoit pour le grand bien qu'elle en esperoit, elle ne le voudroit pas voir, bien loin de le souffrir. De plus elle dit, qu'elle avoit assez de credit sur luy, pour (par ses raisons) faire que ce Procez fust vuidé tout-à-fait à l'avantage de *Don Diego*, ou, pour mieux dire, de son Pere, pour qui il sollicitoit. Elle luy dit aussi, que pour ne point donner de soupçon, il falloit user de quelque stratagemme. Qu'afin aussi de s'asseurer contre les discours des voisins, elle devoit faire courir le bruit, que c'estoit le Frere de sa Tante qui l'estoit venu voir; & qu'au Vice-Roy, elle luy feroit accroire qu'elle avoit bien des obligations au Pere de *Don Diego*, pour divers services qu'il avoit rendus autrefois à son Pere, & depuis encore à toute sa famille.

mille. Enfin elle luy persuada si bien les avantages qu'elle luy feroit avoir sur sa Partie, par son moyen; qu'il ne s'étudia plus, qu'aux moyens de plaire à *Doña Luzia*. A quoy il réussit heureusement, & sans beaucoup de peine. Ses progresz furent tels dans ses bonnes-graces, qu'elle le pria elle mesme de l'aimer.

Elle ne manqua pas à luy tenir ses promesses, & executa son projet selon sa volonté; Mais elle fit traifner un peu l'affaire: empeschant pourtant que les Parties adverses n'eussent plus d'Audiance aupres du Vice-Roy. Ce qui ne les surprit pas peu, ignorans que *Don Diego* eust de si grands Amis aupres de son Excellence. Ils firent recherche de ce qui pouvoit causer ce retardement du procez, mais ils ne purent rien découvrir: Si bien qu'ils resolurent de faire massacrer *Don Diego*; mais cela fut decouvert par une Personne à qui *Doña Luzia* avoit donné charge de prendre garde: parce qu'il s'estoit

estoit plaint à elle que ses Parties luy
ouloient bien du mal ; & que, peut-
estre (comme c'est assez la coutume en
Espagne, que ce qu'on ne peut avoir
par voye de Justice, on tasche de l'a-
voir par une voye moins honneste) ils
luy jouëroient un mauvais tour.

Elle avoit fait retarder le Procez,
fin de jouir plus long-temps de sa
presence : parce qu'elle se divertissoit
tous les jours avec luy. Et il y avoit
près de six mois que cela duroit, quand
Don Diego commença à s'ennuyer de
ne point recevoir de nouvelles de sa
chere *Helene*.

Il fut supplier *Dofia Luzia* de vou-
loir luy faire donner Sentence, disant
pour excuse, que son Pere estoit fort
sur l'âge, & que le déplaisir qu'il pou-
voit prendre de cette affaire, qui n'a-
vançoit point, luy pourroit causer la
mort, ou du moins tomber dans quel-
que infirmité ennuyeuse. Elle, qui
n'avoit pas peu d'esprit, jugea d'abord
que ce n'estoit qu'une excuse, en attri-
buant

buant la cause à un manquement d'argent: parce qu'il l'avoit toujours porté beau, & il estoit à croire qu'il avoit beaucoup dépensé. Elle luy fit donc offre d'argent; Mais il la remercia civilement, & n'en voulut pas prendre; Et pour luy faire voir que l'argent ne luy manquoit pas, il luy montra une Lettre de change de Mille pistolles, qu'il n'avoit pas encore tirée. Alors *Doña Luzia* crut *Don Diego*, & commença à luy parler de cette façon: Je puis bien faire vuidier vostre Procez dés demain; mais je crains, qu'en vous assurant le gain de vostre Procez, je ne m'assure la perte que j'esperay de vous. A ces paroles *Don Diego* luy protesta, que non: Et que si-tost qu'il auroit rendu compte à son Pere de ces affaires, il retourneroit à *Lime*; parce que le sejour, & le climat de ce lieu luy plaisoient fort: Et-puis, reprit-il, quand il n'y auroit pas d'autre sujet, que de rendre service à une Personne comme vous, n'entreprendroit-

voit-on pas d'aller au bout du monde ? Madame ! *Doña Luzia* fut fort satisfaite de ce petit Compliment, & luy octroya tout ce qu'il voulut. Deux jours apres son Procez fut jugé par une sentence donnée contre ses Parties, qui furent extremement surprises du mauvais succez d'une affaire, qui dans le commencement de leurs poursuites avoit semblé ne leur promettre que tout le contraire de ce qui leur estoit arrivé : Ne se doutans pas que la seule bonne mine de *Don Diego* fut la cause de ce grand changement dans leur Procez.

Don Diego demeura encore quelque temps dans *Lime*, apres avoir gagné son Procez, pour voir ce que ses Parties feroient. Mais lors qu'ils virent qu'il n'y avoit point d'Apel pour eux, ils se retirerent ; ne pouvans plus aussi supporter la grande dépense d'un si long séjour : ce que pouvoit bien facilement faire *Don Diego*, qui estoit aidé, ou, (s'il faut ainsi dire) entreten-

tenu

68 *Nouvelles de l'Amérique.*
tenu par la Belle *Dona Luzia.*

Il eut le plaisir de voir partir ses Parties, tristes au possible de leur infortuné voyage : Et peu de temps apres, il prit congé de sa Belle ; avec promesse expresse, neanmoins, de luy revenir voir. Elle luy fit present d'une Croix d'or, garnie d'*Emeraude Orientales*, lequel present il accepta, & luy en fit un autre, qui, quoy qu'il ne fust pas de si grande valeur, il ne fut pas peu estimé d'elle. C'estoit un Anneau Couronné, avec une Teste Couronnée de Lauriers, entourée de *Diamans*. Et en le luy presentant, il prit un baiser sur sa Bouche de Corail, puis monta à cheval, prenant le chemin de *S^{te} Foy*, suivi de son valet.

Don Diego arriva en peu de jours à *S^{te} Jacques de las Montagnas*, qui est une Ville qui est environ à moitié chemin de *Lime* & de *S^{te} Foy*. Estant arrivé là, il trouva bon de se reposer un peu ; à cause de quelque indisposition

tion

on qu'il avoit eüe en chemin , & afin
ue s'il tomboit malade, il peust avec
plus de facilité avoir le secours des
Medecins. Mais apres qu'il eut pris
tant soit peu de repos, son indisposi-
tion se passa: ce qui luy fit croire qu'elle
n'estoit venue que de la fatigue du
chemin, & de l'ardeur du soleil, qui
est excessive en ce pays-là. Il en fut
donc quitte pour quelques petits accez
de Fievre, dont il fut gueri aux pre-
miers remedes. En suite, il y sejourna
encore quelques jours pour fortifier sa
santé.

Pendant ce temps-là il fit quelques
connoissances avec la Noblesse de cet-
te Ville, avec laquelle il passa fort
bien son temps. Un jour il s'alla
promener hors de la Ville, (accompa-
gné de son valet seulement) pour aller
voir un Jardin, où il avoit un jour ap-
perceu une belle Dame se promener.
Mais y estant arrivé, il ne l'y trouva
pas. Il passa plus outre, en marchant
la teste baissée, comme un homme
qui

qui avoit l'esprit agité & fort inquiet. Apres avoir marché quelque temps dans cette posture, il commença s'entretenir avec son valet, de la Belle *Helene*, & dit, qu'il voudroit avoir donné cent pistolles, & en avoir des nouvelles. A peine eut-il achevé de dire ces paroles, qu'il aperceut deux hommes, montez sur des mulets; un desquels avoit une femme devant luy. Ces deux hommes étoient vestus à la mode de la campagne, ou, pour mieux dire, en Paysans de ce pays-là; & la Dame avoit une mante, qui la cachoit, avec un chapeau sur sa teste: si bien qu'on ne la pouvoit pas connoître. Mais la Dame reconnut bien *Don Diego*, quand elle passa aupres de luy. Elle voulut ouvrir sa mante; mais l'homme qui la gardoit ne le luy permit pas. Elle fit néanmoins voir sa main à *Don Diego*, qui d'abord soupçonna que ce fust *Helene*, qu'on enlevoit pour la seconde fois: & il le dit à son valet, qui se destourna pour les

à voir par derriere : & il apperçut
tomber quelque chose de la mülle sur
laquelle estoient montez l'homme &
la femme. Il en advertit son Maistre,
lequel ne manqua pas de l'envoyer voir
pour veoir que c'estoit. Il y courut donc, &
trouva un Reliquaire, qui estoit atta-
ché à un petit bout de ruban, qui pa-
roissoit estre masché. Le valet de *Don*
Diego luy apporta ceci, sans s'amuser
à le considerer beaucoup. Si-tost que
Don Diego eut regardé le Reliquaire,
il ne douta plus que c'estoit sa chere
Helene, à qui il l'avoit donné avant
son départ de *St^e Foy*. Il se resolut
avec son valet de courir apres ceux
qui enlevoient *Helene*, & de les jet-
ter par surprise du haut en bas du mu-
et, devant qu'ils peussent estre sur
leurs gardes; parce qu'ils avoient des
armes à feu, & *Don Diego* & son valet
n'avoient que chacun son espée, & son
poignard. Le valet promit à son Mai-
stre de s'acquitter bien de son devoir,
prometant, que quand mesme il auroit
du

72 *Nouvelles de l'Amérique.*
du deffous, il ne l'abandonneroit ja
mais, qu'en perdant la vie.

Dans cette resolution, ils suivoient
les mulets à grands pas, qu'ils attra-
perent bien-tost, & vinrent à bou-
che de leur dessein, avec un heureux
succes. *Don Diego* fut attaquer ce-
luy qui portoit la Dame devant luy
& son valet attaqua celuy qui ser-
voit d'escorte; & cela se fit avec tant d'a-
dressé, que les deux hommes n'eurent
pas le temps de voir ceux qui les at-
taquoient. Car au mesme temps que
Don Diego eut reconnu sa chere *Helene*,
il cria à son valet: Tuë. Au mesme
temps il tira son poignard, & en perça
le miserable, qu'il avoit jetté du haut
en bas de la mulle. *Don Diego* en fit
autant à celuy qui tenoit *Helene*, quoy
qu'il fist de la resistance, & tira encore
un pistolet; mais, par bon-heur, la
balle passa au travers des manches de
Don Diego, entre le corps & l'aisselle.
& ce fut la derniere action qu'il fit de
sa vie. Car *Don Diego* luy enfonça
son

son poignard jusqu'au cœur. De sorte qu'il demeura maistre de sa Belle *Helene*. Et, pour ne perdre point de temps, il commanda à son valet d'aller querir une Valize, qu'il avoit laissée à son Auberge, dans laquelle étoient ses Papiers, & de la luy apporter, sans rien dire.

Cependant que son valet fut querir cette Valize, il traïna ces deux cadavres sous une petite touffe de bois, qui estoit là auprès, un peu à costé du chemin, les ayant ensuite couverts de quelques feüillages, qu'il trouva fort heureusement. Il ramassa aussi, ou rangea hors du passage le sang qui y estoit répandu, afin d'éviter les mauvaises suites de cette execution; ce qu'il fit facilement, cette place n'estant que de la poussiere fort épaisse, dans laquelle le sang s'abbreuva dans un instant. A peine avoit-il achevé de faire cecy, que son valet arriva, & luy apporta la Valize: laquelle *Don Diego* luy fit prendre sur l'une des deux mules, puis luy, il

D

mon

74 *Nouvelles de l'Amerique.*
monta avec sa chere *Helene*, sur l'autre
mulle; Et ainsi montez, prirent le
chemin de la Province de *Popayan*, où
ils arriverent peu de jours apres. Ils
se firent de part & d'autre tout le bon
accüeil qu'on peut s'imaginer de deux
personnes qui s'aimoient tendrement,
& de qui l'amour avoit esté fortifié par
une si admirable aventure apres une
longue absence. *Helene* ne songea plus
aussi tant à la fatigue qu'elle avoit souf-
ferté sur le chemin avec ses Enleveurs,
qu'au plaisir de se revoir avec *Don Die-
go*. Ils arriverent dans une Ville nom-
mée *Cartago la Vieja*, peu éloignée de
S^{te} Foy, & il envoya (si-tost qu'ils furent
au logis) son valet à *S^{te} Foy*, pour s'en-
querir de ce qui s'y passoit au sujet
d'*Helene*, & de luy aussi. Et en at-
tendant de ces nouvelles, il tascha de
la divertir, n'oubliant pas à luy de-
mander comment tout s'estoit passé
durant son absence, & comment é-
toit arrivé ce second enievement. *He-
lene* le lui raconta en cette façon: Apres
que

respondis, Que j'estois la Fille de Don Henriquez de Errera, & qu'un insolent avoit eu la hardiesse de m'enlever, d'entre les mains duquel un genereux Chevalier m'avoit delivrée. Que je ne connoissois ni l'un ni l'autre, & ne sçavois, non plus, ce qu'ils étoient devenus. Je leur dis aussi, que la cause pourquoy ils me voyoient dans une prison, comme une personne qui a commis un crime, estoit: qu'estant venuë dans mon logis en habit d'homme, afin de n'estre pas reconnuë, mon Beau-Frere m'avoit voulu arrêter; & que j'avois tiré l'espée contre luy, pour tascher de me deffendre; mais que me trouvant trop pressée, j'avois cherché mon salut dans la fuite. (Comme en effet, si-tost que je vis qu'il me pouffoit vigoureulement, je laissay tomber l'espée, & m'enfuis; & cette espée a esté reconnuë pour estre l'espée d'un Cavalier innocent, à qui je dois ma vie & mon honneur, & on m'a amenée icy en sa place,) Je sou-

soutins cecy si hardiment en la presen-
ce des Juges , qu'il n'y en eut pas
un qui m'osast contredire. Le lende-
main les Juges me firent encore ame-
ner de la prison devant eux , & me de-
manderent si je voulois dire qui estoit
ce Cavalier , & qu'ils m'eslargiroient.
Je leur respondis fort hardiment : Que
je ne pretendois pas seulement mon
eslargissement ; Mais que je preten-
dois , qu'ils me fissent justice de l'af-
front qu'on m'avoit fait de m'enlever
par force de chez moy. A ces paroles
ils furent bien surpris. Ils auroient
bien voulu me faire justice , mais ils
ne le pouvoient pas faire , sans ternir
la reputation de *Don Sebastian* , & de
Don Sanches son Frere , qui vous avoit
fait emprisonner. Quand *Don Se-
bastian* vit que c'estoit moy qui estois
dans la prison , il s'en fut hors de la
Ville , de peur qu'il avoit que je ne le
fisse arrester. Enfin j'obtins eslargisse-
ment , à quoy le bon Pere Domini-
quain me servit beaucoup , employant

ses Amis pour moy, dans toutes les occasions où il le croyoit necessaire. *Don Sebastian* fut condamné à me faire *Reparation d'Honneur*; & il luy fut fait *deffense de passer pardevant ma porte*. Nonobstant tout cela, je ne pus empêcher que *Don Sanches* obtinst une *Prise de corps* contre vous; Mais ce n'estoit qu'un stratagesme, pour se bien remettre avec moy. Il me promit que *Don Sebastian* ne m'importuneroit plus, & me pria, que je voulusse ne plus songer à ce qui s'estoit passé. Ma Sœur me fit aussi parler par le Pere *Dominiquain*, qui m'exhorta de vouloir pardonner à ma Sœur & à son mari. Il me rapporta là dessus beaucoup de passages de l'Escriture Sainte, & plusieurs des Saints Peres. Moy, voyant que ce bon Religieux (& à qui j'avois tant d'obligation) prenoit cette reconciliation si fort à cœur, je luy promis de ne plus songer à tout cela: & que je m'irois, sans faute, reconcilier avec ma Sœur. Ce que je fis peu de
temps

temps apres. Elle me receut avec bien de la joye (si non en effet , au moins en apparence) & me voulut persuader d'aller demeurer chez elle ; me representant , qu'une fille seule tenant logis s'exposoit à la mediance du monde , & à plusieurs autres inconveniens. A quoy je ne respondis rien ; mais je me proposay bien en moy mesme de ne pas faire ce qu'elle me proposoit ; me ressouvenant du Proverbe , qui dit , qu'il vaut mieux un ennemy declaré , qu'un reconcilié , ou dissimulé. Parce qu'un reconcilié a toujours quelque reste de l'inimitié qu'il a eüe , & le dissimulé , ordinairement , attend & guette l'occasion de vous malfaire. Je la quittay pourtant sans luy rien faire connoistre de ce que je pensois , & au contraire , je taschay de la persuader que je ressentois une joye extreme du renouëment de nostre amitié , que je souhaittois , de bon cœur , qui fust aussi mutuelle entre son mari , elle , & moy , comme elle seroit sincere de ma part.

C'estoit assez dit, pour la quitter en bonne amitié. Je m'en fus donc à mon logis; que ma Sœur avoit bien pris soin de faire remettre en son premier estat (parce qu'elle en avoit auparavant retiré tous les meubles. Je demeuray environ six mois en repos, sans que personne m'importunast. Ma seule compagnie estoit une fille que j'avois prise, laquelle m'accompagnoit à la Messe. Or vous saurez, qu'un jour que j'avois eu Compagnie, je me fus coucher fort tard, & fus interrompüé dans mon premier sommeil, par un bruit que j'entendis vers la porte de ma chambre. Je demanday fort haut: Qui est là? Ma *Negresse* me vint dire, que je prisse la peine de me lever vite-ment, & que le feu avoit pris à la Cuisine. Je ne fis que jeter une jupe sur moy, & ma mante sur mes espauls, & descendis promptement en bas, où j'apperceus une grande lumiere, qui me fit croire que le feu estoit déjà fort grand. Je m'approchay, pour voir,

avant

Nouvelles de l'Amérique. 81

avant que de reveiller les voisins. Et comme je voulus entrer dedans la Cuisine, il en sortit deux hommes, qui me prirent entre leurs bras, & me porterent hors de mon logis, & me jetterent dans un Carrosse, comme on me fit la premiere fois. Je fus aussi surprise que jamais, ne pouvant m'imaginer qui me faisoit ce tour. Je ne songeois plus à *Don Sebastian*, parce qu'il y avoit deja si long-temps que je n'en avois ouï de nouvelles, & mesme on avoit fait courir un bruit qu'il estoit en Espagne. Enfin pendant que j'étois en peine de savoir qui m'enlevoit, le Carrosse rouloit toujours. Quand il eut roulé environ deux heures, il s'arresta, & on alluma dans le Carrosse une petite bougie, qui me fit voir *Don Sebastian*, lequel me tint ce discours : C'est à ce coup, Madame, qu'il faut vous resoudre d'obeyr à vos Parens ; & je ne croy pas, continuat-il, que vous m'eschappiez, comme vous avez fait l'autre fois ; parce que j'auray le soin

moy mesme de vous conduire seurement au lieu où je pretens que vous vous soumettiez à ma volonté, & à celle de vostre Sœur. Puis, sans me tenir d'autres discours, il fit arrester le Carrosse, & me fit monter sur une mulle que son Cousin luy tenoit là toute preste. Il renvoya le cocher, luy deffendant expressément de rentrer dans la Ville devant qu'il fust nuit: parce qu'il craignoit que le Carrosse fust reconnu. *Don Sebastian* & son Cousin estans aussi montez chacun sur une mulle, nous continuasmes ce mal-heureux voyage jusqu'à midy, sans quitter le grand chemin; mais alors ils s'en détournèrent un peu, pour aller prendre le frais dans un petit bois peu éloigné de là. La chaleur estoit si excessive, qu'il nous eust esté comme impossible de passer plus loin, sans nous reposer. Mesme nos mulles ne pouvoient plus avancer. Estans entrez un-peu avant dans ce petit bois, *Don Sebastian* estendit un Tapis de soye sur l'her-

l'herbe , à l'ombre d'un grand arbre ,
aupres duquel nos trois mulles étoient
attachées; Ils s'affirent donc, & me fi-
rent feoir entr'eux deux. *Don Sebastian*
savoit bien que je n'estois pas habillée,
& que je n'avois sur moy qu'une sim-
ple juppe de taffetas , avec une juppe
de dessous , de toile , & ma mante par
dessus. Il tira d'une valize (qui estoit
sur son mulet) des habits , qu'il me
donna , lesquels je reconnus d'abord
pour estre de ma Sœur ; ce qui acheva
de me faire croire , qu'elle estoit enco-
re la cause de mon second mal-
heur , & qu'elle avoit , avec quelque fausse
clef , introduit *Don Sebastian* dans ma
maison. Avec tout cela , je crus faci-
lement , que la lumiere que j'avois
veuë dans la Cuisine , n'estoit qu'une
flamme de grosse bougie , ou de qu'el-
qu'autre chose , qu'ils avoient (par pre-
caution apporté avec eux , ou pour
mieux voir , ou pour épouvanter ma
Negresse , qui dormoit dans un petit
appartement à costé de cette Cuisine.

84 *Nouvelles de l'Amérique.*

Don Sebastian me pria instamment de mettre ces habits; ce que je fis, sans me montrer obstinée. Parce que je craignois qu'il me joüast d'un mauvais tour; &, qu'au contraire, me voyant obeyssante, il me traitteroit bien, jusqu'à ce que nous vinssions quelque part, où je peusse declarer ma volonté, sans dissimuler. *Don Sebastian* & son Cousin eurent du respect pour moy. Ils me donnerent le temps de me vestir, pendant lequel temps ils se promenerent. Ensuite de cela nous nous mismes à disner de ce qu'ils avoient apporté avec eux, qui consistoit en Pain, une bouteille de Vin, & un Chapon rosti. Pour moy, j'étois tellement agitée d'inquietudes, que pendant tout le repas je ne savois fort souvent de que je disois. Le plus souvent aussi je parlois en moy mesme. Apres ce repas, & un peu de conversation, le soleil s'estant un peu abbaislé, Nous continuâmes nostre voyage sur le grand chemin, & passâmes

mes, sur le soir, par un Bourg, dont
nom ne me revient pas en memoire,
où ils acheterent dequoy vivre le
lendemain, & ils allerent coucher dans
une belle plaine à une lieuë de là, pro-
che d'une montagne. Auquel lieu é-
tant arrivez, *Don Sebastian* tendit une
Tente de soye, fort legere, sous la-
quelle il me pria que je voulusse repo-
ser. Ce que j'accorday volontiers. Ils
se contenterent, pour eux, de passer la
nuit dans chacun un *hamat*, qu'ils pen-
dirent à des arbres, & passerent ainsi
la nuit, apres avoir attaché les mulles
chacune à un arbre. Le lendemain, à
la pointe du jour, *Don Sebastian* ouvrit
sa Tente, & me demanda, comment
j'avois passé la nuit, & si j'avois bien
dormi: je luy respondis qu'ouy; mais
Dieu fait comment je dormis cette
nuit-là: vous en pouvez juger. Il
fallut pourtant me lever. Et apres que
luy & son Cousin eurent plié le бага-
ge, nous continuasmes, à la fraische,
nostre route, jusqu'à l'heureux mo-
ment

ment que nous vous avons rencontré & que, graces au Ciel, vous m'avez delivrée une seconde fois.

Ah! Madame, dit *Don Diego*, est-ce *Don Sebastian*, à qui j'ay fait perdre la vie? Ouy, respondit *Helene*. Ha, repartit *Don Diego*, je suis satisfait! puisque j'ay le bon-heur de vous àvoir vengé & délivré de vostre plus grand ennemi.

Helene achevoit de raconter cette Histoire, quand le valet que *Don Diego* avoit envoyé à *S^{te} Foy*, arriva dans la chambre, & apporta à son Maistre une Lettre d'un de ses Amis, qui avoit reconnu ce valet, en passant par devant sa porte; & luy avoit enchargé de la delivrer à son Maistre, au plutost. *Don Diego* ouvrit la Lettre, & y lut, tout haut, ce qui s'ensuit.

Monsieur, & Cher - A M I,

Estois en peine de savoir de vos nouvelles, & d'avoir occasion de vous écrire: lors que j'ay veu passer vostre let par devant ma porte. Il m'a assuré de l'estat de vostre parfaite santé: qui me cause bien de la joye, & en mercie Dieu: le priant qu'il vous la conserve aussi long-temps comme je vous souhaite. Vous saurez qu'on a enlevé Doña Helena, pour la seconde fois, y a environ six semaines: Et on n'en point eu de nouvelles du-depuis. Donanches fait courir le bruit que c'est vous, qui l'avez enlevée, & que son frere est en Espagne. Ce que tout le monde croit; parce qu'on n'a point veu Don Sebastian, depuis huit mois; en cette ville. Il a promis cent pistolles à ceuy qui vous livrera entre ses mains: Mais il y en a beaucoup qui croient, comme je le croy aussi,) que Donanches l'a faite enlever luy mesme,

Ch.

88 *Nouvelles de l'Amerique.*

Et qu'il la garde enfermée quelque-part pour la mettre entre les mains de Don Sebastian, quand il sera de retour. S'il y a icy quelque chose pour vostre service, mandez-le-moy: je m'en acquitteray, comme vostre fidel Amy,

Don Diego de la Cueba.

La lecture de cette Lettre affligea *Helene*, quand elle entendit, que l'on soupçonnoit *Don Diego* de l'avoir enlevée, & aussi, de voir que sa Sœur l'outrageoit de la sorte. Enfin *Don Diego* resolut avec *Helene*, de passer au travers de la Province de *Popajan*, & de s'en aller à *Cartagesne*, laissant *Se Foy* à costé. *Helene* se confirma à la volonté de *Don Diego*, & luy jura, de le suivre par tout où il voudroit, puisque sa vie dependoit de luy: ayant plusieurs fois risqué la sienne pour son honneur.

Après avoir acheté ce qui estoit necessaire sur le chemin, *Don Diego* prit un guide, & ils prirent le chemin
de

Cartagesne. Quand ils furent à-peu-pres à my-chemin, le Guide se prit, en prenant une route qui conduisoit à un Quartier d'Indiens que les Espagnols appellent, *Indios bravos*: c'est à dire, Indiens rebels: à cause qu'ils ne vouloient pas estre sous la Domination Espagnolle. Et depuis que les Espagnols estoient venus dans l'*Amerique*, ces Indiens avoient toujours eu guerre contr'eux.

Lors que le Guide vit, qu'ils estoient dans le Quartier de ces Indiens, il voulut s'en retirer au plus vite, & ne pas épouvanter son monde, néanmoins, pour y reüssir, il dit à *Don Diego* & à *Helene*, que ce chemin venoit aboutir à un Lac, & qu'il valoit mieux retourner prendre l'autre chemin: Mais il estoit trop tard. Car lors qu'ils voulurent retourner, il y avoit bien cinquante Indiens cachez derriere un petit boschage, lesquels fondirent sur *Don Diego* & sa compagnie. La pauvre *Helene* receut tout d'abord

une

une flesche au travers du corps; qui perçoit de part en part, & de laquelle le mesme flesche *Don Diego* fut bleffé au bras droit, en tenant *Helene* embrassée devant luy; laquelle si-tost le coup receu, elle tomba du haut en bas de luy, sans proferer une seule parole. Il n'eut pas le temps de voir si elle estoit morte: car il fut luy mesme saisi par derriere par cinq ou six Indiens qui l'enleverent dans le bois, sans qu'il eust le temps de savoir ce qu'estoient devenus le valet & le Guide. Ces Indiens menerent *Don Diego* dans un endroit de leur Quartier, où ils l'attachèrent à un arbre. apres l'avoir dépouillé tout nud, & apres dansoient autour de luy, & le regardoient, & luy donnoient de leur vin à boire. Il le beuvoit, quand ils le luy presentoient; songeant que c'estoit pour la derniere fois: (parce qu'il ne croyoit pas pouvoir jamais sortir d'entre leurs mains,) mais, la nuit venant, ces Indiens le laisserent là, soit qu'ils ne
son-

gerent plus à luy, (estans yvres)
soit qu'ils espererent remettre ce
vertissement à une autre fois, ou au-
rement. *Don Diego* se trouvant en
cet estat, & seul, il n'étudia que les
oyens de se donner luy mesme la li-
berté. Il se trouva en cette posture ex-
trêmement incommodé d'une quan-
té prodigieuse de moucherons, qui
luy firent bien des fois souhaitter la
mort; qu'il eust, sans doute trouvée
dans cette mal-heureuse aventure, si
Dieu n'eust permis qu'il se delia un
bras à force de tirer, & de ce bras-là
delia l'autre; puis, ayant ses deux
mains libres, il detacha ses pieds; &
tout nud qu'il estoit, il se sauva, &
chercha le chemin par où on l'avoit
amené. Il retourna au lieu d'où les
Indiens l'avoient emmené, afin de
voir s'ils n'y auroient point laissé le
corps d'*Helene*. Mais il ne l'y trouva
pas; & jugea qu'elle estoit morte. En-
fin ne sçachant où le chercher, il son-
gea à se sauver luy mesme; & courut
jus-

jusqu'au lendemain au matin à la pointe du jour, qu'il se trouva à une maison de Paysan, qu'on appelle en Espagnol, *Hatta*; & pria le Paysan qu'y demeueroit de l'assister de quelque habits: ce que ce Paysan fit volontiers luy donnant une vieille chemise, & un vieux calçon, & un chapeau sans fond il luy fit aussi prendre sa refection, selon son petit pouvoir, & outre tout cela, il luy donna quelque monnoye pour gagner jusqu'à la premiere Ville. La perte qu'il avoit fait d'une somme d'argent tres-considerable & de quantité de pierreries de grande valeur, ne l'affligeoient point, en comparaison du mal-heur de sa chere *Helene*, dont il s'accusoit d'estre la seule cause, & mesme l'Auteur. Il en estoit inconsolable: Et son desespoir fut tel, que plusieurs fois il eut envie de s'oster la vie; & n'eust esté la crainte de perdre son ame, il auroit sans doute executé sur sa propre personne quelque chose de bien funeste. Il chemina toute la

jour-

année dans ce pauvre equipage, & dans ces tristes agitations d'esprit, sans rencontrer aucun bourg ni vilage; sur le soir il arriva à une petite Ville Campanestre, où le bon-heur pour luy oulet, qu'il trouva des Amis qui l'assistèrent d'argent & d'une mulle, pour le porter jusqu'à *Cartagesne*, où il arriva en peu de jours. La premiere chose qu'il fit, fut d'escrire à son Pere, & luy apprit son retour du Perou, & le succès de son procez. Il esperoit séjourner quelque temps à *Cartagesne*, pour se remettre un peu de la fatigue qu'il avoit soufferte sur les chemins, outre que l'affliction de tous ces malheurs l'avoient extremement abbatu. S'estant un peu reposé, il luy prit envie de s'aller promener par la Ville; & un jour il fut entendre la Messe dans l'Eglise de S. François, où une Dame (qui luy sembla ne luy estre pas inconnüe) jetta fixement sa veüe sur luy. Cette Dame estoit un peu cachée de sa mante, ce qui empeschoit *Don Diego*
de

de la reconnoistre. Il fut tenté de parler, & l'eust fait, n'eut esté que vit une *Esclave* auprès d'elle; ce luy fit croire que cette Dame estoit haute qualité, & il reconnut au qu'elle le regardoit comme un *Etranger*. Il sortit peu apres, sans faire grande reflexion là-dessus, & fut peu estonné de se sentir tirer par son manteau: il regarda derriere luy, & vit que c'estoit l'*Esclave*; laquelle le pria de la part de sa Dame, de vouloir entrer avec elle dans un Portail qui estoit là-aupres. *Don Diego* satisfit tres volontiers à sa demande, & y estant arrivez tous deux, la *Negresse* luy tint ce discours: Monsieur, n'estes-vous pas *Castillan*? Et ne vous appelez-vous pas *Don Diego de Rivera*? Ouy, respondit *Don Diego*. Ma *Maistresse* (continua la *Negresse*) que vous avez veuë à *S. François*, a grand desir de vous parler: c'est pourquoy elle vous prie de vous vouloir trouver au Parloir des Religieuses de *S^{te} Claire*, sur les
qua-

quatre heures apres midy. *Don Diego* y respondit avec bien des tesmoignages de joye: Je ne manqueray pas d'obeïr au commandement de Madame vostre Maistresse. Aufquelles paroles ayant respondu la *Negresse* par une reverence, elle le quitta, & s'en alla rendre responce de son message à sa Maistresse. *Don Diego* ne manqua pas de se trouver au lieu, à l'heure dite. Il y trouva la Dame, qui l'attendoit. Elle estoit voilée, & elle se descouvrit pas le visage au commencement de l'entretien, qu'elle commença la premiere, dans un petit appartement du Parloir. Mais *Don Diego*, apprehendant que ce ne fust encore quelque piece que ses ennemis, ou ceux de son Père, luy vouussent jouër, il ne voulut point entrer dans la conversation, qu'elle ne se fust devoilée, & qu'il eust veu son visage: A quoy il fallut qu'elle consentist. Elle se decouvrit donc, & *Don Diego*, (dans une surprise & un

ravissement inexprimable) reconn
que c'estoit sa chere *Leonor*. Al
Madame, dit-il, vous presentez-vo
icy devant moy pour me faire mourir
apres m'avoir fait souffrir tout c
qu'un homme peut souffrir au mor
de? Je me presente devant vous
respondit *Leonor*, à present, faute d
l'avoir pu faire plustost: Et il y a long
temps que je vous cherche, pour vou
faire reproche de vostre inconstance
apres m'avoir fait des promesses d'un
fidelité inviolable. Maintenant vou
estes la cause de mon mal-heur: ca
lors que je n'eus plus d'esperance et
vous, mon Pere me contraignit de
prendre un mary que je n'aimois
point, ... A ce mot de *mary*, *Don*
Diego l'interrompit, pour parler;
elle, (sans luy en donner le temps)
tira de sa poche un paquet, dans lequel
estoit toutes les Lettres que *Lal*
Feres, mary de *Leonor*, luy avoit écri-
tes; & dans lesquelles il faisoit (fauf-
sément) parler *Don Diego*. *Don Diego*,
aussi

aussi surpris de ce qu'il entendoit & du
 procedé de *Leonor*, qu'à peine favoit-
 ce qu'il faisoit; &, ainsi troublé,
 ouvrit le paquet de Lettres. *Leonor*
 fut contrainte d'attendre jusqu'à ce
 que *Don Diego* les eut regardé à la
 haste. Il reconnut que c'estoient de
 fausses Lettres, écrites par un autre
 que luy: ce qui luy fit plusieurs fois fra-
 per du pied contre terre, de depot de
 voir comment *Leonor* avoit esté abu-
 sée. Son desespoir surmonta le respect
 qu'il avoit pour elle, & il jura un *Bot-*
Christo, d'aussi bon cœur qu'il eust
 jamais fait de sa vie. Il jura & prote-
 sta à *Leonor* que ces Lettres n'estoient
 point de luy, & qu'il n'avoit jamais
 eu la pensée de se marier, avant
 que d'avoir receu ses dernieres Let-
 tres, par lesquelles elle luy faisoit sa-
 voir qu'elle s'alloit marier: & les-
 quelles il avoit jugées aussi fausses
 que celles que *Leonore* luy venoit de
 donner.

Ces deux Amans examinerent si
 E bien

bien leur différent, qu'ils reconnurent & furent également persuadez qu'ils avoient tous deux esté trompez. Et *Leonor*, qui n'avoit jamais beaucoup aimé son mary, commença à concevoir contre luy une haine mortelle; & cette haine luy fit faire des carresses à *Don Diego*, qui n'estoient pas petites, mais, plustost, alloient au delà de la bien-seance & du devoir d'une femme mariée. *Don Diego*, de son costé, n'avoit pas encore oublié les douceurs qu'il avoit eues d'elle, & recommença à l'aimer plus qu'il n'avoit jamais fait. Le temps s'écoula si vite, pendant leur entretien, que l'heure de fermer le Parloir estoit venue, ou bien passée; & la Portiere du Monastere, qui avoit eu de la consideration pour eux, (voyant bien que ce n'estoient pas des gens du commun), se trouva enfin obligée de les advertir de son devoir, qui l'obligeoit indispensablement à fermer cette porte; &, par civilité, leur offrit une cham-

chambre qui estoit là auprès, où les hommes & les femmes avoient permission d'entrer: Mais *Don Diego* & *Leonore* la remercierent, ne refusant pas toutefois, pour une autre fois, l'offre qu'elle leur faisoit: puis qu'ils y donnerent le rendezvous au lendemain matin sur les huit heures. Ils se separerent donc, en se temoignant toutes les sortes d'affection que deux Amans, qui s'aiment parfaitement, se peuvent temoigner. *Don Diego* retourna chez luy, fort satisfait: & pour mieux repasser dans son esprit la conversation qu'il avoit eüe avec *Leonore*, il s'en fut seul dans son cabinet. Il commençoit à y prendre grand plaisir, lors qu'on l'interrompit, en luy apportant une Lettre de *S^{te} Marte*. C'estoit une Lettre de son Pere, qui ne l'avoit pourtant pas écrite, car il estoit malade, mais il l'avoit fait écrire par quelqu'un. Il mandoit à *Don Diego*, que s'il le vouloit voir encore vivant, qu'il montast à che-

100 *Nouvelles de l'Amerique.*
val, sans perdre de temps; & luy mandoit aussi la mort de sa Mere. Ces tristes nouvelles affigerent *Don Diego* au dernier point, & sans avoir la patience d'attendre jusqu'au lendemain, pour partir, il commanda qu'on luy apprestast deux chevaux, un pour son valet, & un pour luy; & cependant qu'on les apprestoit, il écrivit une Lettre à *Leonor*, par laquelle il luy mandoit l'importante affaire qui luy estoit survenuë, & qu'il n'avoit pas le temps de luy dire Adieu autrement que par ce Billet, par lequel il l'asseuroit, qu'il persevereroit toujours à l'aimer: Et que si-tost qu'il auroit expédié les affaires qui l'appelloient apres de son Pere, il ne manqueroit point de la revenir voir. Si-tost qu'il eut achevé d'écrire ce Billet, il l'envoya (par une personne seure) à *Leonor*, ce qui fut executé secrettement. Il prit incontinent apres le chemin de *S^{te} Marte*, avec son valet, & ils ne cessèrent point de courir la poste, jus-

usqu'à ce qu'ils y furent arrivez. Ils
trouverent toute la Ville en allarme ;
à cause d'un incendie qui estoit fort
grande, qu'on disoit estre procedée
de la maison du Gouverneur, qui é-
toit mort la nuit passée. A ce mot
de mort, *Don Diego* fut surpris, & s'a-
vança vitement, pour voir un grand
mal-heur ; Il vit la maison de son Pere,
que le feu, (aneantisseur de toutes cho-
ses) avoit déjà consumée de trois co-
tez. *Don Diego*, sans se faire connoi-
re, & paroissant comme un Etran-
ger, demanda aux spectateurs, d'où
en provenoit la cause ? Les uns di-
soient, que le Gouverneur de la Ville
estant mort, ceux qui gardoient son
corps, s'estoient endormis, & que le
feu avoit pris à quelques meubles de
bois ; ce qui avoit causé cette incen-
die. Les autres disoient, qu'un do-
mestique du Gouverneur, voyant son
Maistre mort, & que son fils n'étoit pas
present, il avoit derobé les Riches-
ses du Gouverneur, qui consistoient

en argent, or, & pierreries. Et afin que son vol ne fust pas connu, il avoit mis la maison en feu.

Ce Domestique estoit un Secretaire du Pere de *Don Diego*, qui fut chez luy, pour s'informer comment ce malheur estoit arrivé. Ce Secretaire voyant *Don Diego*, fut fort surpris, & on eust dit, qu'il vouloit s'accuser luy mesme. *Don Diego* y prit garde, & le remarqua, trouvant beaucoup d'apparence de verité à ce que luy avoit raconté ce Secretaire, qu'il pensa (dans la colere) percer de son espée; ce qu'il eust fait, n'eust esté l'apprehension de s'en repentir apres, & l'esperance de recouvrir un partie de ce vol. Cependant les Bourgeois, par une diligence extraordinaire, eteignirent si bien le feu, que le lendemain de bonne heure tout fut amorti. *Don Diego* fit fouiller tres exactement sous les ruines de la maison de son Pere, pour voir si l'on ne trouveroit point d'argent, ou quelque chose des plus precieux effets.

Mais

Mais ce fut en vain, ce Secrétaire ayant tout emporté. *Don Diego*, tâcha ensuite de gagner ce voleur par la douceur, & de luy faire avouer, sinon tout, au moins quelque chose de son forfait, mais tous ses efforts furent inutiles. Ce qui le mit au desespoir, & luy fit prendre une terrible resolution, qui fut de faire perdre à ce misérable la joye & le moyen de profiter de son vol, en luy faisant perdre la vie. Ce qu'il executa peu de temps après; & dès qu'il l'eut tué, il se sauva à *Cartagefne*, où il fut trouver sa chere *Leonor*, qui ne l'attendoit pas si-tost. Il luy conta tout son mal-heur, & luy representa la misere où il estoit réduit, se voyant, par cette incendie, frustré des biens de ses Pere & Mere. *Leonor* le consola le mieux qu'elle put, & luy dit, qu'elle remercioit le Ciel de luy avoir conservé la vie: que pour des biens, elle en avoit assez pour elle & pour luy. Elle luy proposa un dessein qu'elle avoit, qui estoit, de quitter

son mary, qu'elle n'avoit pu souffrir depuis qu'elle avoit decouvert, qu'il l'avoit epousée par des fauffetez. *Don Diego* ne demanda point de delay, pour se refoudre à ce que luy proposoit *Leonor*; parce qu'il se voyoit dans un estat, où il estoit contraint de quitter le pays, pour n'y r'entrer jamais: à cause de la grande quantité d'ennemis qu'il y avoit; tant du costé de son Pere, pour l'affaire de *Lime*, que de son costé: Et mesme le mary de *Leonor* eut avis que *Don Diego* estoit à *Cartagene*, & chercha les moyens de le faire tuer. *Don Diego* & *Leonor* commencerent dès ce moment à consulter les moyens de se sauver ensemble, & n'en trouverent point de plus seur & de plus expedient, que de loïer une barque, qui les porteroit à *S. Christophle de la Havane*, Ville Capitale de l'Isle de *Cuba*, & de là, chercher occasion de passer à *Mexico*; dans le Royaume de la *Nouvelle Espagne*. *Don Diego* laissa *Leonor* dans le Cloistre, pendant qu'il

cou-

courut au port chercher une barque. Il fut chez un Maistre de barque qu'il connoissoit, lequel fut fort aise de servir *Don Diego*, qui luy fraitta sa barque, & luy donna ordre, de l'aller attendre à un certain lieu qu'il luy assigna; puis vint instruire *Leonor* de l'état des choses, luy faisant voir, qu'il ne tenoit plus qu'à elle. *Leonor* fut merueilleusement surprise & joyeuse d'une telle diligence; & partit aussitost du Cloistre, pour aller querir ce qu'il leur falloit pour faire le voyage, apres avoir bien promis à *Don Diego*, qu'elle ne manqueroit pas de le revenir trouver le mesme soir à sept heures precises au mesme lieu où elle le laissoit. A quoy elle ne manqua point. Elle apporta avec elle une Cassette, dans laquelle estoient ses perles, ses pendans, & generalement tous ses bijoux: ce qui montoit à plus de Cent mille *Piastres*. Outre cela, elle avoit encore autour d'elle (en forme de ceinturon) un sac de Deux mille Pistolles

106 *Nouvelles de l'Amerique.*
dor. *Don Diego* la dechargea de son fardeau, & ils s'en furent ensemble où le Maistre de la Barque, avec la Barque les attendoit. Si-tost qu'ils furent embarquez, ils firent mettre à la voile, vers la coste de l'Isle de *Cuba*. Ils avoient deja esté six jours en mer, quand on commença à appercevoir de la Terre, mais sans la bien connoistre avec certitude: le Maistre de la Barque asseuroit neanmoins que c'estoit cette Isle-là. *Leonor* qui estoit incommodée de la fatigue de la Mer, fut si aise de cette nouvelle, qu'elle luy donna une Bague qui valoit bien au moins mille piastras. Le vent estoit fort bon, & faisant beau temps, on tendit tous les voiles: afin de pouvoir le mesme jour reconnoistre la Terre. Sur le midy ils virent en Mer un Navire qui venoit à eux; & quand il fut un peu proche d'eux, il leur montra le Pavillon Espagnol. *Don Diego* crut que c'estoit un Navire qui alloit à la Nouvelle Espagne, & jugeant que cela seroit bon

bon pour luy, il commanda au Maistre de la Barque, qu'on l'attendist. Ce qui fut fait, & causa leur mal-heur : car apres l'avoir un peu attendu un des Matelots de la Barque le reconnût pour un Pirate Anglois de la Jomaïque, duquel il asseuroit son Maistre d'avoir déjà esté pris une fois.

Ce qu'ayant entendu le Maistre de la Barque, il ne songea plus qu'à faire toutes les diligénces imaginables pour se sauver & mettre à terre à quelqu'une de plusieurs petites Isles, qui étoient fort peu loing de là, où il coupa tout droit, afin d'éviter le Piratte, qui poursuivoit la Barque de bien pres, en prenant néanmoins d'autres certains tours & detours pour y venir aussi : & prenoit cette route, connoissant les écüeils de roches qui y estoient, & desquels le Maistre de la Barque ne se méfioit pas. La Barque donna donc contre un de ces rochers, & d'une maniere qu'elle se brisa en cent pieces. Alors chacun tascha à se sauver, *Don Diego*

tascha de sauver (sur une piece de bois qu'il trouva-là heureusement) sa chere *Leonore*, qui estoit plus morte que vive. Estant apres à luy rendre ce pitoyable service) un *Chien de mer* vint , qui emporta une cuisse de *Leonor* , aussi net que si on l'eust coupée avec une hache. La grande perte de son sang fit qu'elle mourut incôntinent apres; & *Don Diego* demi-mort de la douleur que luy causoit un tel accident , fut contraint d'abandoner ce cadavre à la mercy des Flots. Et les Corsaires arriverent encore assez tost pour sauver *Don Diego* & quelques autres de ses gens , sur leur Vaisseau.

Don Diego passa avec eux à la Jamaïque, puis ensuite à l'Isle de la Toruë, où sont les François. Et où , apres avoir pris parti sur des vaisseaux qui vont en course, & fait plusieurs prises considerables , par sa valeur & par son courage, il est devenu Capitaine des plus fameux Corsaires de cette Isle, où il est encore presentement

com-

Commandant & envoyant, de ses propres forces des Armateurs en course sur toutes ces Mers-là. Son Nom & ses Gens y sont également redoutez, & il est reconnu pour un des plus Fameux Corsaires de cette Isle; & s'est déclaré *Ennemy-mortel de la Nation Espagnolle.*

Fin de la Première Nouvelle.



NOU.

NOUVELLE II

HISTOIRE

de

MONT-VAL.

LA Fortune, qui nous est quelquefois autant fatale, qu'elle nous peut estre favorable, nous precipite souvent dans un estat deplorable, où nous souhaitons plustost de mourir; que de vivre; quoy qu'une personne bien genereuse (comme nous le ferons voir dans cette Histoire) ne se laisse jamais abbatre, dans quelques adversitez qu'elle se trouve; & au contraire, elle surmonte avec un courage fiere & une grandeur d'ame, toutes les disgraces qui luy surviennent, se tenant toujours au dessus de son inconstance, & aux coups

oups de laquelle tous les hommes fa-
es doivent se soumettre, & plus en-
ore les grands que les petits, à pro-
ortion de l'estat qu'ils tiennent dans
e monde, pour en pouvoir estre pro-
egez (ou plutoft flattez) ou mal-
raittez: (car il est certain que ceux qui
ont peu ou presque rien dans le mon-
e, ont aussi bien peu d'avantage, ou
l'adversité à attendre des revers de la
Fortune.

Mont-val estoit fils d'un Gentil-
homme de Normandie, lequel, apres
la mort, laissa à son Fils assez de Bien
pour vivre en honneste homme.

Après que ce jeune-homme eut veu
& considéré le bien que son Pere luy
avoit laissé, il s'en fut faire un tour de
France, dans lequel ayant veu ce qu'il
y avoit dans le Royaume, il luy prit
ensuite envie de faire quelque voyage
aux Pays estrangers. Pour satisfaire
son envie, il fit habitude & contracta
amitié avec un certain homme qui
avoit esté dans l'Amérique, & qui
s'y

s'y en devoit bien-tost retourner. Ce
homme s'appelloit *La Riviere*. Mont-
val, qui estoit tres-honneste homme
& d'humeur plustost trop bonne, que
mauvaise ou mefiante, prit *La-Rivie-*
re pour un homme comme luy; parce
que les offres de services qu'il en rece-
voit journallement, luy sembloient ne
pouvoir partir que d'une affection par-
faitement sincere. Mont-val luy com-
muniquea donc l'envie qu'il avoit de
voir les Pays estrangers, & nommé-
ment l'Amerique. *La-Riviere*, qui
ne butoit qu'à ses fins, en conceut bien
de la joye, & luy promit, que s'il vou-
loit y aller avec luy; il luy feroit voir
dans ces quartiers tout ce qui s'y trou-
voit digne d'estre veu. Il l'instruisit
par forme de la maniere de faire ce
voyage, luy disant, entr'autres choses,
qu'on n'avoit que-faire d'argent en ces
Pays-là; mais qu'il y falloit conduire
avec soy des Marchandises, sur les-
quelles on faisoit toujours un gain tres
considerable, bien loin de depenser un
sou

ou du sien. Mont-val écouta tout ce-
a comme des veritez, & des moyens
xtremement avantageux pour luy. Il
it dès lors comme un vœu d'épouser
La-Riviere, (c'est à dire, de lier avec
uy une amitié fort étroite, ou plutoſt
ndiffoluble) & de le laiffer diſpoſer
de toutes choſes: ſe reſoſant ſur luy
du ſoin de payer tout ce qui concernoit
e Vaiſſeau, l'achat des Marchandiſes,
leur equipage, &c. Et il contoit bas à
La-Riviere tout l'argent qu'il luy de-
mandoit; ſ'en fiant à ſa fidelité & à ſon
expérience. Tant-y-a, que tout ſ'a-
vança ſi bien au gré de tous les deux,
qu'en peu de tems tout ce que je viens
de nommer ſe trouva preſt pour le de-
part, auſſi bien que les Perſonnes, au
grand ravifſement de Mont-val, qui ne
pouvoit aſſez louer & admirer la dili-
gence de ſon Amy. Ils ſ'embarque-
rent donc, & La-Riviere fit embar-
quer avec luy, dans le meſme Vaiſſeau,
dix ou douze hommes, en qualiſiant les
uns d'Amis, qui par curioſité auſſi vou-
loient

loient faire ce beau voyage avec luy; & les autres, les disant estre ses domestiques, dont il savoit bien qu'ils avoient besoin dans ce voyage: & la suite de temps fit voir de tristes effets de tout ce qu'il faisoit ainsi accroire à Montval, qui ajoutoit foy à tout. Il fut seulement fort aise d'avoir de la compagnie, & adopta à une prudence non commune la precaution de La-Riviere d'avoir si à propos pourveu à des domestiques & Amis qui, dans un besoin, pourroient sauver le Vaisseau de la prise des Corsaires.

Le Vaisseau mit à la voile à la rade du *Havre de Grace*, pour les *Isles Caraybes*, où ils arriverent heureusement, & furent en chemin six semaines de tems. Ils mirent pied à terre à l'Isle de *S. Christophle*, dont une moitié appartient aux François, & l'autre moitié aux Anglois. Dés qu'ils y furent arrivez, La-Riviere vendit les Marchandises, & vendit aussi les serviteurs qu'il avoit amenez avec luy, pour le temps de
trois

ois ans, comme les Loix du Pays portent. Neanmoins il eut la fi-esse de bien traiter Mont-val, & de luy faire voir tout ce qu'il y avoit à voir : Et quand quelqu'un luy demandoit, qui estoit ce jeune-homme qui l'accompagnoit: il respondoit, que c'estoit un de ses Amis, qui, par curiosité, estoit venu avec luy pour voir l'Amerique; mais en arriere, il faisoit entendre, que c'estoit un jeune debauché, lequel causant beaucoup de des-honneur à toute sa Famille, ses plus proches Parens l'avoient prié de l'emmener avec luy, & de le laisser quelque part où il fust obligé de demeurer toute sa vie; souhaitans, pour leur repos, de n'en jamais entendre de nouvelles. Ce perfide ajouta à ses calomnies, qu'il n'avoit pas voulu payer son passage, afin qu'il luy feust plus difficile de retourner en France. Voilà comment ce trompeur jouïoit son rôle, afin que quand il seroit prest à partir, il peust vendre ce pauvre Jeune-homme.

me. Il ne manqua pas d'accomplir son dessein à l'égard de Mont-val, aussi bien qu'à l'égard des faux amis & domestiques, dont il se defit à leur arrivée, sans informer celuy-cy de ce qu'ils estoient devenus. Mais il trouva meilleur de vendre ce Jeune-homme en partant, de peur que sa fourbe feust decouverte, & qu'il ne feust ensuite mauvais Marchand d'un si pernicieux negoce. Et sans faire un detail de quelle maniere il agit pour la vente de ce dernier, nous dirons seulement qu'il le vendit bien cher, puis qu'il le vendit pour trois ans; afin d'en recevoir une plus grande somme d'argent, & aussi pour sa propre seureté particuliere. Il est neanmoins bon de faire un bref recit du principal de ce qui se passa à ce stratagesme, & de la fourbe qu'il employa à cette traistre execution.

Comme Mont-val & La-Riviere estoient un jour à la campagne, à un lieu de plaissance, à quatre lieues ou
en-

viron de la Mer, pour s'y bien divertir, un *More* vint apporter une Lettre de La-Riviere, la substance de laquelle estoit : Qu'un Batteau venant d'arriver de la *Garde-loupe*, dans lequel il y avoit des Marchandises pour luy, un tel Marchand ou une telle personne de ses Amis luy en donnoit promptement avis, afin que, pour son interest, il vinst luy-mesme sur le champ la reconnoistre. Cette feintë abusa si bien le pauvre Mont-val, que sur les termes pressans de cette fausse Lettre, il pressa luy mesme La-Riviere d'aller au Batteau en diligence; & sans luy permettre de la relire, il le força (ce luy sembloit) à partir plutost que ce sceurat de La-Riviere ne temoignoit vouloir faire : mais enfin il partit, faisant entendre à Mont-val, qu'il estoit fort fasché de l'interruption qui estoit survenuë dans leur divertissement; & que si l'affaire estoit de moindre importance, il remettroit fort volontiers ce petit voyage - là à une autre fois :
mais

mais que l'esperance d'estre bien-tot de retour, luy faisoit quitter cet agreeable lieu pour un petit temps avec moins de regret. A toutes ces belles paroles Mont-val ne repondoit qu'en l'invitant à partir au plustost; afin d'estre aussi plustost de retour, & disoit que cette affaire-là estant vidée, ils se divertiroient mieux: puis ils se quitterent. La-Riviere s'en fut trouver à la rade le Vaisseau qui l'attendoit pour le r'amener en France, pendant que le pauvre Mont-val estoit abusé par les gens du lieu où il estoit, de la fausse esperance de le revoir le mesme jour, ou le lendemain au plus tard.

Huit jours se passerent sans que Mont-val entendist parler du retour de son bon Amy La-Riviere; & l'on peut facilement s'imaginer qu'ils luy durerent plus qu'aucuns des plus longs jours de l'année. Il estoit sur le point d'entreprendre (s'il faut ainsi dire) son Hoste sur cette longue absence, sur le sujet de laquelle il luy sembloit qu'il

avoit quelque chose de caché, qu'on
e luy disoit point; mais estant dans
e dessein, il fut prevenu par ce mesme
Hoste, qui luy vint apprendre, de fort
mauvaise grace, une nouvelle qu'il
l'attendoit pas. Cet Hoste luy vint
dire, qu'il falloit qu'il se resolust à tra-
vailler, & que Monsieur La-Riviere l'a-
voit vendu à luy pour trois années.
L'Infortuné Mont-val demeura tout
interdit en entendant ce discours; il
pâlit & rougit en un mesme moment;
& pour ne pas entreprendre l'impossi-
ble, qui est d'exprimer par paroles la
surprise où il se trouva, nous dirons,
qu'elle fust telle, que tout autre juge-
ment que le sien, auroit esté en grand
dangier de se perdre, ou au moins de
se bien egarer en pareille rencontre.
Il demeura quelques momens tout in-
terdit, & comme en extase; puis re-
venant un peu à luy, il se regardoit,
& se tastoit, comme doutant que
ce fust un resve, que ce qui se passoit.
A la fin il se r'assura, & rompant ce
si-

silence , il repondit , d'une contenance
plustost assuree , qu'affigee & abatuë
Monsieur, je voy bien que je suis dupé
& par un homme , auquel j'aurois con-
fié , non seulement tout mon bien &
mon honneur , mais aussi ma vie. Ce-
pendant je voy qu'il m'a joiué un tou-
de la derniert lascheté qu'homme puis-
se jamais faire au monde, si vostre con-
sideration n'est plus grande que la sien-
ne. Et apres ces mots , il se mit à luy
raconter ce qui s'estoit passé entre luy
& La - Riviere. Mais *La - Carriere*
(c'est le nom de ce nouveau Maistre)
qui avoit autant de raison que La-Ri-
vriere, repondit à Mont-val , que s'il
vouloit acheter un *Noire* à sa place , il
le laisseroit libre. Mont-val qui n'a-
voit ni connoissances ni argent , & par
consequent aucun credit , ne luy repartit
là-dessus autre chose , sinon , que
s'il vouloit attendre qu'il eust des nou-
velles de France , il luy en vouloit
acheter deux. *La-Carriere* luy repartit
aussi , qu'il en estoit content ; mais que
ce-

endant j'entens que vous serviez, jusqu'à ce que vous me teniez ce que vous me promettez : & la consideration que j'ay pour vous, fait que je vous employerai à autre chose qu'à travailler la terre, ce qui vous seroit bien rude, si vous y estiez attaché comme mes autres serviteurs. Cette proposition consolâ en quelque façon l'Infortuné Mont-val, qui attendoit de favoir quel service son Maistre pretendoit l'occuper dans cette grande Maison de campagne, où il ne pouvoit voir que des services tres-vils (à son gré) pour les premiers domestiques : & luy qui estoit le dernier venu, il luy sembloit avec raison, qu'on ne luy pouvoit pas donner la meilleur place. Il fut fort surpris quand La-Carriere, l'ayant mené dans une grande Cuisine, il luy dit, que jusqu'à autre nouvel ordre, il falloit qu'il s'appliquast à apprendre preparer le manger & le boire pour tous ses gens, & ensuite commanda au Cuisinier, d'avoir soin que Mont-

val employast bien le temps, voulant qu'un chacun fist bien son devoir. Ce ordre suprême, ou plut ost (pour mieu dire) cette Sentence, prononcée avec l'autorité à luy deuë & au-delà, s'en fut à ses affaires, laissant nostre nouveau Cuisinier avec son nouveau Maistre : lequel ne tarda guere à instruire son apprentif de ce par où il devoit commencer : en un mot, il employa d'abord ce Jeune-homme, depuis les pieds jusqu'à la teste, aux plus sales fonctions d'une grande Cuisine; ne manquant presque jamais d'accompagner ses commandemens de quelque injure ou de quelque fascheuse menace suivant librement en cela le cours de son humeur, qui estoit des plus mauvaises du monde. Mont-val faisoit de son mieux pour tascher de gagner l'amitié de ce maussade Maistre, & n'e pouvoit venir à bout : & on peut croire qu'il exerça au commencement de cette mal-heureuse servitude, tous les sorts & ressorts de sa patience, qui e

toit là à une tres-meschante epreuve. Le pauvre Mont-val, prenoit donc le temps comme il luy venoit, se consolant avec juste sujet, de ce que son travail n'estoit pas rude, à comparaison de celuy des autres, qui estoient toute la journée depuis la pointe du jour jusqu'au soir travaillans à la Terre en platte campagne, aux plus excessives ardeurs du soleil; & qui, outre cette extraordinaire fatigue, patissoient encore bien souvent de la bouche: ce qui ne pouvoit arriver à Mont-val. Et il semble n'estre pas mal-à-propos de d'ecrire icy en abregé en quoy consistoit le noble employ qu'il avoit ordinairement pour lors, en comparaison du bon temps qu'il avoit eu auparavant.

Premierement, le matin à l'aube du jour, il falloit qu'il se levast, & apres avoir pris une *Houë*, il alloit au jardin arracher de certaines racines qu'ils nomment *Patates*, & ensuite il les lavoit, puis les mettoit cuire; & pendant

que ces racines cuisoient, il faisoit d certaine mangeaille pour les cochons & pour les autres bestiaux: apres cela il faisoit comme une maniere de sauce pour les patates avec du poivre Indien nommé *Piment*, du jus de citrons sauvages & des ciboules. Cela fait, il falloit qu'il allast appeller Messieurs les *Noirs* & les *Blancs*, pour qu'ils vissent dejeuner. Apres le dejeuner il falloit qu'il eust soin d'eplucher & nettoyer des herbes, des pois, des febves & autres denrées, qu'il faisoit cuire avec de la chair de Tortuë, pour le disner de ces mesmes Messieurs. L'apres-midi il falloit qu'il fist le noble exercice de l'agriculture jusqu'au soir une heure ou à peu pres devant le souper: (je veu dire en mots couverts, qu'il estoit Jardinier depuis le diner jusqu'au soir) Le soleil pres de se coucher, il retournoit voir sa Cuisine, & faisoit rechauffer le restant du diner de Messieurs les *Noirs* & les *Blancs* pour leur propre souper & pour aussi bien finir la journée com

ne il l'avoit commencée, il falloit qu'il songeast aux pourceaux, qu'il es pourveust de mangeaille pour la nuit suivante, & qu'il nettoyast leurs cages. Apres quoy il luy estoit permis de s'aller reposer, sur un liect avenant à un homme de cette qualite-là.

Voilà l'honneste employ que Monsieur de La-Carriere donna au pauvre Mont-val, qui autrefois avoit eu des valets pour le servir, lequel se voyoit pour lors le miserable valet des Esclaves Noirs & Blancs.

Il supporta ce pesant fardeau avec un courage & une constance digne d'un homme bien né & de grand cœur, (je veux dire digne de luy,) en attendant l'occasion de se retirer de ce mauvais pas; & s'il ne gagna pas l'amitié de son Maistre, qui n'en avoit pour personne, au moins fit-il tant, par son bon service dans la suite du tems, qu'il n'en fut pas traité avec la dernière rigueur: car il en obtenoit presque tous les Dimanches certaines heures pour

s'aller promener; & dans ses promenades il fit quelques connoissances avec d'autres qui estoient dans la mesme peine que luy. Apres leurs premieres habitudes ils contracterent amitié entre trois, pour se consoler de leur misere, & apres s'estre donné plusieurs fois le rendez-vous sur ce sujet, ils consulterent ensemble des moyens de se pouvoir donner eux-mesmes la liberté; & ils n'en trouverent point de plus seur ni de plus expedient, que celuy de se sauver tous trois dans un *Canot*, avec tout ce qu'ils pourroient emporter de vivres & d'autres commoditez. Leur projet reüssit selon leur souhait: car à un jour & heure donnez ils se trouverent tous trois dans un *Canot*, avec tout ce qu'il leur falloit pour cette grande entreprise. Ils avoient, outre une quantité süssante de vivres, des vaisseaux pour mettre de l'eau-douce, une Carte marine & une Boussole, que l'un d'eux avoit attrapée par adresse chez son Maistre ou autrepart.

art. Leur complot de longue-main
voit toujours esté qu'ils ne seroient
tous trois dans l'exécution de cette
enerueuse action, afin que pour la seu-
reté d'un chacun d'eux en particulier,
leur dessein ne courust pas si grand ris-
que, d'estre decouvert; (car ils en-
uroient esté rigoureusement chastiez)
mais comme dans le monde il est pres-
que impossible qu'un secret soit gar-
dé fidèlement, & qu'il demeure
long-temps secret dés que plusieurs
personnes le savent, il arriva que les
deux Camarades de Mont-val avoient
fait confidence de cette affaire-cy à un
certain habitant de l'Isle, de leurs amis,
l'estat des affaires duquel ils savoient
asseurément estre tres mauvais, tant
parce qu'il leur en avoit dit, que par-
ce qu'ils l'avoient veu peu auparavant
dans l'estant d'un Bourgeois qui pa-
roissoit fort à son aise, & le voyoient
pour lors dans l'esclave servitude com-
me eux. C'estoit, pour le faire court,
un bon Marchand & Habitant de cette

Isle, duquel les affaires ayant esté tres mal, soit par sa faute, soit autrement, il s'estoit ensuite trouvé tellement pressé de quelques-uns de ses Creanciers, qu'ayant esté trouvé insolvable, il avoit esté forcé de les servir pour ce qu'il leur devoit: & se voyant dans l'impossibilité de pouvoir jamais racheter sa liberté par cette servitude, le desespoir de se voir si miserable, luy faisoit rechercher tous les moyens imaginables pour se sauver de cette peine. Cet homme donc estoit adverti de leur entreprise par les deux Camarades de Mont-val pour estre de la partie, à l'inseu pourtant de Mont-val, qui ne fut instruit de ceci que quand il fallut partir. Ils estoient fort empeschez à se résoudre d'attendre ce pauvre Habitant, qui ne venoit point; mais comme ils se determinoient à ne le pas attendre, de peur de tout risquer, ils l'apperceurent de loin, qui accouroit de toutes ses forces, & leur crioit & faisoit signe qu'ils l'attendissent. Nos trois gene-
reux

eux aventuriers eurent une extreme
joye de sa venuë, & l'attendirent de
bon cœur. Mais quand il fut presque
à eux, une frayeur les faisit & les ren-
dit tous trois demi-morts, au premier
moment appercevans quelqu'un peu
loin de là qui suivoit à grands pas ce
dernier arrivant : & ils creurent ferme-
ment qu'ils estoient ou trahis ou de-
couverts. Dans cette pensée, ou plu-
tost dans cette fureur panique, ils sau-
terent dans le *Canot*, dans la resolu-
tion de s'éloigner de terre à la faveur
de la nuit, (car c'estoit un Samedi au
soir assez tard) & de mourir en com-
battant pour leur liberté, plutost que
de se laisser prendre, en cas qu'on les
poursuivit par mer. L'infortuné Mont-
val, qui avoit pati pendant six mois ou
davantage dans l'esclavage que nous
avons decrit six dessus, sans avoir receu
de lettres de France pour son rachapt,
estoit que ses Parens eussent manqué ou
negligé à poursuivre cette affaire-là,
ou soit que ces lettres fussent perduës

en chemin) & par consequant sans esperance de changer si-tost cette miserable vie-là contre une meilleure, il auroit plustost perdu mille vies l'une apres l'autre, s'il les avoit euës, que de ceder ou plier en aucune façon sous la force qu'il croyoit avoir à soutenir en cette occasion. En un mot, il se fust plustost precipité dans la mer la teste la premiere, si à la dernier extremité d'un combat il eust jugé sa valeur n'être pas suffisante pour le garentir de la main de ses ennemis. Toute leur diligence à s'eloigner de terre, ne fut pas si grande, que leur quatrième camarade n'eust le temps de les joindre à un petit jet de pierre pres sur le bord de la mer, & se doutant du sujet de leur frayeur, il se mit à se desesperer, & les pria tant qu'ils voulussent l'écouter un peu d'où ils estoient, qu'ils l'écouterent, & ensuite le crurent. Ce pauvre homme leur conta en aussi peu de paroles que le temps le permettoit, la cause qui l'avoit empesché de se rendre

tré là à l'heure précisément nommée, & il leur apprit que cet homme qui le suivoit estoit un sien Amy qui demandoit à se sauver avec eux. Mont-val & les deux camarades s'estans rassurez à ce discours, ils revinrent à terre prendre les deux autres, & au plustost ils l'éloignerent de l'Isle, tirans vers l'Isle de *S. Domingo*, où ils arriverent peu de temps apres, & sans s'y arrester, passerent à celle de *Ste Croix*, puis finalement arriverent à la coste de *Puerto-rico*: où l'eau-douce leur ayant manqué, ils furent obligez d'y prendre terre. Pour cet effet le conducteur du *Canot* avec un autre prirent des vaisseaux & s'en furent pour en chercher; mais à peine estoient-ils un peu avant dans le pais, que des soldats Espagnols vinrent à eux, & les attaquèrent, disans que ceux-cy estoient des Pirattes, qui estoient venus là pour espier à piller quelque maison. Le conducteur du *Canot* tascha par paroles à arrester leur furie, pendant que son

compagnon, l'abandonnant, chercha son salut dans la fuite. Les soldats, sans vouloir entendre aux raisons de l'autre, ils persistoient dans leur premiere opinion, disant, que luy & ses Camarades estoient des Pirattes, & là-dessus le tuerent cruellement à coups de Picques; & ensuite coururent pour en faire autant aux autres, qui ne les attendirent pas venir, ayans esté temoins oculaires du traitement qu'en avoit receu leur pauvre Pilote. Ils se r'embarquerent donc avec toute la diligence qu'il est facile de s'imaginer, & tirerent vers une petite Isle, appelée *la Mona*, où ils mirent encore à terre, & monterent sur une petite montagne, pour tascher de decouvrir quelque Terre. Ils apperceurent au Sud une Terre, que leur Carte leur faisoit croire estre l'*Isle Espagnolle*, ce qu'ils trouverent ensuite veritable: car, sans perdre de temps, ayant pris leur route de ce costé-là, ils en approcherent assez prez pour la reconnoistre

noître certainement. Ils se dispoſoient
long pour y prendre terre , quand ils
virent tout en un inſtant tourmen-
tez d'un vent impetueux , qui les jetta
à ſec ſur une petite Iſle voiſine , où il y
avoit un petit bois. Il eſtoit nuit , &
faiſoit aſſez froid ; c'eſt pourquoy ils
s'occuperent d'abord à couper du bois
& faire bon feu , en attendant le jour
venir. Ces infortunez Navigeurs , ſe
chaufferent ſi bien , qu'ils s'endormi-
rent tous ſans (apparemment) ſe ſou-
haitter l'un l'autre la bonne nuit ; puis
qu'ils n'ordonnerent ſeulement à per-
ſonne d'eux de veiller en ſentinelle ,
tour à tour , ou autrement , pendant
que les autres repoſeroient : Et ils n'é-
toient pas beaucoup blamables en cela ,
non plus les uns que les autres , veu la
fatigue inexprimable qu'ils avoient é-
galement ſoufferte dans ce funeſte vo-
yage , depuis leur depart de l'Iſle de
S. Chriſtophe.

Pendant que leurs corps jouiſſoient
ainſi du doux repos du ſommeil , dont
ils

134 *Nouvelles de l'Amerique.*

ils avoient si bon besoin, la mer, qui estoit fort enflée, avoit monté jusqu'à la place où ils avoient attiré le *Canot*, & l'avoit emmené avec tout leur equipage, qu'ils avoient laissé dedans, à la reserve seulement de leurs armes & d'un peu de poudre & de plomb, qu'ils avoient pris auprès d'eux, & qui leur servit bien, comme il paroitra par la suite.

Le sommeil, qui ordinairement nous quitte dès que nostre nature en a receu le soulagement necessaire, quitta Mont-val le premier, pour, (à la place du repos qu'il venoit d'en recevoir) le rendre le premier spectateur du plus grand mal-heur qui leur pouvoit arriver dans cette pitoyable conjecture. Il s'éveilla donc, & froid comme un glaçon, tant du serain de la nuit, que de la froideur de la nuit: & on peut dire, qu'il n'avoit pas encore les paupieres bien ouvertes, quand, voulant aller au *Canot*, querir quelque chose, il ne trouva plus le *Canot* au lieu où il luy sem-

sembla certainement qu'il l'avoit le
oir precedent attiré avec ses Camara-
es, & ne l'y trouvant plus, il fut aussi
surpris, ou peut-estre davantage qu'il
avoit esté lors qu'il apprit la trahison
que la Riviere luy avoit joiée au com-
encement de ses mal-heurs Il s'en
vit donc reveiller les autres & leur ap-
prit ce nouveau mal-heur. Ils ne peu-
ent d'abord le croire, mais s'estans
transportez sur le lieu, & ayans bien
consideré jusqu'ou la mer avoit mon-
té, ils se regardoient les uns les autres,
la larme à l'œil; la douleur de se voir
si mal traittez de la Fortune, les jet-
tant à ce coup dans une si grande affli-
ction, que leur saisissement les em-
pescha, pendant un peu de temps, de
pouvoir desserrer les levres: Mais le
brave Mont-val, qui n'avoit pas son pa-
reil au monde, pour se consoler, ou du
moins pour se resoudre contre les plus
rudes revers de la Fortune, surmonta
cet accident-cy (par maniere de dire)
en representant aux autres, que leur
estat,

136 *Nouvelles de l'Amerique.*
estat, quelque deplorable qu'il fust, n'estoit point tel à son égard & au leur, qu'ils deussent tout à fait desesperer d'en sortir, fust-ce tost, fust-ce tard: & que Dieu les ayant sauvez du peril de la tempeste de cette nuit-là, c'estoit peut-estre, pour mettre fin à leurs adversitez, qu'enfin estans encore en santé, ils devoient prendre courage avec luy, & chercher ensemble le *Canot*, que la mer pouvoit bien avoir rejetté sur quelque autre bord de la mesme Isle. En achevant ces paroles, auxquelles ces autres pauvres Camerades ne respondoient qu'avec des sanglots & des soupirs, il leur fit charger leurs armes, pour s'en servir en cas de besoin, & principalement pour chasser au gibier, ou se deffendre contre les bestes feroces. Dans cette pensée & dans cet estat, nos Infortunez firent presque tout le tour de l'Isle, sans appercevoir le moindre gibier, ni le *Canot* non plus, ni aucun morceau de ses debris, ce qui augmen-

leur affliction, & leur fit croire qu'ils
devoient chercher de nouveaux mo-
yens pour vivre. Mont-val trouva
pour le plus nécessaire de faire un puits
le plus profond qu'ils pourroient pour
trouver de l'eau-douce : ce qu'ils exe-
cuterent heureusement, & quoy que
cette eauë ne feust pas tout à fait dou-
ce, elle l'estoit assez pour ne pas faire
mal au corps, puis qu'ils en beurent
pendant plusieurs jours sans s'en trou-
ver incommodez. Ne trouvant donc
point de gibier dans l'Isle, ils man-
geoient de diverses sortes de coquilla-
ges qu'ils trouvoient en une prodi-
gieuse quantité dans des rochers & à
quelques endroits de la rade, ils trou-
voient aussi beaucoup de certains pe-
tits poissons faits en forme de Lima-
çons, qu'ils appellent en ces quartiers-
là, *Bourjau*, & qui estoit le meilleur
de tous, le faisant rostir sur les char-
bons, comme ils faisoient de presque
tous les autres coquillages dont ils se
sustenterent dans cette triste solitude.

Un

Un jour Mont-val voulant s'asseurer mieux s'il n'y avoit point du tout de gibier, petit ou gros, dans le plus épaïs du bois, il s'hazarda d'y aller seul, sans en advertir ses camarades, & dans cette genereuse entreprise ils fut si avant, qu'il traversa tout le bois, sans rien trouver de ce qu'il cherchoit, & fort estonné de se trouver à un autre bord de l'Isle où il reconnoissoit bien n'avoir point encore esté, ni luy ni ses Camarades. Il vit de là une partie de l'Isle *Espagnolle*, qui joignoit de si pres le lieu où il estoit, & il y avoit si peu de profondeur d'eauë, qu'il espera, puis connut assurément que l'on pouvoit passer par là de l'autre costé, à la faveur d'une infinité d'arbrisseaux qui favorisoient ce passage, outre qu'il estoit facile d'y traïner quelques vieux troncs d'arbres morts, desquels formant une maniere de Ponton, il n'y auroit aucun peril ni difficulté de traverser ce guay. Il eut une joye sans pareille d'avoir fait cette heureuse découverte,

erte, & en conceut l'esperance de
mettre fin à leur infortune, ou du
moins de changer leur estat en un au-
tre plus supportable. Dans cette a-
gréable reflexion, il se hastia de venir
annoncer cette bonne nouvelle à ses
compagnons, qu'il trouva fort en pei-
ne de l'absence de Mont-val, dans l'ap-
rehension qu'il eust esté devoré de
quelque beste feroce, ou qu'il fust peri
dans quelque marescage profond, dont
cette Isle est pleine. A son arrivée ils
l'embrasserent, comme celuy en qui
(apres Dieu) ils remettoient toute leur
esperance, & se remettoient entiere-
ment sur luy de leur bonne ou mauvai-
se fortune. Il leur conta son avantu-
re, mais il fut bien estonné de les
trouver directement oposés au dessein
qu'il avoit de passer au plustost dans
l'Isle Espagnolle : leur raison estoit,
que les Espagnols ne manqueroient
point d'exercer sur eux leurs cruautés
ordinaires, & qu'ainsi il valoit mieux
attendre l'arrivée de quelque vaisseau,
qui

qui ancrant à cette rade, les prendroit avec luy, & les mettroit à Terre en quelque autre Pays, & qu'ils preferoient encore cette vie-là, (ou plutoft cette longue mort) aux cruels tourmens des Espagnols de cette Isle, de qui il n'y avoit point de meilleur traitement à attendre pour eux, que celuy que le deffunt Conducteur de leur *Canot* en avoit receu dans l'Isle de *Puerto-rico*. Mont-val, qui estoit toujours prudent, trouva bon de ne pas rebuter tout à plat leur sentiment, & sans temoigner le rejeter, & persister à faire ce qu'il leur avoit proposé au commencement, il fit tant, qu'ils agréerent de traverser le bois avec Mont-val, afin d'aller voir le lieu, dans l'intention de n'y pas passer avec Mont-val. Dans le chemin Mont-val employa toute sa Rhetorique pour leur persuader l'erreur qui les aveugloit, de ce qu'ils ne consideroient pas, qu'ils avançoient leur mal-heur, en faisant ce que leur peu de courage leur faisoit concevoir
de-

devoir faire pour fuir une mort cruelle
pres laquelle ils courroient à grands
pas, en attendant dans cette Isle l'arivée
de quelque vaisseau pour les delivrer :
& il leur prouvoit son dire par cette
raison incontestable : Que si, par mal-
heur pour eux, plustost que par bon-
heur, quelque vaisseau ou plusieurs,
venoient anchrer à cette rade, devant
que quelque maladie, (causée par leur
mauvaise nourriture,) les eust retirez
l'un apres l'autre de cette miserable
vie, ce seroient indubitablement plu-
tost des Vaisseaux Espagnols que d'au-
tres, de qui leur perte estoit inevita-
ble à attendre, ne pouvant estre pris
en cet estat que pour des Pirates Fran-
çois qui avoient fait naufrage sur cette
coste ; & qu'au contraire, en se livrant
d'eux mesmes aux Espagnols de l'Isle,
en racontant le sujet de leur infortuné
voyage, ils leur feroient asseurément
compassion, & en devoient esperer
quelque quartier. Qu'ils s'asseuroient
par ce moyen contre la mort que leur

cau-

causeroit la continuelle nourriture de ces coquillages.

Ces pauvres gens l'ecoutoient avec contentement de dire tout ce qu'il vouloit mais ils n'y acquiesçoient pas pourtant assez pour luy accorder de passer en Guay, où ils arriverent bientôt apres. Leur terreur redoubla à la veüe d'un peu de fumée qu'ils apperceurent dans l'Isle Espagnolle. Ils la firent remarquer à Mont-val, qui, sans en paroistre aucunement surpris, leur dit, qu'elle provenoit du feu que faisoient les soldats Espagnols pour se chauffer. Ce discours, augmentant leur peur, leur gela (par maniere de dire) le sang dans les veines: & persisterent plus qu' auparavant à mourir plutost de faim dans cette Isle, que d'aller à l'autre. Un homme bien empesché & bien à plaindre pour lors, estoit Mont-val, qui maudissant sa propre vie & l'obstination de ses camarades, pensa crever de deuit: puis desesperant de leur pouvoir faire changer de sentiment, il leur

leur declara avec un emportement qui n'estoit pas petit, Que puis qu'il ne pouvoit rien gagner sur eux par bonnes raisons, il estoit resolu de les laisser faire ce qu'ils voudroient, mais que pour son salut particulier il aimoit mieux se sauver du mal-heur qu'il prevenoit, que de demeurer là davantage avec eux: puis, comme s'il eust voulu se mettre en devoir de commencer à faire luy seul le Ponton dont nous avons parlé cy-devant, il se chargea sur les bras un gros tronc d'arbre demy-pourry qui estoit là. Ce que voyant ses Camarades, ils le prierent de leur donner encore quelques momens, pour tascher à se refoudre de ne le pas abandonner de la sorte. Montval qui fut bien aise de leur complaire encore à cette extremité, leur facilita un moyen, pour gagner le temps, qui leur estoit bien cher, en les faisant jeter au fort, pour voir qui le suivroit & qui ne le suivroit pas. Ils en furent fort contens, & promirent d'obeyr au
fort

fort sans aucune conteste : & ils étoient après, quand ils apperceurent un vaisseau qui faisoit voile pour arriver à la rade de l'Isle où ils estoient. Cecy fit un effet bien différent dans leurs esprits : Car Mont-val fut d'abord saisi de la crainte que ce feust un vaisseau Espagnol ; & les autres vouloient que ce feust un vaisseau François. Mais ils en furent bien-tost éclaircis : car ce vaisseau ayant anchré fort proche de l'Isle , ils reconnurent qu'il estoit Espagnol. Mont-val, d'un courage intrepide, s'en fut à une pointe de l'Isle attendre la Chaloupe du vaisseau , pendant que ses Camarades s'enfuirent dans le plus epais du bois. Dès que la Chaloupe fut arrivée où il estoit , il se donna aux Espagnols , en demandant quartier pour luy & pour ses Camarades. Il l'obtint de paroles ; & pendant qu'on alloit querir les autres dans le bois, il raconta le mieux qu'il put en Espagnol une partie de son infortune depuis son depart
de

de France avec La-Rivière. Il savoit un peu parler Espagnol, ayant appris quelque chose de cette Langue avec les Juifs de Rouën qu'il y avoit beaucoup frequentez. Cecy ne luy servit pas peu dans cette occasion; & l'on peut mesmement dire avec raison, que cela luy sauva la vie & à ses compagnons aussi, en en jugeant par la suite du procédé des Espagnols, ainsi que nous allons voir. Mais auparavant il est bon de remarquer, que Montval, estoit armé d'armes à feu, poudre & plomb, & dans une ferme resolution de vendre sa vie ou sa liberté bien cher en cas de refus du quartier qu'il demandoit: Il auroit pourtant, dans l'extremité, tasché de regagner le Bois, où s'estoient sauvez ses Compagnons, qui estoient aussi armez comme luy: & de cette maniere, en effet, ils auroient esté en estat de faire une grande resistance.

Les Espagnols qui furent chercher les fuyards ne s'estoient pas mis dans

G

l'estat

l'estat requis pour faire une composition telle que celle qu'ils firent. Ils s'imaginoient aller faire des prisonniers, qui, à leur aspect, imploreroient à deux genoux & les mains jointes, leur misericorde, en demandant quartier pour la vie; mais, (comme dit le Proverbe) *Qui compte sans son Hoste, compte ordinairement deux fois*, ce qui leur arriva dans ce faux calcul: car, apres avoir crié & appellé assez long-temps à l'entrée de ce Bois, sans entendre de reponse, ny sans appercevoir ame du monde, leur sot orgueil (qui est un don de nature à tous ceux de cette Nation) s'enfla jusqu'à l'excez, & leur fit fermement croire que leur venuë avoit causé une si grande terreur dans l'ame de nos miserables fugitifs, qu'ils s'étoient fauvez dans le fonds du Bois, ou que peut-estre, mesme, ils s'estoient tellement laissé saisir de l'epouvante, qu'ils s'estoient noyez ou egarez dans les Marais dont l'Isle estoit pleine.

Dans

Dans ces ridicules imaginations, il s'en fallut fort peu qu'ils ne retournassent vers leur Chaloupe sans chercher davantage, & c'estoit le sentiment de la plupart d'eux. Ils voulurent néanmoins entrer un peu plus avant dans un petit sentier qui conduisoit à une plaine fort voisine, par lequel chemin ils jugerent que les Camarades de Mont-val avoient pris la fuite. Ces superbes *Señors* ne consultoient plus entr'eux, que de quelle maniere ils traitteroient ceux qui leur donnoient tant de peine. Il y en avoit qui trouvoient à propos, pour le plus court, de mettre main-basse sur ces misérables, & d'emporter les langues ou quelque autre partie de ces corps, qu'ils commencent trop tost d'appeller *Camarades*, puis que les Personnes estoient encore en parfaite santé. Ceux-cy prétendoient, qu'en agissant de la sorte, ils ne manqueroient pas de s'acquiescer l'amitié de leur Capitaine, auquel ils pouvoient facilement faire un

recit tel qu'ils voudroient d'un combat fort opiniastré de la part des attaqués, & qu'enfin ils avoient gagné la victoire, pour assurance de quoy ils en rapportoient telles, ou telles marques. Les autres moins inhumains, ce sembleroit; mais dans le fonds plus cruels que ces premiers, furent d'un sentiment tout différent, disans, qu'il vaudroit mieux abuser de belles paroles ces pauvres infortunez, jusqu'à ce qu'ils les eussent dans leur Vaisseau, où ils ne devoient point douter que leur Capitaine, suivant son humeur & sa coutume, ne manqueroit pas d'exercer sur ces miserables, avant la mort, tout ce que pouvoient meriter des Pirattes ennemis mortels & declarez de leur Nation, attrapez sur leurs propres Terres, où Dieu avoit permis que la tempeste avoit fait faire naufrage à leur Vaisseau & au reste de leurs gens, dans un temps qu'ils vouloient, sans doute, commettre quelque brigandage dans l'Isle Espagnolle. Toutes

tes ces pieuses & méchantes delibérations, ne promettoient rien pour l'avenir que de tres funeste à Mont-val & à ses Compagnons: & ces Espagnols pouvoient en quelque façon se flatter de l'esperance de faire reüssir tout cecy selon leur projet, si Dieu (qui ne voulut pas laisser tomber nos gens dans ce dernier mal-heur) n'en eust disposé autrement. Car pendant que les Espagnols contestoient l'un contre l'autre sur la maniere d'exécuter de concert leur pernicious dessein, nos Braves Infortunez, que la croyance de la perte de leur cher Mont-val, qu'ils croyoient asseurée (à cause qu'ils l'avoient abandonné) avoit banni toute crainte de leur cœur, & les avoit jettez dans le dernier desespoir, & dans un desir ardent de s'en venger, sortirent de l'épais du Bois, où ils s'étoient tenus jusqu'alors, & vinrent, haut-les-Armes, à la Rencontre des Espagnols, dans la ferme resolution de s'acquitter de leur devoir en gens

de cœur. Les Espagnols qui ne les attendoient pas, ou plustost qui ne les cherchoient pas dans l'opinion de les trouver en un tel equipage, penserent mourir de surprise & encore plus de peur, & (que cecy soit dit sans choquer l'honnesté) un de ces Messieurs confessa apres dans le Vaisseau, qu'au premier moment qu'il les apperceut, sa terreur fut telle, qu'il ne put empêcher *Mere-nature* de se decharger, avant temps venu, de ce qui est le plus pesant à porter au monde, & qui surpasse mesme en pesanteur l'or & l'émail; (s'entend quand on a à s'en décharger pressément) c'est-à-dire, en termes plus decouverts, que, lasche de ventre ou constipé qu'il fut, il fit, malgré soy-mesme, servir ses chaufses étroites, de *Poëste* à une *Homelette* des plus desagreables. (que cecy soit dit sans nous détourner de cette Histoire.) Nos chercheurs estans dans l'estat que nous les venons de laisser, n'eurent pas le temps de consulter de

ce

ce qu'ils avoient à faire dans ce présent rencontre, pour le salut de leur vie, comme ils en avoient eu auparavant à faire le procez à nos Innocens; mais au contraire, ils furent en un instant tres d'accord de jeter bas si peu de mechantes armes qu'ils avoient, & sans attendre que les autres les eussent joints de bien pres, ils employèrent tout le peu de vigueur qui leur restoit à demander bon quartier, tant par une infinité de ridicules gestes, que par paroles.

Les Camarades de Mont-val leur accorderent tout le quartier qu'ils demanderent & davantage, les pressans extremement de leur donner des nouvelles de leur Amy. A quoy ces Messieurs satisfirent promptement, en protestant avec des Rodemontades dignes de leur superbe Nation, mais alors tres hors de saison, que M^r. Mont-val avoit esté receu de leur Officier dans la Chaloupe avec toute l'humanité imaginable, & qu'eux, ils

estoyent venus dans ce Bois par ordre de cet Officier & à la priere de Mont-val pour les chercher, & tascher de les amener avec eux, pour passer au Vaisseau avec Mont-val, s'ils se rencontroient de son avis: qu'ils ne devoient pas refuser un Adieu d'Amitié à un Homme qui s'estoit prostitué si genereusement pour leur salut commun plutoست que pour le sien particulier, puisqu'il n'avoit point voulu (supposoient-ils malicieusement) agréer de quartier pour luy tout seul, à quelque extremité qu'il se fust veu pressé par les armes: & que leur Officier, considerant sa valeur, & sa fidelité pour ses Camarades, l'estoit venu embrasser luy-mesme à terre, non seulement en luy accordant tout le quartier qu'il desiroit pour luy & pour eux, mais que luy, estant Intime Amy ou Parent du Commandant, il avoit promis à Mont-val, qu'il les presenteroit luy mesme à ce Commandant, pour les traiter sur le Vaisseau d'une maniere

niere qui leur donneroit juste sujet de se consoler de toutes leurs disgraces passées, quelques grandes qu'elles eussent esté. Ces langues de Serpent (s'il nous est permis d'user de ce terme) se juisirent si agreablement les cœurs de nos trop credules Infortunez, par ces belles paroles, accompagnées de mille faux sermens, que ceux-cy ajoutant foy à tout ce qu'on disoit, ils ne se sentoient pas de joye, & se creurent estre au comble de leurs felicitez. Et se tenans fort obligez à ces Deputez, ils les embrasserent plusieurs fois, & leur mettant leurs armes entre les mains, ils prirent à grands pas le chemin de la Chaloupe qui les attendoit il y avoit déjà long-temps. Ils arriverent bientost pres au lieu où Mont-val & les autres Espagnols les attendoient avec impatience. Il est fort croyable que leur joye fut à peu pres égale quand ils se virent tous ensemble embarquez dans la Chaloupe, & si

leur bon-heur eust voulu que cet intervalle de bon temps eust duré un peu davantage, ils n'auroient pas esté si fort à plaindre; Mais cette cruelle & impitoyable Fortune ne s'estoit pas encore assez jouëe d'eux, & l'on diroit, par conception, que le fil de leurs adversitez allongeoit au lieu d'accourcir, plus ils alloient avant dans leurs malheurs: & leur premier esclavage (les choses bien considérées) n'est pas comparable à ce qu'ils ont souffert jusqu'icy; & encore moins à ce qui suit.

Leur joye fut fort courte, puisqu'elle ne dura que jusqu'à leur arrivée au Vaisseau Espagnol; &, sans erreur, on peut mettre en parallèle le faux calcul qu'ils ont fait à cet embarquement dans la Chaloupe, avec le faux calcul que les Espagnols avoient fait quand ils furent les chercher dans l'Isle, pour les massacrer, ou du moins pour les amener prisonniers. Sitost qu'ils furent sur le Vaisseau on les me-
na

na devant le Commandant ou Capitaine, lequel au premier abord qu'il les eut veu & entendu qu'ils estoient François, il commanda qu'on les liaist dos à dos, & sans un plus particulier Interrogatoire sur leurs personnes ni sur leurs aventures, il commanda qu'on les r'emmena de devant luy jusqu'à ce qu'il eust ordonné de leur mort: & à eux, il leur dit, apres quelques questions fort sottes & plusieurs picquantes railleries, indignes d'un brave Capitaine, que leur Eloquence Françoise & toute leur Rhetorique n'auoit jamais assez d'efficace ni de vertu sur son esprit pour luy persuader qu'une seule parole de toutes ces bourdes & mensonges, feust vraye: Et que l'avantage qui leur reviendroit d'estre tombez entre ses mains, plutost qu'entre celles d'un autre Capitaine, estoit, qu'il ne leur feroit pas souffrir beaucoup de tourmens avant leur supplice, pour leur faire confesser ce qu'ils avoient com-

mis contre la Nation Espagnolle, depuis qu'ils avoient exercé la Piraterie : qu'il laissoit cela à leur propre liberté ; & qu'eux ne devans point douter que leur seule conscience en demeueroit chargée ou dechargée sur le salut de leur ame , ils devoient s'en mettre plus en peine que luy , qui, sur sa parole leur promettoit, qu'en celant ou confessant tous les meurtres, pillages, &c. qu'ils avoient commis dans ce brigandage de Pirates , la rigueur de leur Supplice ne seroit ni augmentée ni diminuée en la moindre chose que ce feust : & qu'ils y avisassent avant que le temps leur manquast pour le pouvoir faire.

Ce dernier malheur toucha Montval jusqu'à se meconnoistre luy-mesme , & doutoit tout-à-fait , que cecy & tout ce qui luy sembloit s'estre passé à son endroit depuis qu'il n'avoit veu La-Riviere , fust un songe ou un égarement de jugement effectif. Il luy sen. bloit impossible, & inouï dans
l'Hi-

l'Histoire, qu'un homme en si peu de temps eust eu tant & de si rudes traverses; & son courage, & sa constance, qui ne l'avoient abandonné de sa vie, l'abandonnerent pour lors; & l'abandonnerent jusqu'au point de ne se pouvoir consoler luy-mesme, bien éloigné de pouvoir consoler les autres: & dans ce pitoyable estat il attendoit de moment à autre la mort cruelle qui luy estoit si bien promise: luy semblant impossible de la pouvoir éviter à ce coup-là, ou la prolonger d'un seul moment. Ses Camarades n'estoient pas dans un estat moins lamentable que luy. Et tant les uns que les autres, ils auroient souhaité de bon cœur n'estre pas si exactement gardez, ni liez de la sorte, pour se pouvoir jeter dans la mer. Montval goutoit cette affliction d'une manière bien differente de celle de ses Camarades: Car meprisant dans cette conjecture-là la mort & la vie également; il tenoit un profond silence,

158' *Nouvelles de l'Amerique.*
ce, interrompu seulement de quelques
profonds soupirs, qu'il jettoit de
fois à autre, en regardant les autres,
qui se lamentoient d'une façon à faire
pitié aux cœurs les plus durs, & prin-
cipalement celuy auquel Mont-val
estoit lié dos à dos. Et l'on eust pu
facilement juger que l'affliction de
Mont-val ne procedoit que d'une
compassion pour le mal-heur de ses
Camarades, bien plustost que pour le
sien en particulier. Et ils demurerent
dans l'attente d'un supplice cruelle
tout le reste de ce jour-là & la nuit sui-
vante, tous les traitemens qu'ils re-
cevoient des Espagnols pendant ce
temps-là ne faisant que leur confirmer
leur mort assurée.

Mais comme dans les cœurs des
plus barbares on trouve quelquefois de
l'humanité, & quand on en espere le
moins, l'execution de ces miserables
fut remise, ou reculée ou tout-à-fait
pardonnée, puis qu'au matin suivant
ils furent detachez & mis aux Pom-
pes,

es & aux autres plus rudes travaux qui se trouverent à faire sur ce Bastiment, lequel ne pouvant aller jusqu'à S. Domingo, (à cause qu'il estoit tout percé de vers) avoit anchré là pour donner *Carene*. Nos Pompeurs commencerent à se consoler quand ils se virent deliez & obligez de travailler, & ne desespererent plus d'avoir la fortune plus favorable qu'ils n'avoient esperé : & le deux ou troisième jour, le Commandant leur ayant fait connoistre, qu'ils avoient quartier pour la vie, ils ne songerent plus qu'à employer toutes leurs forces pour bien servir dans ce nouveau Esclavage. Les Espagnols cependant ne negligeoient rien pour leur faire bien gagner le peu de Pain qu'ils leur donnoient. Ils leur disoient souvent que le Capitaine ne les ayant pas fait jetter dans la mer dès le premier jour, faisoit plustost une injustice qu'autrement, & que leur Natoin ne recevoit point de traitement si favorable des Francois quand ils

ils en estoient pris de la sorte. Mais nos Infortunez, menageant le temps & l'occasion, ne leur repondoient qu'd'une maniere plus propre à les adoucir qu'à les aigrir.

Ils estoient donc au huitième jour de cette Servitude, quand une Flotte de plusieurs Vaisseaux se fit découvrir de fort loin, faisant voile vers eux: & le grand vent qu'il faisoit la fit en peu d'heures reconnoistre pour la Flote du Fameux Corsaire *François Lolonois*, qui estoit Commandant General des Pirattes de l'Isle de la *Tortuë*. Elle vint mouïller à la mesme rade du Vaisseau Espagnol; & pendant qu'elle approchoit, les Espagnols employèrent à leur tour toute leur eloquence envers leurs Prisonniers, en les priant d'implorer quartier pour eux des ces Pirattes *François*. *Montval* & ses Camrades leur promirent de le faire, & tinrent leur promesse: car ensuite les Pirattes ayant pris ce Bâtiment, tous les Espagnols furent in-

continent liez deux à deux, & conduits Prisonniers devant le Commandant de la Flote, qui les auroit tout sur le champ fait jeter dans la Mer, si Mont-val & ses Compagnons n'eussent prié pour eux, & obtenu pour leur quartier, qu'ils seroient employez sur la Flote à pomper, &c. comme ils avoient employé ceux-cy sur leur Vaisseau. Ce Bastiment Espagnol fut trouvé chargé d'Amonitions de guerre pour la Garnison de *S Domingo*, Ville Capitale de l'*Ile Espagnolle*. Lolonois reconnoissant l'esprit de Mont-val & ses merites, apres luy avoir fait raconter en abregé ses Aventures, il l'assura de son amitié: & pour luy témoigner par effet l'estime qu'il faisoit de sa Personne, il luy fit offre de son Bastiment; ce que Mont-val accepta d'une maniere qui fit bien remarquer à Lolonois qu'il n'estoit pas indigne de cet honneur. Apres cette petite action Lolonois fit mettre à la voile, pour le Lagon de *Maracaibo*, qui est

Terre-

Terre-ferme, ayant fait passer toute sa Flotte entre la petite Isle, qu'on appelle *Savone*, & la grande Isle. Le vent qui estoit favorable les y rendit en bref. Et peu apres leur arrivée ils prirent le Fort, d'assaut, & ensuite la Ville, qui appartiennent au Roy d'Espagne. Les Habitans de la Ville de *Maracaibo* se sauverent avec leurs familles & leurs biens les plus precieux & plus portatifs en pareille fuite, pensans par ce moyen eviter le pillage & les autres maltraitemens des Pirattes; mais Lolonois qui estoit un vieux Routier dans le mestier de Corsaire, & qui n'ignoroit rien de ce qu'un grand Capitaine doit savoir, s'apperceut d'abord de la ruse des Espagnols. Il commanda en diligence plusieurs partis considerables apres ces Fuyards, dont ils ramenerent avec eux la meilleure partie & presque tous les plus riches Marchands, qu'ils ramenerent à la Ville. Mont-val donna par tout des marques de sa valeur, & principalement

Deuxième Nouvelle. 163

lement à la prise du Fort. Un jour qu'il estoit fort fatigué, pour n'avoir point dormi pendant trois jours & trois nuits, qu'il avoit esté presque continuellement à cheval, Lolonois commanda un grand Parti pour aller prendre l'*Alcalde*, Major de la Ville. Le brave Mont-val estant curieux de voir le comportement des Pirattes envers les Espagnols dans cette execution, en voulut estre. Et il semble que son destin l'y porta pour faire une genereuse action qui suit. Ce Party estoit conduit par des Guides, qui apres deux jours & deux nuits de marche continuelle, l'amenerent à un certain lieu où ils firent quelque alte, ayant encore une petite journée de chemin à faire jusqu'au lieu où étoit *Don Diego Garcias*, (c'est le nom de l'*Alcalde*, Major) qu'ils trouverent le troisiéme jour sur le soir dans un petit Hameau avec toute sa Famille. Il avoit deux fort belles Filles, dont l'une estoit mariée depuis peu de temps.

à un

164 *Nouvelles de l'Amerique.*
à un Gentil-homme Castillan. Ces
pauvres Espagnols furent bien surpris
à l'arrivée des Pirattes, qui les tire-
rent à l'instant de l'appartement où
ils estoient, & les interrogerent un à
un, pour savoir où estoient leur bien.
Il y eut un Capitaine des Pirattes, qui
fut tellement charmé de la beauté de
l'une de ces deux belles Personnes,
qu'ayant en vain fait tout son possible
pour la suborner par belles parolles,
par promesses, & mesme par offre de
quelques bijoux de grand prix qu'il a-
voit, il se resolut d'en agir par la for-
ce: & pour venir à bout de son lasche
dessein, il feignit à cette Dame, qu'il
ne luy vouloit pas deplaire davantage
en persistant à luy demander une cho-
se qu'il voyoit bien n'en pouvoir pas
obtenir. Mais il prit si bien son temps,
qu'avec l'aide d'un Soldat, il l'enleva
une nuit, sans que personne en apper-
ceut rien, sinon Mont-val, qui sans se
declarer, les suivit jusqu'à un lieu assez
loing de là, où ce Piratte demeura seul
avec

Deuxième Nouvelle. 165

avec cette Belle affligée, & d'où per-
sonne des demeures les plus voisines
n'auroient pas pu entendre crier. Le
vénéreux Mont-val estoit si proche
d'eux, qu'à la faveur de la nuit & de
quelques Hayes, il pouvoit tout en-
tendre & tout voir ce qui se passoit,
sans en estre apperceu, & entendit le
Ravisseur qui commença sa Harangue
en ces termes: Madame, vous savez
que vostre vie est entre mes mains,
& que je puis faire de vous ce qui me
plait. Accordez-moy donc ce que
je vous demande, ou resoudez vous à
mourir. Et en achevant ces paroles il
voulut forcer; mais Mont-val l'en
empescha en luy sautant au Coler. Ce
Pirate mettant la main à son Sabre se
flatoit de l'esperance de punir bientost
la temerité de son Adversaire, ce
qu'il ne put faire: car Mont-val, para
ce coup adroitement avec son Fusil.
La pauvre Damé qui croyoit que ces
deux hommes avoient tous deux le
mesme dessein de la des-honorer, des-
espera

espera pour lors d'en jamais rechap
per, & demeroit plus morte que vive
à la veüe de ce funeste combat : Mais
Mont-val l'osta de cette peine en luy
disant le mieux qu'il put en Espagnol :
Madame, je vous veux delivrer de la
violence de ce meschant homme-cy
qui attente à vostre honneur. Ces pa-
roles firent un tel effet sur l'esprit de
la Dame, qu'elle sembla se mettre en
devoir d'aider à Mont-val, qui auroit
eu bien-tost dompté l'autre, s'il avoit
aussy eu un Sabre. Apres plusieurs
coups de ce Sabre parez, Mont-val fai-
sit le Piratte au Colet, & cette secon-
de fois-cy il l'en desarma ; mais aussy-
tost le Piratte ayant tiré un Pistolet de
dessous sa Casaque, il tira sur Mont-
val, qu'il manqua ; & estoit tout prest
d'en decharger encore un autre, quand
Mont-val le coucha en jouë, & luy
cassa un bras. Il n'y eut aucuns te-
moins à cette affaire que la Dame
Espagnolle, qui estoit le sujet de
cette Tragedie. Mont-val ayant ga-
gné

gné son ennemi, prit la Dame Espagnolle & la mena dans la chambre, où le Piratte l'avoit fait tirer des côtes de ses Pere & Mere; qui le remercierent, quand ils eurent appris l'histoire qui estoit arrivée à leur Fille. Le Piratte à qui le coup de Fusil avoit tiré le plus bouillant & le plus violent de son sang, reprit ses sens & s'en vint à ses Camarades, & dit, qu'il avoit rencontré des Espagnols, avec qui il s'estoit batu, & avoit reçu ce coup de mousquet. Il se fit penser, & apres il fit appeller Mont-val, à qui il demanda pardon, & le supplia de ne vouloir pas declarer l'affaire; ce que Mont-val luy accorda. Depuis cette action Mont-val fut estimé de tous les prisonniers Espagnols: tellement que tous ses Camarades en conceurent de la jalousie, & luy vouloient du mal; disant, qu'il avoit plus d'inclination pour les Espagnols que pour eux. Mont-val voyant que les autres estoient mecontents, il s'abstint de la
con-

conversacion des prisonniers. Neanmoins il ne se pouvoit empescher de leur faire du bien , par sous-main , et leur faisant porter à manger , & neanmoins Mont-val avoit conceu quelque amitié pour la belle Espagnolle qu'il avoit delivrée; mais il n'avoit pas d'occasion de luy pouvoir témoigner , que par des regards languissans , qui faisoient assez voir à la belle Espagnolle qu'on soupiroit pour elle. Et en effet elle n'estoit pas ingrante , parce qu'elle faisoit connoistre à Mont-val , par des œillades , qu'elle reconnoissoit ses soupirs ; & mesme elle luy fit subtilement tenir un billet , où elle sembloit se declarer à Mont-val. Mais comme il n'entendoit pas assez la langue Espagnolle pour le pouvoir lire , & ne se fioit pas à un autre , il n'entendit pas ce que la Belle luy escrivoit ; & par consequent n'y put pas faire de reponce , qu'avec les yeux. Enfin les Pirattes , apres avoir escumé autant qu'ils voulurent , ils se preparerent
pour

pour retourner trouver Lolonois, qui les attendoit à partir du Lagon de *Marecaibo*, pour reprendre leur route du costé de l'*Isle de la Tortuë*, d'où ils estoient venus. Estans sortis de la Baye, Lolonois fit mettre à la voile pour l'*Isle Espagnolle*, où ils arriverent peu de jours apres, & où ils partagerent tout leur butin.

Mont-val en eut sa part aussi bien que les autres; mais meprisant un si petit gain à cause des perils qu'il avoit courus en hazardant plusieurs fois sa vie, il voulut l'hazarder au Jeu, pour s'en defaire entierement ou pour l'augmenter. Il jouïa, donc, & la chance n'ayant pas tourné de son côté, il perdit tout ce qu'il avoit eu pour sa part: & peu de temps apres il arriva à l'*Isle de la Tortuë*, aussi riche que quand Lolonois l'avoit delivré d'entre les mains des Espagnols. Supportant toujours avec un courage entrepide l'Infortune qu'il luy semloit ne le devoir abandonner qu'en

H le

le retirant du monde, il se resolut de continuer ce beau dernier mestier de Pirate, & prit party sur un Vaisseau Corsaire, qui estoit prest à partir pour aller en Course vers la coste de *Cartagène*, sçachant que quelques riches Marchands devoient sortir de la Ville bien-toft: Et ils estoient à attendre cette bonne-fortune, quand le Gouverneur de *Cartagène*, qui avoit esté adverti de leur venuë, & qui se doutoit de leur dessein, envoya en diligence un Vaisseau de guerre apres eux, qui apres un sanglant combat de dix-huit heures, emporta la Victoire sur eux, & les prit. Mont-val receut dans cette occasion un coup de Lance dans une Cuisse. Le Vaisseau Corsaire fut amené dans le Port, & tous ceux qui furent trouvez dessus, faits Prisonniers, & conduits ensemble dans un mesme Cachot, par provision, & en attendant que leur jugement leur apprendroit à quoy ils se devoient resoudre.

Deuxième Nouvelle. 171

Trois-jours s'estans déjà ccoulez pendant leur emprisonnement, on les tira d'inquietude, en leur apprenant que le Gouverneur leur faisoit grace, en les elargissant de Prison, & qu'ils en seroient quittes pour porter de la Pierre à une Forteresse qu'on bâtoit dans l'Isle. Cette nouvelle les rejouyt d'autant plus, qu'ils n'attendoient point un traitement si favorable; & Mont-val qui n'estoit qu'à demi gueri, trouva sa calamité en quelque façon supportable: on eust mesme pu se douter, à le voir, qu'il faisoit bien devoir dans peu de temps d'estre retiré de cette misere. Il y avoit pourtant trois semaines ou environ qu'il travailloit à porter de la Pierre, de la Chaux, du Mortier, &c. avec ses Camarades, quand le Gouverneur, un jour qu'il faisoit fort beau temps, vint avec beaucoup de Gentils-hommes & quelques Dames voir les Travailleurs. Toute cette Noblesse Espagnolle ne trouvoit pas peu estrange

de voir travailler ces *Blancs*: car c'est contre la coutume de ce pays-là, où il n'y a jamais que des *Noirs* employez à de semblables travaux. Après avoir demeuré quelque peu de temps auprès de nos nouveaux *Massons*, le Gouverneur se tourna du costé de Mont-val, & l'ayant appelé il luy dit qu'il remerciaست une Dame qui estoit là; & qu'il ne travailleroit plus.

A ces mots le pauvre Mont-val fut tout transporté, ne pouvant s'imaginer de qui pouvoit partir un si grand bien-fait, & dans un lieu où il n'avoit jamais esté, & où il n'avoit (ce luy sembloit) aucuns Amis du monde. Il accourut, dis-je, vers le Carrosse où estoit la Dame à qui il avoit tant d'obligation, pour luy en faire ses remerciemens: mais à peine eut-il commencé à parler devant la portiere du Carrosse qu'il reconnut la Dame pour cette belle Espagnolle qu'il avoit secourüe à *Marecaibo* contre la violence du Capitaine Corsaire. Cette Dame
l'ayant

ayant bien reconnu parmi les autres, quelque grand changement qu'eussent apporté dans sa Personne ce dernier esclavage & sa blessure, elle avoit obtenu du Gouverneur la liberté pour luy & pour ses Camarades. Les habits que Mont-val avoit sur le corps ne valoient pas trois liards. Et si-tost que la Dame le vit approché de la portiere, elle commença à luy parler en ces termes : *Ha! Señor Cavallero, hoy ha amanecido el dia que tengo ocasion de agradecer el beneficio que me ha hecho a Marecaibo. Ce-uy veut dire : Ah! Monsieur, voicy le jour venu, où l'occasion se presente de vous remercier du bien-faict que vous m'avez rendu à Marecaibo.* En achevant ces paroles, la Dame ouvrit la portiere, & prenant Mont-val par la main, elle le fit entrer dans le Carrosse. La honte qu'avoit Mont-val, d'estre là en un si mauvais equipage, se rendit comme perplex en luy-mesme. Il avoit un chapeau fort petit, &

sans fonds, en ayant fait couper le cul à cause de la vermine : & ce chapeau estant un peu haut de forme, les cheveux qui passoient au travers ressembloient, par comparaison, à des foyes de Porc. Son pourpoint tout picqué à l'Espagnolle, & auquel sa chair servoit de doublure, n'avoit point de manches, & on peut dire qu'il n'avoit point de chemise, puisque la sienne en avoit perdu la figure par une quantité incroyable de grands trous, qui sembloient vouloir dementir l'apparence & la raison, en faisant voir que c'avoit autrefois esté une chemise comme une autre. Son calson de toile, qui ne suffisoit pas pour couvrir ses genoux & cacher l'extrémité de ses deux fesses, monroit probablement que le haut de chaufses étroit qui le couvroit un peu par devant, ne valoit pas grande chose. Il n'avoit point de bas ni de souliers qui le peussent blesser : car il alloit nuds pieds nuës jambes. Et joignant

à tout cecy son visage, qui estoit encore plus defiguré que ses habits, on ne doit pas avoir beaucoup de peine à juger de sa confusion. Ce Carrosse estoit tres richement garni, & les Personnes qui enlevoient Mont-val n'étoient vetuës que de veloux, broderies, & autres des plus riches etoffes. Ils arriverent bien-tost à la Maison de la Dame qui avoit mis Mont-val en liberté, & à son arrivée, des Esclaves le vinrent enlever comme un Corps Saint, puis le menerent dans une Salle, où, apres luy avoir lavé les pieds, & en un mot, réparé sur son corps tout ce qui leur fut possible pour le peu de temps qu'ils avoient, ils luy apporterent des habits, & le vestirent de pied-en-cap.

Mont-val estoit si surpris de ce grand changement de sa Fortune, qu'il estoit comme en extase, pendant que ces Esclaves estoient apres à reparer le desordre inexprimable de sa Personne, depuis les pieds jusqu'à

la teste. Et on peut dire qu'en une demi-heure ou peu davantage, Mont-val n'estoit plus le Mont-val d'au paravant. On le vint alors avertir, que la Dame Espagnolle (qui demeura à la Forteresse quelque temps apres luy, & qui avoit pris sa place dans le Carrosse du Gouverneur) venoit d'arriver. Il fut aussi-tost luy faire la Reverence, & s'en acquita d'une maniere qui fit bien d'abord connoistre à la Dame qu'il venoit de bonne Maison. Elle le receut aussi avec toute la civilité d'une Personne d'esprit & de qualité, & le considera de plus en plus de jour à autre jusqu'à son depart pour France.

Mont-val, qui m'a raconté cette Histoire luy-mesme, m'a dit, qu'il demeura trois mois chez cette genereuse Dame à en recevoir toutes les bien-vueillances imaginables. Il ne passoit le temps qu'à se divertir & faire bonne chere, passant la plus grande partie du temps à lire quelques livres dans

dans un tres-beau Jardin qui estoit derriere le Logis, & y passoit souvent aussi des heures tres-agreables, en conversation avec la Dame, qui reculoit toujours le depart de Mont-val le plus qu'elle pouvoit : Je ne say si nostre estreittte amitié ne l'a point empesché de me sceler dans cette confidence, quelque chose de plus particulier de tous ces bons traitemens, qui semblent passer les bornes d'une reconnoissance extraordinaire; & c'est surquoy chacun peut librement s'imaginer ce qu'il luy plaist, en considerant, qu'elle luy fit present sur son depart d'une Bourse de Deux cens pistolles d'or, outre tout ce qu'il avoit besoin pour passer commodément en Espagne sur quelques Galions qui partoient & où estant arrivé en bref, il y fit court sejour, pour se rendre en son Pays Natal, où il est à present; Mais sans envie de retourner voir l'Amérique.

Fin de la Deuxième Nouvelle.

NOUVELLE III.

LE
DESTIN DE L'HOMME,

ou

Les Aventures de DON
BARTELEMI de la CUEBA,
Portugais.

DON BALTAZAR de la CUEBA estoit un homme natif de Seville, Ville fameuse & capitale du Royau-
me d'Andalouzie; lequel, par sa grand'
capacité dans le negoce, devint un des
plus riches Marchands de toute l'Es-
pagne, & qui, pour quelques mal-
heurs survenus dans ses affaires, fut
obligé de se retirer hors du Pays. Il
choisit, pour sa plus favorable retraite,
la forte Ville d'*Angra*, située dans la
Terciera, principale Isle des *Effores*,

&c.

& c'est la propre Isle où le Roy de Portugal est detenu Prisonnier.

Il n'y avoit pas encore long-temps que Don Baltazar demeuroit là, quand il s'y s'amouracha d'une belle Portugaise, sur lesquelles amours coupant court, on doit apprendre qu'ils s'e-pouserent, & vecurent pres de vingt ans ensemble en bonne amitié & intelligence, sans avoir neanmoins aucun enfant, soit masle, soit femelle; & estoient tous deux hors d'esperance d'en avoir jamais. Mais ils furent bien surpris l'un & l'autre, lors qu'à la quarantième année de la Femme elle se trouva enceinte, &, au terme ordinaire des femmes, accoucha le jour de la S. Bartelmi d'un beau Garçon, qui, par la volonté absoluë du Pere, fut baptisé du mesme nom de ce Jour-là.

Ce *Bartelimi*, ou *Barthelmi*, fut élevé sous les ailles de ses Pere & Mere de la façon la plus tendre qu'ils se peurent imaginer, & le choyerent

aupres d'eux plus que les prunelles de leurs propres yeux, jusqu'à l'âge de dix ans, que Don Baltazar resolut de luy faire quitter la maniere de vivre accoutumée aux Enfans dans leur premiere jeunesse. Il chercha & trouva un homme dont l'esprit & la probité luy estoient parfaitement connus, auquel il communiqua l'envie qu'il avoit de tascher à avancer son Fils un jour; & que pour commencer il s'estoit déterminé de l'envoyer estudier à *Lisboa*. Cet homme approuva fort le dessein de Baltazar, lequel luy declara le choix qu'il avoit fait de luy pour l'education de son Fils, s'il vouloit l'accepter. Qu'il l'y serviroit de Pedagogue dans ce voyage & pendant ses Estudes, prenant autorité sur ce jeune Disciple en le châtiant comme son propre enfant quand sa prudence & la douceur ne suffiroient pas. Il luy promit ensuite de le reeompenser pour toute sa vie.

vres d'Histoire sous des Orangers,
Ils

Ils n'eurent point de conteste sur ce sujet , mais temps fut pris entr'eux tout sur le champ pour l'embarquement , le Pedagogue agréant volontiers de rendre ce service à Baltazar , auquel il protesta qu'il ne tiendrait ni à ses soins ni à ses veilles qu'il n'en fist un sage & habil Escolier.

Les Anglois avoient alors Paix avec le Turc, & peu de jours apres la resolution prise de ce voyage , un Vaisseau de cette nation devant partir pour *Lisboa* , le Precepteur & l'Escolier furent embarquez dessus , ayans tout ce que les les Pere & Mere de Bartelmi s'imaginèrent leur pouvoir estre necessaire, outre une somme considerable d'argent , & de bonnes Lettres , tant de recommandations que de Change. Le depart ne se fit point sans que la tendresse des cœurs de tous les Parens & Amis parlât presque également par un effusion de larmes ; qui sont les plus certaines & les dernières marques de la fidelle Amitié , principalement

182 *Nouvelles de l'Amérique.*
ment dans ces fortes d'Adieux.

Le vent leur estant favorable, ils arriverent en dix jours à *Lisboa*, non sans estre tous deux fort fatiguez du *mal de Mer*. Apres s'estre remis pendant quelques jours, ils furent salüer les Amis de Don Baltazar pour qui ils avoient des Lettres: puis ayans veu la Ville suffisamment en se delassant, le Pedagogue mena Barthelmi au Collège de cette celebre Academie, pour commencer ses Estudes. Ce Pedagogue estoit un homme dont la capacité estoit grande, d'une humeur plus douce que severe, & duquel Baltazar avoit juste sujet d'attendre toute sorte d'avantage, si l'humeur jeune, ou plutost libertine de son Disciple, eust correspondu au desir ardent que cet homme avoit d'en faire quelque chose de bon; mais la Fortune dont, les funestes caprices rompent les plus beaux desseins, en faisant reüssir les affaires d'une maniere toute differente de celle que les Hommes les plus sa-

ges se sont proposée, rendit comme inutiles la Prudence du Pere & la sagesse de ce digne Precepteur, comme il paroistra un peu plus avant.

Rien ne leur manquoit, touchans de l'argent autant ou plus qu'ils n'en vouloient. Leurs Amis les avoient logez proche du Collège, dans une maison belle, commode, & bien meublée. Le Pedagogue avoit un soin & une exactitude sans semblable au monde de faire repeter Barthelmi, au matin, au soir, au retour du Collège, avant qu'il y allast, & par maniere de dire, il ne laissoit pas écouler un seul moment à sa compagnie, qu'il ne procurast l'avancement de ses Estudes, fut-ce à translater, ou à repeter, fut-ce à apprendre par cœur ou à luy expliquer par maniere de divertissement quelque bon Autheur familier qu'il savoit adroitement ajuster au goût de ce jeune esprit, qui estoit si justement confié. Barthelmi repondoit déjà depuis quelques temps d'une fa-
çon

çon si louable à tout cecy, qu'il eust esté fort difficile ou presque impossible de juger, sans meprise, lequel des deux s'acquittoit le mieux de son devoir. Barthelmi prenoit plaisir à bien faire tout ce qui dependoit de ses petits suffrages. Il ambitionnoit de gagner place sur place dans sa Classe, à quoy il reüssit si bien, qu'il parvint à la plus haute. En un mot, il estoit l'honneur de sa Classe; & tous les autre Escoliers aussi bien que le Regent ne manquoient point d'exalter au Pedagogue le merite de son Disciple toutes les fois qu'ils trouvoient occasion de luy parler. Cela ne caufoit pas une petite joye au Pedagogue, qui participoit beaucoup à cette gloire. Il n'estoit pas negligent aussi d'écrire au Pere de ce brave Escolier comment tout se passoit. Don Baltazar, sa femme, & leurs Amis estoient si ravis de ces bonnes nouvelles, qu'ils ne recrivoient point, sans accompagner leur Lettre de quelque

Pre-

Present honneste pour le Pedagogue, ou pour le Regent, ou bien pour l'Escolier; & quelquefois pour tous les trois.

Cet admirable Disciple avoit l'Esprit si bon à comprendre, & la memoire si heureuse, qu'on ne vit jamais dans cette celebre Academie, d'humanitez mieux faites, qu'il fit toutes les siennes, & en si peu de temps. Ce fut un sujet d'admiration, non seulement pour les Escoliers, mais aussi pour tous les Professeurs & Regents qui y servirent de temoins oculaires. Mais comme nous voyons que les jeunes branches d'un arbre veulent estre continuellement ployées par le Jardinier, ou sinon elles deviennent crochuës, & prennent pli à la moindre branche d'un autre arbre qu'elle rencontre qui leur empesche leur cours ordinaire; Il en arrive tout de mesme de la tendre Jeunesse, qui se corrompt aisément, & s'abandonne au libertinage, si elle n'est ployée de bon-
ne

ne heure, & c'est ce que nous ferons voir par la suite de cette veritable Histoire estre arrivé à l'endroit de Barthelmi, & dont la seule cause provint (selon toute apparence & selon le raisonnement humain) d'une maladie qui l'obligea de tenir le lit, & ce pendant l'espace de trois mois; durant lequel temps Barthelmi se donna du bon temps; mais qui luy cousta bien cher.

Nostre Fameux Escolier changea bien de Note dès qu'il se vit libre de ses actions: car tout d'un coup en pensant se delasser un peu de la grande attache qu'il avoit eu aux Estudes, il se plongea dans une negligence & une faineantise aussi grandes, comme avoient esté jusq' alors sa diligence & son empressement à se bien acquitter de tout ce qui regardoit son devoir. Il s'amusoit au commencement à regarder joier les enfans avec quelque indifference; apres il y prit de la delectation; ensuite il trouva du plaisir

à jouër avec eux ; & enfin il s'y adonna corps & ame d'une telle façon , qu'il ne songea plus du tout à entretenir ce qu'il avoit appris auparavant. Son Pedagogue , quoy que fort malade , l'en reprenoit grièvement , luy promettoit qu'il en escriroit à Don Baltazar. Il accompagnoit cette menace de plusieurs autres , lesquelles voyant bien Barthelmi qu'elles ne pouvoient estre suivies d'aucun effet qu'apres le recéuvrement de convalescence du Pedagogue , il n'en faisoit point d'état , & tout ce qui luy entroit dans une oreille sortoit par l'autre. Son libertinage fut mesme jusqu'à courir de nuit par toute la Ville , avec une infinité de mechans garnemens. Mais tout ce petit brigandage ne fut pas encore si mauvais pour luy que ce qui l'en retira. Ce fut la Fille de la Femme qui avoit toujours gouverné son Pedagogue & luy depuis qu'ils demeuroient dans cette maison-là. Cette Fille pouvoit estre de l'âge de Barthelmi ,

188 *Nouvelles de l'Amerique.*
thelmi, & demouroit avec sa Mere;
& par cette raison ils avoient tous
deux occasion de lier ensemble une a-
mitié plus particuliere qu'avec les au-
tres. Cette amitié estoit dans l'abord
innocente, mais elle se changea peu
à peu en petites badineries & careffes,
qui avec le temps firent un tel effet sur
l'esprit de l'un & de l'autre, qu'ils a-
voient mesme peine à se quitter les
soirs, quand il falloit aller coucher.
Ils jôüoient toute la journée ensen-
ble, en fuyant toute autre compagnie.
La mere de Clemente (c'est le nom
de cette jeune fille) estoit joyeuse de
les voir retirez de leur libertinage; el-
le ne consideroit point de difference
entre *Amitiez*, & *Amourettes*; elle
allamoit ce pernicieux feu, sans y pen-
ser, au lieu de l'éteindre, en les fai-
sans manger ensemble, & bien sou-
vent aussi coucher. Le Pedagogue
cependant se desesperoit de voir que
de jour à autre Barthelmi reculoit dans
ses Estudes. Il ne savoit à quoy attri-
buer

buer la cause de ce desordre : car il trouvoit toujours son Disciple au logis, & pendant quelque temps il fut dans le mesme erreur que la mere de Clemente. Le hazard voulut que ces jeunes Amans, un jour qu'ils estoient seuls & pensoient n'estre veus de personne, s'amuserent à de petites familiaritez indecentes que le Pedagogue vit d'un lieu où il estoit ; & pour ne leur point faire connoistre qu'il les avoit veus, il appella Barthelmi, à qui il donna quelque occupation, le reprimandant sur le jeu & sur le temps qu'il perdoit si mal-heureusement tous les jours avec Clemente. Il luy dit aussi, que s'il s'appercevoit davantage de leur frequentation, il feroit sortir Clemente de la maison. Ensuite il reprit la mere de sa negligence pour l'education de sa fille, la menaçant de la congédier elle mesme, si elle ne retiendroit sa fille hors du logis. Cette gouvernante qui trouvoit bien son compte avec le Pedagogue & son Disciple,

ple, aprehendant d'estre chassée, tâcha d'appaiser le Pedagogue : elle luy promit de chastier Clemente, & l'assura, que si elle s'appercevoit apres de la moindre frequentation entr'eux, elle la mettroit chez de ses Amis, d'où Barthelmi n'en entendroit jamais parler. Nos deux jeunes Amans furent bien allarmez, quand ils se virent si mal menez. La peur qu'on executast ces rigoureuses menaces, les fit resoudre à ne plus joüer ni parler ensemble, que des yeux : ce qui dura quelques jours, pendant lesquels Barthelmi faisant encore moins son devoir à estudier qu'auparavant, le Pedagogue voulut absolument remedier à ce desordre. Il chastia donc rigoureusement son Disciple, & obligea la Gouvernante de mettre sa fille dehors. Mais tout cela ne remedia point au mal : Car le déplaisir que la mere de Clemente eut de n'avoir plus la chere compagnie de son enfant, la fit aviser d'un moyen pour s'en consoler, en
faisant

faisant tourner ces amourettes à son avantage particulier. Elle sçavoit que l'inegalité de condition de sa Fille & de Barthelmi ne pourroit à la fin causer que la perte de l'honneur de sa fille si de quelqu'autre façon ils n'estoient mieux separez. Elle conceut donc que pour mettre son esprit en repos, il n'y avoit point de plus seur moyen que de la mettre dans un Couvent, comme les Parens en Portugal & en Espagne ont accoustumé de faire, quand ils ne veulent pas permettre un mariage entre des personnes qui s'aiment. Mais l'argent qu'il faut pour proceder en ce-la par les voyes ordinaires, luy manquant, elle se vit dans l'impossibilité d'executer son dessein; si la necessité, qui est la mere d'industrie, ne luy eust suggeré d'en agir comme il fuit: Elle representanta au Pedagogue l'ardeur qui paroissoit dans l'amour que Barthelmi avoit pour Clemente, en ce qu'il faisoit encore moins son devoir depuis cette separation, qu'auparavant; que
si

si son Pere en estoit bien informé il le retireroit de *Lisboa*, ou feroit mettre *Clemente* dans un Couvent, pour prevenir les mauvaises suites qui s'en ensuivroient pour tous d'eux ; que le deplaisir qu'elle en avoit estoit plus grand qu'on ne pouvoit croire, principalement à cause de l'absence de sa fille, qui estant hors d'avec elle, luy faisoit apprehender qu'une aussi mauvaise affaire ne luy arrivast avec quelqu'autre aussi bien qu'avec *Barthelmi* : & joignant une infinité de raisons à celles-cy, elle persuada si bien le *Pedagogue*, qu'il eut pitié d'elle, & prenant sur le champ une plume & de l'ancre, il en écrivit à *Baltazar* une Lettre fort-ample : recommandant à la Gouvernante, qu'elle prit patience jusqu'à l'arrivée de la reponse, & que cependant elle tascha toujours d'empescher que *Clemente* ne peust parler à *Barthelmi*. Elle le luy promit, & le remercia. De sorte que tout alloit bien jusques-là au gré du *Pedagogue*

gue & de la mere de Clemente ; Mais Barthelmi, changeant son deplaisir en une haine mortelle contre son Pedagogue, resolut de se venger sur luy de toutes ses disgraces, en le tüant. Il acheta pour cet effet un Poignard, qu'il cacha adroitement sur luy ; & un jour que son Pedagogue luy faisoit repeter ses Leçons, il prit son temps, & luy enfonça le Poignard au travers du corps, & le laissa pour mort, & descendit promptement, & dit à la Gouvernante, que son Pedagogue l'avoit voulu tüer ; mais que voulant sauter sur luy, il avoit fait un faux pas, & étoit tombé sur son Poignard, qui luy avoit percé le corps d'oultre en oultre, & ayant dit cela à la Vieille, il sortit du logis & s'alla jeter dans un Couvent de Cordeliers. La Justice fut advertie par la Gouvernante, qui dés le moment vint faire Information du fait, & entrant dans la chambre, ils trouverent le Pedagogue qui n'estoit pas encore mort, & qui supplia la Ju-

ftice de luy faire venir un Prestre pour le confesser : ce qui luy fut octroyé. On envoya promptement querir un Prestre, & en attendant que le Prestre vint, on interrogea le Pedagogue, qui dit comme tout s'estoit passé ; & il achevoit de compter le fait quand le Prestre entra avec un Chirurgien pour le penser. La premiere œuvre qu'on fit, ce fut de le confesser, & de luy faire recevoir les Ordres de l'Eglise, à la coustume du Pays & de la Religion qui s'exerce. Il persista de dire, que Barthelmi l'avoit blessé ; mais qu'il luy pardonnoit de tout son cœur, & qu'il prioit à Dieu & à la Justice de luy pardonner aussi, & qu'on écrivist à son Pere, & donna l'adresse à l'Isle de la *Terciere*, où le Pere de Barthelmi demouroit. Apres que le Prestre eut fait son devoir envers le Pedagogue, le Chirurgien le pensa, qui jugea la playe mortelle, comme de fait, ayant le lendemain levé l'apareil en presence de la Justice, le Pedagogue mourut deux heu-

heures apres. On n'eut que faire d'autres Temoins pour verifier le crime, le blessé estant mort dans la persistance que c'estoit Barthelmi qui l'avoit blessé. On fit chercher le Criminel dans tous les Couvents, bien qu'on ne les peult pas visiter avec la Justice, qui n'a pas le pouvoir d'arrester personne dans les Monasteres, sans l'autorité du Roy, qui ne l'accorde jamais, de crainte d'estre excommunié. Cependant il commençoit à s'ennuoyer dans ce Couvent, & les Moines auroient aussi bien voulu voir dehors. Il y avoit un Gentil-homme qui s'en alloit au Bresil, à qui il fit demander s'il le vouloit mener avec luy en qualité de Serviteur, ou, pour mieux dire, de Page. Le Gentil-homme l'accepta, & quand le Navire fut sous voile, Barthelmi s'enbarqua secrettement. Il estoit fort aise de faire ce voyage, qui luy faisoit eviter le maltraitement de son Pere, avcc lequel ii esperoit de mieux faire sa paix apres une longue

196 *Noouvelles de l'Amérique.*
absence. Dans cette pensée il se resolu
lut à souffrir tout; mais à peine le vais
seau fut en mer, qu'il eust voulu estre
à terre: &, la planche estant tirée, il
fallut prendre patience. Le premier
lieu où on anchra, fut dans l'embou
cheure de la riviere de Congo, entre la
Gouinée & Angole, à la hauteur de cinq
degrez & quarante minutttes au Zur
de l'Equinoxe. Le changement de
climat & la soif qu'on avoit soufferte
sur le vaisseau, causerent bien des infir
mittez aux Passagers & aux autres, ce
qui fut cause que la pluspart furent se
rafraischir à terre dans quelques peti
tes Villes Portugaises qui sont le long
de la Riviere, d'où l'on envoya des ra
fraischissemens à ceux qui estoient de
meurez sur le vaisseau. Barthelmi fut
avec son Maistre à une petite Ville sur
le Fort de la Riviere, dont le nom ne
me revient pas à la memoire. Bar
thelmi, qui commençoit à voir ce que
c'estoit que du monde, devint fort cu
rieux. Il s'alloit souvent promener seul
hors

hors de la Ville à la fraische, avant que son Maistre feust levé. Il consideroit tous les Arbres, desquels il n'avoit jamais veu les semblables, il consideroit jusqu'aux pierres qu'il rencontroit dans son chemin; il n'oubloit pas aussi à contempler le grand nombre d'Oiseaux qu'on voit dans ce Pays-là, lesquels sont fort differens de ceux de l'Europe. Un jour en se promenant, il contempla toutes ces raretez avec une si grande application, qu'il se trouva hors de son chemin, & ne savoit par où il devoit tourner. La nuit le surprenant alors, il fallut qu'il se resolust à coucher dehors, ce qui le fascha fort, & plus encore la crainte de ne pas retrouver son chemin, & de tomber entre les mains des *Noirs*. Il chemina le lendemain depuis la pointe du jour jusque sur le Midy, qu'il se trouva au pied d'une grande montagne sur laquelle il n'y avoit point de bois, y estant monté jusqu'au sommet, il vit le bord de la mer & la Ville d'où

il estoit parti, & remarqua que son plus court chemin estoit d'aller tout droit, tenant le Soleil levant à la droite & le Soleil du midi à la gauche. Dans cette speculation il prit le chemin de la Ville, & la faim l'ayant attaqué, il fut obligé de la soulager avec de petits fruits qui ressembloit fort à des prunes sauvages, & sur le soir il revint coucher aux environs d'où il estoit parti le matin. Il cherchoit un lieu commode pour dormir & estre en seureté contre les bestes feroces, lors qu'il apperecut une taniere de Lions, dans laquelle il entra; & y en trouva trois petits, qu'il prit naïvement pour des chats sauvages, comme aussi, n'y a-t-il point d'animaux qui approchent plus du chat, que le Lion & le Tigre, jeunes. Il est à croire que les pere & mere de ces Lionceaux estoient allez chercher leur vie. Barthelmi les prit tous trois, & poursuivit son chemin jusqu'à un autre endroit où il passa la nuit avec eux. Il avoit fort bien remarqué dès le soir
quel

quel chemin il devoit tenir le lendemain au matin: Et au lever de l'Aurore il partit de là, & sur le soir il arriva à la Ville avec ses trois petits Lions. Son Maistre qui l'avoit cru perdu, & pris des Negres, ou bien mangé par les bestes sauvages fut merueilleusement estonné de le revoir avec ces petits Lions. Il soupçonna Barthelmi de les avoir acheté des Negres pour de la *Rafade*, mais il en fut dissuadé par le recit ingenu que Barthelmi luy fit en les luy presentant. La Surprise de son Maistre & de tous ceux qui entendoient parler de cette aventure estoit telle, qu'ils n'osoient pas eux-mesmes s'éloigner de la Ville, à cause des bestes sauvages & des Negres. Il prenoit un plaisir extreme d'entendre Barthelmi raisonner du Pays, parce qu'il en parloit mieux que les propres Habitans; mais il ne laissa pas néanmoins de le faire chastier, afin qu'une autre fois il ne prit pas la hardiesse de s'éloigner ainsi de luy sans son consentement.

Quand le Capitaine du Vaisseau eut achevé ses affaires & accompli l'ordre de ses Maistres, il fit sçavoir à ses Passagers, que son dessein estoit de faire voile; ce qu'il fit trois jours apres, & fit route pour traverser la Terre-ferme de l'*Amerique*, à une coste qu'on appelle la coste de *Maragnan*, où il y a une Riviere qui appartient au Roy de Portugal, qu'on nomme la Riviere de *Maragnan*. Il falloit que ce Vaisseau mist là quelques Passagers à-terre, & y laissast aussi quelques Marchandises. En arrivant à la veuë de la Terre (que ces pauvres gens, qui estoient sur le Vaisseau avoient long-temps souhaitté, parce qu'ils avoient beaucoup souffert, tant de la soif que d'autres infirmités, à cause du grand calme qu'ils avoient eu pendant leur traverse de la coste de l'*Affrique* à celle de l'*Amerique*) une tempeste les prit, qui leur jetta le grand Mast du Vaisseau à-bas. Si-bien que le Capitaine du Vaisseau fut obligé de faire
vent-

vent-arriere , pour trouver quelque Port où il peult se mettre à l'abri de la tempeste , qui estoit si furieuse, qu'à peine les meilleurs Matelots se pouvoient tenir sur le Tillac du Vaisseau. Cette tourmente dura quatre jours , à la fin desquels le vent demeura à l'Orient , qui estoit tout-à-fait contraire au Vaisseau pour faire la route ; parce qu'il ne pouvoit pas loveyer avec un Mast seulement. Le Capitaine resolut donc de faire voile le long de la coste de *Guyana*, & venir à l'Isle de la *Trinité*, afin de pouvoir reparer le dommage que la tempeste avoit fait à son Vaisseau. La tempeste estant passée, on trouva beaucoup de morts dans le Vaisseau, la plus grande partie Noirs, lesquels estoient malades, & n'avoient pû se remuer, & estoient noyez par les vagues que la mer avoit jetté avec impetuosité dans le Vaisseau, & avoit jetté ces pauvres gens, & mesmes quelques femmes & hommes Blancs qui n'osoient monter en haut

Le Maistre de Barthelmi, qui estoit fort malade, fut aussi tellement agité par la tempeste, qu'il en mourut trois jours apres. Il mourut mesme quelques Matelots, du grand travail qu'ils avoient eu, & de la soif & de la faim qu'ils avoient enduré, à cause du grand calme qu'ils avoient eu. Quand Barthelmi vit jetter le corps de son Maistre dans la mer (parce qu'un corps se peut gaster en fort peu de temps à cause de la grande chaleur) il s'y voulut jetter aussi: Mais on l'en empêcha. Ce pauvre garçon estoit si affligé de la perte qu'il avoit faite de son Maistre, qu'il ne pouvoit ni boire ni manger. Le Capitaine du Vaisseau en prit soing par la recommandation que luy en avoit fait son Maistre avant mourir. Peu de temps apres le Vaisseau arriva à la veüe de l'Isle de la *Trinité*; mais le Capitaine ne trouva pas bon d'y aller arriver, à cause que les Espagnols estoient leurs ennemis. Il se resolut d'aller à l'Isle de la *Martini-*
que,

que, ou à la première Isle Françoisse qu'ils aborderoient. Le vent & la marée (au lieu qu'ils croyoient aller aux Isles des *Caraybes*) les porta à l'Isle *Blanche*, qui est au Septentrion de l'Isle de la *Marguerite*, autrefois tant renommée pour la quantité de Perles qui se peschoient le long de ses costes. Estans arrivez là, ils jetterent l'Anchre, & un chacun aspira d'estre à terre. Les Chaloupes ne faisoient qu'aller & venir, pour porter le monde, qui, quoy que fatigué de la mer, & de la faim & de la soif, estoient néanmoins réjouys de voir la Terre. Sitost qu'ils furent à terre, ils furent chercher de l'eau, mais ils n'en trouverent point, parce que cette Isle est fort seiche. De sorte qu'ils furent obligez de graver des puits au bord de la mer, pour trouver de l'eau, comme en effet ils en trouverent, mais elle estoit à-moitié salée; néanmoins ils aimoient encore mieux la boire, que celle du Vaisseau, qui pouoit com-

me une charongne, & estoit pleine de vers. Ils trouverent aussi sur cette Isle des Chevres, qu'ils chasserent, & en tuèrent quelque nombre, ce qui les remit sur pied, parce qu'il y avoit long-temps qu'ils n'avoient mangé de viande fraische. Enfin apres que les futailles furent pleines d'eauë, telle qu'on l'avoit trouvée, le Capitaine voulut faire voile, à cause qu'il n'y avoit point de moyen de trouver d'arbre sur cette Isle propre à faire un Mast pour ce Vaisseau. Le pauvre petit Barthelmi s'estoit amusé le soir à cueillir des *Raquettes* (qu'on appelle en Europe des *Figes d'Inde*) qui croissent sur le bord de la Mer en grande abondance: & il arriva trop tard pour s'embarquer dans la Chaloupe; Si bien qu'il fallut qu'il se resolut de coucher sur le sable, qui estoit encore assez chaud du Soleil du Midy. Cette mesme nuit (à ce qu'on a appris depuis) quelques Marinieres qui avoient esté dans ces quartiers-là, resolu-

lurent.

lurent de tuer le Capitaine, & se sauver avec le Bastiment dans le premier Port, feust Espagnol, Anglois, ou François; & vendre là les Negres & les Marchandises, qui importoit à une grande somme d'argent. Ils mirent en estat leur entreprise, & laisserent Barthelmi sur l'Isle *Blanche*.

Quand Barthelmi s'éveilla, il fut bien surpris de ne voir plus de Vaisseau. Il ne savoit de quel costé aller. Il estoit comme desesperé de se voir tout seul dans une Isle dont il ne connoissoit point le climat. Apres qu'il eut demeuré sept ou huit jours sur cette Isle, il comença de se resoudre, & ne songea plus au Vaisseau qui l'avoit amené. Il vivoit de Figues-d'Inde & de petits Vignots, qu'il trouvoit sur des Rochers au bord de la Mer, qu'il mangeoit tout cruds. Cette vie avoit déjà duré dix ou douze jours, quand un Bastiment vint mouïller à la Rade. Aussi-tost qu'il eut mouïllé, la Chaloupe vint à terre, & ces gens trou-

trouverent Barthelmi, qu'ils questionnerent en Espagnol, & il leur repondit en Portugais: ce n'estoit pas qu'il ne les entendist bien, mais il ne leur pouvoit repondre qu'en sa langue, que les autres n'entendoient pas bien. Ils le menerent à bord, & luy donnerent à manger de ce qu'ils avoient, & ensuite le firent interroger par un Indien qui avoit demeuré au *Bresil*, qui parloit bon Portugais. Barthelmi luy repondit à tout ce qu'il demanda, & luy raconta comment il estoit venu sur cette Isle. Quand ils eurent appris toute son Histoire, ils demurerent fort surpris de voir qu'un garçon si jeune eust déjà tant souffert de mal.

Ce Bastiment-cy venoit pour voir s'il n'y avoit point de Bastimens Espagnols à l'Isle de la *Marguerite*, & estoit un Pirate Anglois de l'Isle de la *Geomayque* que les Anglois avoient depuis peu usurpée sur les Espagnols. Et quand ce Pirate eut veu qu'il ne trouvoit point ce qu'il cherchoit, il
prit

prit sa route vers l'isle Espagnolle, dont les François tiennent la plus grande partie, & où estant arrivé, il vint des François qui s'occupoient dans ce quartier-là à tuer des bestes pour en avoir les cuirs. On nomme ces sortes de gens *Boucanniers*. Barthelmi qui croyoit que le Vaisseau Pirate s'en alloit droit au Port, fut desabusé par l'Indien, qui luy dit, qu'il alloit croiser devant un Port Espagnol appellé *Cartagene*. Cette nouvelle l'affligea si fort, qu'il se resolut de demeurer plutôt au service de ces Boucanniers François: comme en effet il y demoura & se soumit à les servir. Comme il estoit encore jeune & foible, ils ne le menoiert point à la chasse, mais ils l'occupoiert seulement à faire cuire leur viande, pour quand ils revenoiert de la chasse. Ces gens valent aussi beaucoup de chair de porc, qu'ils vendent aux Habitans du Pays, qui font du Tadaç. Ils occupoiert Barthelmi à estendre cette chair sur une Celay
[grosse

grosse comme le bras, puis à la faire secher, pour la vendre ainsi preparée. Barthelmi fit ce mestier pendant cinq ans, sans qu'il trouvast d'occasion pour s'en retourner en son Pays, & estoit devenu grand, puissant & fort. Ces Boucanniers estans tres contens de son service, ils le firent chasser avec eux, & luy donnerent sa part au gain comme tous les autres avoient: & dans lequel exercice ayant demeuré sept ans, il épargna quelque chose pour passer en Europe. Il quitta donc cette Isle, pour passer à celle de la *Tortuë*, où il esperoit se pouvoir embarquer sur quelque Vaisseau pour France ou pour son Pays, dont il n'avoit point eu de nouvelles depuis son retour de *Lisboa*. Il arriva à l'Isle de la *Tortuë* un peu apres la venuë d'un Vaisseau de France chargé de Femmes, qu'on avoit mariées aux Habitans de là: & l'Hoste de Barthelmi en avoit épousé une qui estoit jeune, assez belle; & assez adroitte pour donner de l'amour
à

à Barthelmi, qui estoit beau & bien fait, & qu'elle eust mieux aimé que son mary, qui avoit passé le plus beau temps de sa vie à planter du Tabac. Il est vray qu'elle n'estoit pas Novice & qu'elle avoit feu donner de l'amour à bien d'autres qu'à Barthelmi, qui étoit seulement Amoureux de voir une Dame un peu jolie, & se ressouvenoit de son jeune temps, & des petites libertez qu'il avoit eües avec Clemente, qui luy avoit causé la mauvaise Fortune où il estoit plongé. Barthelmi commença donc à carresser Mademoiselle son Hostesse, qui n'avoit pas moins d'amour pour luy, qu'il en avoit pour elle. Ces deux Amants estans d'un sentiment, chercherent les moyens de se satisfaire l'un l'autre. L'Hoste s'en apperceut, & devint si jaloux, qu'il ne quittoit point sa femme, qu'il hayissoit comme la mort, & l'auroit voulu voir pendre. Il y avoit déjà long-temps que ces deux Amants ne se pouvoient parler, la jalousie de
l'Hoste

l'Hoste l'ayant forcé de congédier Barthelmi de son logis dès qu'il se fust apperceu de leurs carresses: & (au rapport mesme de la Femme) il attachoit la nuit sa chemise à la sienne dans le liect, de crainte qu'il avoit qu'elle ne se levast la nuit d'aupres de luy pour aller se divertir avec son Galant.

Un jour que Barthelmi estoit à entendre la Messe, il vit l'Hostesse aupres de luy, qui dans le moient que le Prestre leva l'Hostie, luy fit signe de sortir; ce qu'il fit aussi-tost, & elle le suivit. Ils se parlerent hors de l'Eglise, & avant de se quitter, ils se donnerent un rendez-vous pour se revoir le mesme jour sur la my-nuit à un certain lieu: puis ils rentrerent dans l'Eglise: Et la devotion du Jaloux estoit si grande, qu'il ne s'apperceut point de la sortie ni du retour de sa Femme, qui s'agenouïlla à costé de luy comme auparavant. Cette femme qui estoit des plus subtiles de son Sexe, ne voulant pas manquer de jouër son rolle malgré
les

les soins de son Jaloux, ne trouva pas de plus seur expedient, que de jouer le stratageme qui suit. Estant le soir avec son mary preste à se coucher, elle fit si bien qu'elle demeura la dernière debout, puis feignant d'avoir oublié quelque chose dans un autre appartement, elle courut promptement ouvrir la porte d'un Parc dans lequel il y avoit quaranté ou cinquante Pourceaux enfermez, puis elle se vint coucher aupres de son Mary, qui ne manqua, suivant sa coustume, d'attacher leurs chemises ensemble; & apres cela s'endormit en repos; mais à peine l'heure donnée entre les deux Amans estoit venue, qu'elle reveilla le pauvre homme en s'écriant qu'il luy sembloit entendre courir les Pourceaux, qui renversoient tout dans le logis, & qu'asseurément ils estoient sortis du Parc. Le Jaloux ayant un peu écouté, en entendit mesme tout proche de sa chambre, il ne fait qu'un faut pour se rendre au Parc, dans lequel ne trou-

vant

vant pas un de ses Pourceaux, il les va chercher tout-partout, pendant que sa Femme va au rendez-vous où elle ne manque pas de trouver son Amant, qu'elle fait adroitement entrer : & ils s'estoient déjà divertis l'espace d'une bonne heure, lorsque le pauvre homme revint tout échauffé, & prit son arme. Barthelmi en fut effrayé, & pensa luy sauter au collet; mais s'estant r'avisé, il se sauva tout doucement par la porte que l'Hoste estoit entré. Il se vouloit sauver dans un bois tout voisin; & il traversoit quelques broussailles qui faisoient un peu de bruit, quand l'Hoste (qui croyoit que ce fust encore un de ses Pourceaux) accourut promptement. Barthelmi demeura tout court & sans se remuer, de peur d'estre decouvert. Mais, par mal-heur, il y avoit un Pourceau proche de luy qui commença à gronder, & passoit pardevant luy. L'Hoste craignant de perdre son Pourceau, aime mieux le tuer qu'un autre le tuast, ce qui fait qu'il

qu'il tire dessus, & au lieu d'attraper le Pourceau, il attrape Barthelmi d'une balle dans l'espaule. Quand le Pourceau entendit tirer, il gagna au logis. L'Hoste suivit le Pourceau, & l'Infortuné Amoureux demeura là quelque temps presque démy-mort, & ne se pouvoit remuer. A la fin prenant courage, il s'efforça tant, qu'il sortit du bois, & se traîna jusque chez un de ses Amis, qui envoya d'abord querir un Chirurgien. Il en vint un aussitost, qui pensa le blessé, & promit de le guerir en peu de temps. Cependant ces deux Amans estoient en peine d'avoir des nouvelles l'un de l'autre. Barthelmi soupçonnoit sa Maistresse d'être complice de sa disgrâce : sachant bien qu'il y a toujours danger de se fier en ces rencontres à une femme liée avec un autre homme par les loix de Mariage. Pour se mettre en repos & luy apprendre de ses nouvelles, il se servit de l'intrigue d'une Negresse qui demouroit dans son mesme logis. Cette
Ne-

Negresse parloit bon François, & luy promit de luy apporter des nouvelles de sa Dame. Or comme les Noirs sont fort fidels, & particulièrement ceux qui ont esté elevez avec les Espagnols, le font encor plus dans ces affaires-là, il ne fit aucune difficulté de luy declarer le mystere. La Negresse luy promit toute sorte de fidelité, & peu apres s'en fut trouver la Maistresse de Barthelmi, qui se mit à verser des larmes quand elle apprit l'accident qui luy estoit arrivé. Elle le vint voir avec la Negresse, & apres l'avoir persuadé de la part qu'elle prenoit à son affliction, elle luy offrit tout ce qui estoit en son pouvoir, & jusqu'à de l'argent: mais il la remercia, voyant bien par ces genereux offres qu'elle estoit innocente. Il tint le lit & la maison environ un mois; puis dés qu'il put sortir il fut voir sa Maistresse, qui luy fit toutes les carresses imaginables, & luy il l'aima plus que jamais. Son voyage ayant esté retardé
par

par sa blesure, le Vaisseau François estoit parti; mais il ne s'en mit pas beaucoup en peine, quoy que son petit fait fut à bout, & il se resolut d'en aller chercher ailleurs. Sa Maistresse l'en retint quelque temps; mais tout son ennui estoit qu'il ne luy pouvoit parler quand il vouloit, à cause de la jalousie de son Mary. Elle en estoit au moins aussi faschée que Barthelmi: Et pour mettre fin à leur commun déplaisir, ils resolurent de s'en aller ensemble, & de laisser le Jaloux seul. Barthelmi prepara un Canot, qui est une sorte de petit Vaisseau dont on se sert dans ces quartiers-là pour naviger: il avoit aussi gagné deux ou trois garçons qui luy devoient aider, & trouvant l'occasion favorable, il enleva la femme de l'Hoste deguisée en homme, afin que ceux qui estoient avec luy ne reconneussent pas cette affaire. Il leur fit mesme accroire que c'estoit un garçon qu'il avoit acheté pour le servir trois ans, à la mode du Pays.

Pays. Aussi-tost qu'ils furent dans le Canot ils partirent, & furent environ à quatre-vingts lieues de la *Tortue* sur des petites Isles nommées *los Cayemitos*, où il se mit pour y rester quelque temps. Il y avoit aussi sur ces petites Isles un homme marié avec lequel Barthelmi fut demeurer avec son Amante. Et il y avoit déjà demeuré plus de six mois, quand l'Hoste apprit qu'ils estoient là: & commençant à en estre las, il ne fut pas fâché que son Mary la vint requerir. Neanmoins avant que de la luy remettre, il luy fit promettre de ne la point maltraiter. Apres cela Barthelmi prit parti sur un Vaisseau Corsaire qui alloit croiser devant un Port Espagnol, dans l'esperance de regagner ce qu'il avoit dépensé auparavant avec sa Maistresse. Ce Corsaire croisoit le long de la côte de *Cartagene*, & fut chassé par un navire de Guerre; & finalement apres s'estre bien battu, il fut pris. Le pauvre Barthelmi se desesperoit d'estre
tombé

tombé entre les mains d'une Nation qui hayssoit la sienne comme les chiens font les coups de baston. Il passa toujours pour François, & les François le prirent si fort en affection, qu'il n'y en eust pas un qui le voulust accuser. Tous les Prisonniers furent mis dans un Cachot, mais peu apres ils furent eslargis : Une partie fut employée à bastir un Fort sur la Riviere de la *Hache*, & l'autre partie à rebastir dans la Ville de *Cartagene* une Forteresse qui estoit tombée en decadence. Barthelmi fut envoyé au Fort, & si-tost arrivez aussi-tost employez, à porter de la chaux, du mortier & autres materiaux. Il y avoit pour lors une flotte de Barques, qui viennent là de *Cartagene* pescher des Perles sur un Banc qui est devant cette Riviere. Ces Barques ayant fait une bonne pesche, se dispoient pour s'en retourner. Barthelmi avoit bien consideré tout ceci, & presumant qu'on pouvoit facilement enlever une de ces

Barques, il cherchoit les moyens d'en venir à bout, & sachant bien que de pareilles entreprises, venans à estre découvertes, la punition est beaucoup plus rigoureuse pour l'Autheur que pour les autres, il n'osoit faire confidence de son dessein à ses Camarades. Neanmoins ayant fort belle, il le fit à quelques-uns en qui il se confioit, qui furent de son mesme avis, & qui à sa premiere proposition résolurent d'enlever la plus grande de ces Barques: (qui est ordinairement celle où on met toutes les Perles) puis ils firent le complot, en se promettant fidelité l'un à l'autre, & que personne ne reculeroit de l'entreprise. Ces pauvres gens estoient enfermez la nuit dans un chachot, à la muraille duquel ils firent un trou, par lequel ils sortirent. Ils se jurèrent derechef fidelité, & ensuite furent ensemble à un vieux Canot dont ils s'estoient pourvus auparavant. Estans dedans ce Canot, ils tirerent droit à la barque

que susdite , qui n'estoit gardée que de deux ou trois hommes , qu'ils jetterent à l'eau avant qu'ils peussent se reconnoistre eux-mesmes. Cela fait, ils firent voile avec la Barque , & le premier Port où ils aborderent fut à l'Isle Espagnolle , au costé du Midy , en un Port nommé *Haquin*. Dès qu'ils furent arrivez là , ils visiterent leur barque , & trouverent pres de Cent cinquante mille *Piastres* en Perles , qu'ils partagerent également entr'eux.

Barthelmi se voyant en estat de pouvoir retourner en son Pays , s'embarqua avec quelques uns de ses Camarades sur un Vaisseau Anglois qui partoit pour *Lisbona*. Dans ce Vaisseau il y avoit quelques Boucanniers qui avoient des Cuirs. Ils firent voile de la coste de *S. Domingue* , & furent deboucher à la Mer par le Canal de *Baham*, duquel estans sortis ils trouverent un vent asscz favorable qui les porta en peu de jours à la hauteur des Isles des *Effores* , où ils trouverent un

Corsaire d'Ostende, qui voulut visiter le Navire Anglois, sous pretexte de voir s'il n'y avoit point de Marchandises de Contrebande. Les Anglois (qui dans ce temps-là avoient paix partout) leur permirent de faire la visite, disans que tout ce qui estoit dessus leur appartenoit. Mais les Ostendois ne se fians pas à cela, promirent au contre-Maitre Anglois de luy faire un present, s'il leur vouloit dire la verité. Et ce meschant homme, pour profiter, leur declara, qu'il estoit à frait, & alloit à *Lisbona*; puis leur ayant appris que les Connoissemens estoient cachez en un certain lieu dans la chambre du Capitaine, ils les y furent chercher, & les ayans trouvez, ils dechargerent le Navire, commandant au Capitaine Anglois, de mettre à terre le monde qu'il avoit, ou sinon qu'ils prendroient son Navire aussi. Ce Capitaine, qui estoit payé de son frait & qui en cherchoit un autre, ne fit point de difficulté; il les mit a terre
sur

sur l'Isle de la *Terciera*, qui est une des *Effores*, (car il faut remarquer qu'en ce temps-la l'Espagne avoit guerre contre le Portugal) La premiere chose que ces pauvres gens firent , fut de demander l'assistance du Consul de France, qui leur donna quelque argent pour subsister jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé occasion de pouvoir retourner en France. De cette maniere Barthelmi se trouva dans sa Patrie lors qu'il y pensoit le moins , & il ne voulut pas se faire connoistre , à cause qu'il estoit en mauvais equipage ; mais peu apres il se fit faire un habit de quelque argent que ses Camarades luy avoient presté , puis fut a la maison de son Pere ; où il trouva d'autres gens qui y demeuroient. Cela l'estonna. Il demanda où demeuroit *Don Baltazar* de la *Cueba* : On luy dit qu'il estoit mort environ un an apres sa femme ; & qu'apres sa mort on n'avoit point trouvé d'Heritiers ; mais que l'Inquisition s'estoit emparée de son bien , sur

l'accusation de certains faux Temoins qui l'avoient accusé d'estre Juif; & que mesme l'Inquisition en avoit écrit au Brazil, où on croyoit que son fils fust, afin de le faire brusler ou le retenir dans une prison perpetuelle; afin qu'il ne peust jamais redemander son bien & la reparation de l'affront fait à sa Famille. Ces nouvelles surprirent Barthelmi si fort, qu'il ne se reconnoissoit pas. Il se pouvoit bien faire que son Pere avoit esté Juif, mais il n'en savoit rien. Et sans perdre de temps, il prit un Acte de son Baptistaire & une Attestation de ce qu'on luy avoit dit. Apres quoy, ayant fait toutes les diligences que requeroit cet affaire, il se resolut d'aller en demander justice à la Cour de Portugal, où le Prince commençoit à gouverner. Les Camarades de Barthelmi avoient fretté un petit Bastiment que le Consul leur avoit adressé pour les passer à la Rochelle, & comme il n'avoit point d'autre occasion plus preste pour avancer

cer son voyage (outre l'obligation qu'il leur avoit, de ce qu'ils l'assistoient d'argent.) il se disposa de passer avec eux, esperant aussi de trouver plustost un Vaisseau à la Rochelle pour passer en Portugal, que dans cette Isle. Ils s'embarquerent donc ensemble, & mirent à la voile. Quand ils furent à la hauteur du Cap de *Finis Terra*, ils rencontrerent un Corsaire d'*Alger*, qui les prit, & les mena Esclaves à *Alger*. Ce dernier mal-heur affligea Barthelmi plus que les autres, parce qu'il n'avoit point de Parens de qui il peust esperer d'estre racheté. Il fut vendu à un Turc natif d'*Andrinople*, qui estoit venu demeurer en Barbarie à cause qu'il avoit herité d'un sien Frere, lequel avoit esté Capitaine d'un Corsaire d'*Alger*. Ce Patron estoit un fort honneste homme, & Barthelmi fit si bien, en le servant, qu'il gagna parfaitement son amitié, & fut fait gardien de la maison: on luy donna les clefs de tous les Magasins, & la

charge de tous les Esclaves. Le Patron de Barthelmi avoit une Fille qui estoit extremement belle & jeune. Elle cherchoit tous les jours des occasions pour se faire voir Barthelmi a qui elle temoignoit assez d'amitié. Elle laissoit aussi fort souvent tomber quelque chose des galleries de sa chambre, afin de luy apporter en haut. Mais elle ne pouvoit faire davantage, parce qu'ils ne s'entendoient pas l'un l'autre. Cela dura pres d'un an, pendant lequel temps Barthelmi apprit a parler la langue Barbareſque aussi bien que ceux du Pays. Un jour le Patron de Barthelmi luy donna ordre de mettre quelques pieces de Draps & de Soyerie à l'air : & il falloit qu'il fust sur le haut de la maison pour faire ce que son Maistre luy avoit commandé. Il falloit aussi qu'il y fust continuellement, de peur qu'on n'en derobast; parce qu'en ce Pays-là les maisons sont plates, si-bien que d'une maison on peut passer à l'autre sans

sans estre veu. La Fille du Patron trouvant cette occasion favorable, y fut aussi, & declara son amour à Barthelmi, lequel n'osant luy refuser le sien, la paya de quelques raisons, mais toutefois sans satisfaire entierement à sa demande. Elle luy dit, que s'il se vouloit faire Turc il l'epouserait, son Pere ayant particulierement les Europeiens, & n'ayant point d'affection pour les Barbares, quoy qu'ils fussent de sa Religion. Barthelmi ne pouvoit se resoudre à se faire Turc, & cependant leur amour reciproque qui croissoit de jour à autre, les mit enfin hors d'eux mesmes. Le Patron avoit tant de soin de sa Fille, qu'il avoit deux femmes esclaves pour la garder, mesme il gardoit la nuit la clef de la chambre où elle dormoit. Mais elle en avoit fait faire une que Barthelmi gardoit aussi, avec laquelle il venoit toutes les nuits voir sa Maistresse, qui regaloit tous les soirs ces Esclaves avec de certaines confitures épicées qui

les excitoient fort au sommeil, & ainsi les empêchoit de decouvrir ce qui se passoit. Barthelmi eust bien voulu persuader à cette Belle de se faire Chrestienne, mais cela n'estoit pas encore assez pour l'asseurer de son amitié; & il en auroit voulu de plus forts temoignages.

Or en ce temps-là le Roy de *France* fit une Paix avec le Roy d'*Alger*, & retira tous les Esclaves François qui estoient en ce Pays-là. Barthelmi fut aussi delivré, & quand il fut libre son Patron luy declara, que s'il vouloit se faire Turc, il auroit sa Fille en mariage; mais Barthelmi estant libre, il la refusa librement, ce qu'il n'auroit pas pu faire quand son Patron avoit commandement sur luy. Cependant ces deux Amans s'aimoient passionnément, & Barthelmi, pour mettre fin à sa peine, se resolut de luy proposer de l'enlever en Terre Chrestienne & d'embrasser la Religion de Jesus Christ. Elle luy accorda tout ce qu'il voulut,

pro-

promettant de le suivre partout. Pour bien reüssir dans l'exécution de leur entreprise, elle prit autant d'argent qu'il luy fut possible avec tous ses bijoux & pierreries, qui estoient d'une grande valeur, puis s'en fut hors de la Ville, où son Amant l'attendoit avec une Barque & des Esclaves qu'il avoit achetez. Quand ils furent environ à moitié chemin du bord où ils vouloient aller, ils virent derriere eux une Chaloupe pleine de Turcs; ce qui leur causa quelque apprehension, qui augmenta horriblement quand la Maistresse de Barthelmi reconut son ere qui estoit dans la barque des Turcs. Barthelmi se voulut sauver au premier bord qu'il trouva, & en abordant un Vaisseau, les Turcs approcherent la barque où estoient nos Amans. Barthelmi voulant neanmoins sauver sa Maistresse, l'embrassa, & vouloit sauter à bord d'un autre Vaisseau, quand; par mal-heur, le pied luy manquant, ils tomberent tous deux dans

la mer. Barthelmi fut repesché par des Matelots, qui luy jetterent aussi-toft une piece de bois à laquelle il s'attacha: mais pour sa Maistresse qui estoit chargée d'argent, &c. elle coula d'abord au fond, & quelques diligences que l'on fit, on ne la put retrouver. Ce mal-heur pensa faire mourir de deplaisir Barthelmi, qui se sauva en suite.

Cette action pensa rompre le Traité de la Paix: Car le Patron de Barthelmi, qui avoit beaucoup de credit avec le Roy d'Alger, luy en fit ses plaines, qui firent tant d'effet, que le Roy envoya querir Monsieur de Beaufort, Admiral de France, qui avoit contracté la Paix avec les Barbares. Il luy demanda, qu'il luy remist entre les mains Barthelmi, ou qu'à faute de cela, il romproit le Contract de la Paix, lequel empeschoit Monsieur de Beaufort d'enlever aucun Turc, ni aucun Esclave Etranger. Monsieur de Beaufort eut bien de la peine à appaiser

fer le Roy; puis considerant qu'en cette rencontre le salut d'un homme seul pouvoit causer la perte de plusieurs milles, il fit chercher Barthelmi partout où on s'imagina, mais en vain. Et le Roy d'Alger, à qui la Paix estoit aussi necessaire qu'au Roy de France, ne fit plus d'estat de ce petit different, peu de temps apres. Si-bien que Monsieur de Beaufort repassa en France avec sa Flotte. Pour Barthelmi, il ne perdit point de temps apres sa dernière infortune pour se rendre en Portugal, où il arriva heureusement peu apres. Mais l'Inquisition, qui a ses Espions partout, fut bien-tost avertie de la venuë de Barthelmi, & connut ensuitte qu'il poursuivoit en cette Cour ses pretensions à la succession des biens de ses Pere & Mere. Elle employa en cette affaire tout ce qu'il y a de plus pernicieux dans la chicane, & obtint d'abord un *Delay* de six mois pour instruire, & pour repondre: pendant lequel temps on demanda à Barthelmi

thelmi plus d'Attestations, qu'il ne luy estoit possible d'en donner. Il fut chercher les Amis de son Pere, mais ils ne le voulurent point connoistre, à cause que son Pere avoit esté accusé d'estre Juif, & ils craignoient qu'on leur fist la mesme piece. Cela le mit au desespoir, & manquant en mesme temps d'Amis aussi bien que d'argent, il tomba dans une si grande necessité, qu'il se resolut de retourner à l'*Amerique*, où il avoit passé une partie de sa jeunesse: & en attendant occasiou pour passer en *France*, où il vouloit s'embarquer pour faire ce Voyage, sa misere devint telle, qu'il fut réduit à vivre de la charité d'un Couvent, & de coucher pour l'Amour de Dieu.

Enfin, tant par assistance que par industrie, il passa à l'*Amerique*, & y estant arrivé sans argent, il fut obligé de s'engager pour trois ans avec un Habitant de *S. Domingo*. Il trouva des connoissances sur l'Isle de la *Tortue* qui le retirerent de chez cet Habitant,

tant, & luy avancerent de l'argent pour acheter des armes & ce qu'il avoit besoin. Barthelmi acheta des armes & un *Canot*, puis s'enfuit avec dix-huit ou vingt bons garçons comme luy à la coste de l'Isle de *Cuba*, en la partie Septentrionale, où ils n'eurent pas esté long-temps, qu'ils prirent une Barque, qui venoit de *S. Christophle* de la *Havana*, Ville Capitale de cette Isle. Elle estoit chargée de Farine, de Sucre, & de quantité de Confitures. Cecy accommoda bien Barthelmi & ses Camarades, qui le firent leur Capitaine; & s'en furent aussi-tost apres croiser sur l'autre costé de la coste de la mesme Isle. Ils n'y avoient pas encore croisé long-temps lors qu'ils apperceurent un Navire Espagnol, qui venoit de la coste de *Caraco*, & faisoit route pour la *Nouvelle Espagne*. Barthelmi proposa à ses Camarades d'aller attaquer ce bastiment: ce qu'ils furent fort contens de faire, promettans de se battre jusqu'au dernier.

232 *Nouvelles de l'Amérique.*
nier. Ce n'estoit pas un Vaisseau
Corfaire : c'est pourquoy ils espe-
roient de faire un butin considerable.
Quand ils furent sous la portée de son
canon, on les salua d'importance ;
Mais ces nouveaux Pirattes estoient
tous couchez de leur long sur le Tillac
de la Barque, & il n'y avoit que ce-
luy qui gouvernoit qu'on pouvoit
voir. Dès que la decharge fut faite
ils monterent à l'abordage, & se bat-
tirent si bien, qu'ils emporterent la
victoire, & se rendirent maistres de
ce Vaisseau, sur lequel il y avoit cin-
quante-cinq Espagnols, tant Passa-
gers que Matelots, dont la plus gran-
de partie estoient ou morts ou blesez.
Ils donnerent leur Barque avec quel-
ques vivres & de l'eau-douce à ceux
des Espagnols qui estoient en estat de
pouvoir gagner le premier Port, puis
se mirent à visiter le Bastiment, qu'ils
trouverent chargé de *Cacao*, qui est
une Semence dont on fait la *Chocolate*,
presentement assez connue dans l'Eu-
rope.

rope. Outre cela il y avoit plus de Cinquante mille *Piaſtres* en argent monnoyé, ſans les autres Marchandiſes. Il y avoit déjà deux ou trois jours qu'ils ſe rejouyſſoient de leur bonne fortune quand une tempeſte extraordinaire ſ'eſleva, & les jetta ſur la coſte de *Campesche*, où ils furent contraints de jeter l'ancre en attendant le beau temps, & eurent aſſez de beſongne à recoudre leurs voiles, à raccommo- der leurs cordages & maſts rompus, & à reparer les autres domages qu'avoit faite à leur baſtiment cette tempeſte pendant trois jours conſecutifs.

Chacun d'eux ayant fait ſon devoir, ils mirent à la voile pour le premier port de ſeureté. Mais comme les hommes ſont aſſi peu certains de ce qui leur doit arriver, comme l'oïſeau qui eſt ſur la branche l'eſt de ſa vie, *Barthelmi* & ſes *Camarades* ſon- geoient bien peu à ce qui leur devoit arriver peu de temps apres : Car le meſme jour qu'ils avoient mis à la voi-
le,

le, ils se rencontrèrent entre trois vaisseaux, qui apres leur avoir donné la chasse, les prirent, & les menerent à *S. François de Campesche*, Ville Maritime dans le Golfe de la *Nouvelle Espagne*. Ces trois Vaisseaux estoient Espagnols, & dès qu'ils furent arrivez, il vint quelques Marchands à leur bord, soit pour apprendre des nouvelles, ou pour acheter quelques Marchandises: Et un d'eux ayant reconnu Barthelmi, de qui il avoit esté pris & maltraitté autrefois, il courut au plus viste porter ses plaintes contte Barthelmi au Gouverneur de la Ville, & conclut que c'estoit un Corsaire qui ne donnoit jamais de quartier aux Espagnols, desquels il sembloit avoir juré la destruction. (en effet Barthelmi les haysoit mortellement). Le Gouverneur de *Campesche* l'envoya aussi-tost querir, puis, apres l'avoir interrogé, il le renvoya à bord, & le mesme jour fit planter un gibet pour le faire pendre, quoy que le Capitaine qui avoit pris

pris Barthelmi s'y opposoit disant, que c'estoit son prisonnier, & qu'en pareille rencontre d'autres luy en feroient la mesme chose. Le Gouverneur voyant que ce Capitaine (qui estoit un Biscain) estoit porté pour Barthelmi, il le fit mettre en prison jusqu'à ce que Barthelmi fust executé. Neanmoins le Capitaine trouva l'occasion de faire sçavoir à Barthelmi qu'on le devoit executer le lendemain, & qu'il cherchast à trouver les moyens de se sauver. Personne ne sçavoit ceci, & mesme on ne leur avoit pas enchargé de prendre mieux garde à Barthelmi qu'auparavant. Environ sur la minuit, Barthelmi se vit seul avec la sentinelle qui le gardoit: il fit feynte d'avoir un grand mal de ventre & comme la sentinelle avoit tousjours accoûtumé de l'elargir, pour aller a la chambre secrette, il n'en fit aucune difficulté, a la requeste de Barthelmi; mais il le conduisit jusque dans l'esperon du navire. Barthelmi se voyant
em-

empesché de la sentinelle d'accomplir son dessein, resolut à tout perdre Il tira son cousteau & le poussa jusques au manche dans le cœur de l'homme qui le gardoit, sans qu'il fist le moindre cry; & voyant que ceci avoit bien reüssi, il le jetta tout doucement a l'eauë, & prit deux gerres qui estoient la proche & les boucha bien, & les attacha ensemble, & se mit aussi a l'eauë, & se sauva a terre ou il arriva demi noyé. Neanmoins il avoit grand courage. Il mit son doigt a sa bouche & vomit toute l'eauë saleë qu'il avoit beuë. Apres il se trouva bien mieux, & prit le chemin du port Royal le long du rivage ou il marcha bien douze lieuës sans mettre pied a terre. Mais marcha sur une certaine sortes d'arbres qui ont leurs Racines hors de la terre comme les branches d'enhaut, & il est impossible de marcher par-dessous, tant ils sont pressez & entrelacés les unes dans les autres. Les Espagnols appellent les places ou sont ces
arbres

atbres Mauglares. Enfin le pauvre Barthelmi eut toutes les peines du monde de se retirer de ce meschant passage. Il devint foible de la faim & de la soif qui luy estoit le plus grand tourment qu'il souffroit, & fut contraint de boire l'espace de plusieurs jours son urine. A la fin il trouva un chemin qui le mena sur une grãde ance de sable, ou il trouva une petite source d'eau douce qui descendoit d'une Montagne. Il beut de cette eau qui luy sembla meilleure que le meilleur vin qu'il eut jamais veu. Enfin il poursuivit son chemin jusqu'à une grande Riviere qu'il faisoit qu'il passast, & il n'avoit point de machine pour cet effet. Cette Riviere estoit pleyne de Cocodrilles, qui donnerent de la frayeur a Barthelmi, lequel demeura là un jour pour resoudre de quelle maniere il pouvoit passer cette Riviere; & ce qui luy faisoit le plus apprehender estoit, qu'il ne s'avoit point nager. Et comme la necessité est la mere de tous les arts. Elle enseigna aussi

aussi un moyen a Barthelmi , pour se retirer de la peyne où il estoit. Il s'avisâ de prendre d'un certain bois qui croist au bord de la mer (qu'on appelle en ce païs-la *Mahau*) il en pela les escorses , & prit certains morceaux de bois pourri que la mer jette au rivage , & les attachâ à son corps , à ces bras & jambes , & prit avec cela un arbre pourri qui avoit esté long-temps au soleil & qui estoit bien sec , & se mit en cet equipage au hazard , d'estre devoré par les Cocodrilles , qui estoient en abondance en ce lieu-là. Neanmoins il passa la Riviere sans estre endommagé. Il avoit un baston qu'il tenoit en sa main , & batoit sans cesse dans l'eau comme fait un espadon , pour quoy les Cocodrilles ont peur. Quand Barthelmi fut passé cette Riviere , il fut en peu de jours où il vouloit aller, ou il trouva sept ou huit de ses Camarades , c'est a dire Corfaires comme luy , qui avoient perdu leur navire en cette coste , & ne leur estoit

estoit resté qu'un Canot avec lequel il vouloit rascher de se rendre à la *Jeomayqué*. Ayant trouvé cette occasion, il fut bien aise. Il leur demanda s'ils vouloient risquer leur vie où il risqueroit la sienne: Ils luy répondirent que ouy. Barthelmi leur proposa de s'embarquer tout sur le champ, disant qu'il y avoit un Navire devant *Campesche* qu'il estoit fort facile d'enlever. Aussi-tost cette parole ouye chacun temoignant ne demander pas mieux que d'exécuter la proposition de Barthelmi, ils sauterent tous dans le Canot avec luy, & se mirent à nager avec leur Canot le long de la coste la nuit, afin de n'estre vus d'aucun bastiment. Huit jours s'estoient déjà passez dans cette Navigation, quand ils commencerent à voir la Ville, & n'avoient encore esté vus de personne. Barthelmi qui les conduisoit leur montra le vaisseau dont il estoit question, les instruisant du moyen de s'en rendre maistres sur

la minuit : ils luy promirent de suivre son avis en gens de cœur. L'heure estant venuë de mettre leur entreprise à execution , ils aborderent le navire , & en moins de demi-heure s'entendirent les maistres , & ensuite ayant coupé les cables , ils mirent à la voile , faisant route pour aller à l'Isle la *Geomayque*.

Mais il semble que le destin n'estoit pas favorable à Barthelmi : Car arrivant à l'Isle du *Pin* pour y prendre de l'eau , ils furent attaquez d'une tempeste qui leur fit perdre leur navire. Dans ce mal-heur ils furent obligez d'avoir recours à leur Canot , dans lequel ils se sauverent , & furent avec dans les Isles qui sont du au Midy de l'Isle de *Cuba* , où ils trouverent un Corsaire Anglois qui se dispoit à partir pour aller au rendez-vous que *Morgan* General des Corsaires de l'Isle de la *Geomayque* , avoit donné , pour assembler une Flote , avec laquelle il avoit dessein de faire une descente en
Terre-

Terre-ferme, Barthelmi & ses Camarades se resolurent d'y aller aussi, & prirent party dessus ce vaisseau. Le vent leur fut favorable, & ils eurent bien-tost joint la Flotte de Morgan. Si-tost qu'ils furent arrivez dans la Flotte, Barthelmi fut salüer Morgan, duquel il fut tres bien receu, & Morgan luy promit que si on prenoit quelque vaisseau il le luy donneroit. Il le retint cependant sur son navire, en attendant l'occasion de voir des preuves de sa valeur. Barthelmi se signala si bien à plusieurs attaques & à la prise de plusieurs places, qu'il devint le sujet de l'admiration non seulement de Morgan, mais aussi de toute sa Flotte, se montrant toujours le premier au plus grand feu.

Morgan ayant descendu en Terre-ferme, avoit pris le Fort qui est sur la Riviere de *Chagre*, (qui est une des clefs de la mer du Zur) & son entreprise estoit sur la Ville de *Panama*, comme en effet il la prit ensuite, &

L

242 *Nouvelles de l'Amerique.*
à laquelle occasion Barthelmi ne put pas se trouver, à cause du mal-heur qui luy estoit arrivé, qui estoit, qu'en voulant poursuivre, luy troisiéme, le Roy ou Capitaine des Indiens, une embuscade d'Indiens qui estoient postez dans un endroit aupres duquel ils passoient, tua ses deux Camarades, & luy, il fut blessé d'un coup de Flesche qui luy avoit entré dans l'Aine & venoit rendre par derriere la Hanche. Il avoit perdu beaucoup de sang par cette blessure, & estoit si foible qu'il ne pouvoit marcher: enfin il se voyoit un homme mort, si dans cette extremité son courage & son genie ne l'eussent assisté. Il avoit la mort tout asseurée du costé des Espagnols, desquels il n'avoit aucun quartier à esperer, si son mal-heur eust voulu qu'ils l'eussent trouvé dans l'estat qu'il estoit; & en se déguisant de ses habits, ou en s'en depouillant tout-à-fait, il avoit quelque sujet d'esperer de les pouvoir tromper. Il y avoit aupres de luy quelques

ques corps morts des Indiens: & Barthelmi voulant profiter de l'heureux moment qu'il estoit seul, ramassa toutes ses forces en un, & avec l'esperance de reüssir, il se trouva encore assez de vigueur pour depouïller un de ces cadavres, duquel les habits estoient à l'Espagnolle. Il se vestit ensuite de ces mesmes habits, puis ayant jetté les siens à quartier, il se traïna le mieux qu'il put jusqu'à un lieu d'où il aperceut quelques soldats Espagnols. Et cōme il parloit bien leur langue, il jugea qu'il vaudroit mieux pour luy de crier à eux & demeurer là, que d'attendre qu'ils vinssent d'eux-mesmes à luy. Il parloit bon Espagnol & sa physionomie ne dementoit pas ce que ses habits le faisoient paroistre. Tout cecy ne l'asseuroit pas peu. Il se mit donc à les appeller, pour le secourir: & dès que ces soldats Espagnols l'eurent ouy, ils accoururent à luy. Il n'y ne eut pas un d'eux qui ne le prit pour un pauvre soldat blessé par les Corfai-

res: & dans cette erreur ils l'emmenerent, ou plutoſt, le porterent dans une maifon, où il fut bien penſé & ſoigné. Ils l'interrogerent ſur le combat & de tout ce qui ſ'y eſtoit paſſé de plus remarquable, dequoy ils furent fort bien informez, puis qu'il en avoit eſté un des principaux Témoins.

A peine Barthelmi fut un peu fortifié & ſa playe commencée à guerir, qu'il ſongea à ſ'en aller chercher les autres Corſaires, mais les forces luy manquoient. Il crut qu'une mule qui eſtoit dans la maifon où il demeueroit luy pourroit beaucoup ſervir pour ſe ſauver, c'eſt ce qui luy fit prendre la reſolution de la prendre à la premiète occaſion favorable, laquelle s'eſtant preſentée peu de temps après, il monta deſſus la mule, & prit le chemin de *Panama*, où il avoit appris que Morgan avoit eu de l'avantage. A ſon arrivée il receut les embrassades de tous ſes Camarades & de Morgan meſme, qui fut ravi de le revoir, l'ayant

l'ayant cru jusqu'alors mort ou prisonnier des Espagnols. Morgan le fit penser, pour achever de guerir sa blessure, qui n'estoit pas encor bien refermée, & le fit bien soigner; ce qui fit que Barthelmi ne mit gueres à recouvrir sa parfaite santé.

Cependant Morgan retourna à la mer du Nord, où il presenta son Vaisseau à Barthelmi, qui le refusa avec civilité, & le remercia de toutes les graces qu'il avoit receuës de luy. Et ayant envie de revoir encore une fois son Pays, il prit congé de Morgan & voulant profiter de l'occasion d'un bâtiment François qui esperoit se retirer à l'Isle de la *Tortuë*, où Barthelmi esperoit s'embarquer pour passer en France & de là en son Pays.

Ce bastiment quitta la Flotte de Morgan, & voulut traverser à l'Isle de *Cuba*, où estant arrivé il mouïlla l'anchre en une Isle qui est proche de la grande Isle, que l'on nomme l'Isle de *Pin de Cuba*. Ce vaisseau venoit là

pour se r'afraischir & prendre quelques victuailles , c'est-à-dire , de la viande de beuf qu'on tuë à la chasse , auquel exercice Barthelmi avoit autrefois beaucoup pris de plaisir & s'estoit rendu bon Chasseur.

Un jour il voulut aller à la chasse seul, avec un Esclave qu'il avoit. Pour cet effet il partit un matin au lever de l'Aurore avec cet Esclave , dans l'esperance de faire bonne chasse , & de ne point retourner que chargez de bon Gibier ; Mais environ le midy les autres Chasseurs estans de retour & ne voyans point Barthelmi , qui avoit accoustumé de se rendre des premiers , & d'estre le mieux chargé de chasse, ils commencerent à apprehender qu'il ne luy fust arrivé quelque accident. Ils furent dans cette inquietude jusqu'au soir, que l'Esclave de Barthelmi leur vint apprendre , tout affligé , qu'un Crocodil avoit presque déchiré son Maistre , lequel estoit plus que demy-mort à un tel endroit. A
cette

Troisième Nouvelle. 247

cette triste nouvelle ils coururent au lieu où l'Esclave avoit dit qu'estoit son Maistre, & y trouverent Barthelmi dans l'estat le plus deplorable du monde, & estoit meconnoissable. Ce Crocodil luy avoit deschiré une jambe entierement, ses parties honteuses estoient presque emportées, & le reste de son corps n'estoit guere moins mal traité. On l'emporta en diligence dans le Vaisseau, & un Chirurgien luy mit le premier appareil sur toutes ses playes. Cette nuit-là il eut une grande fièvre. Le lendemain le Chirurgien ayant levé l'appareil, trouva la jambe toute gangrenée; & sans attendre plus long-temps, il l'emputa, & la guerit dans trois semaines.

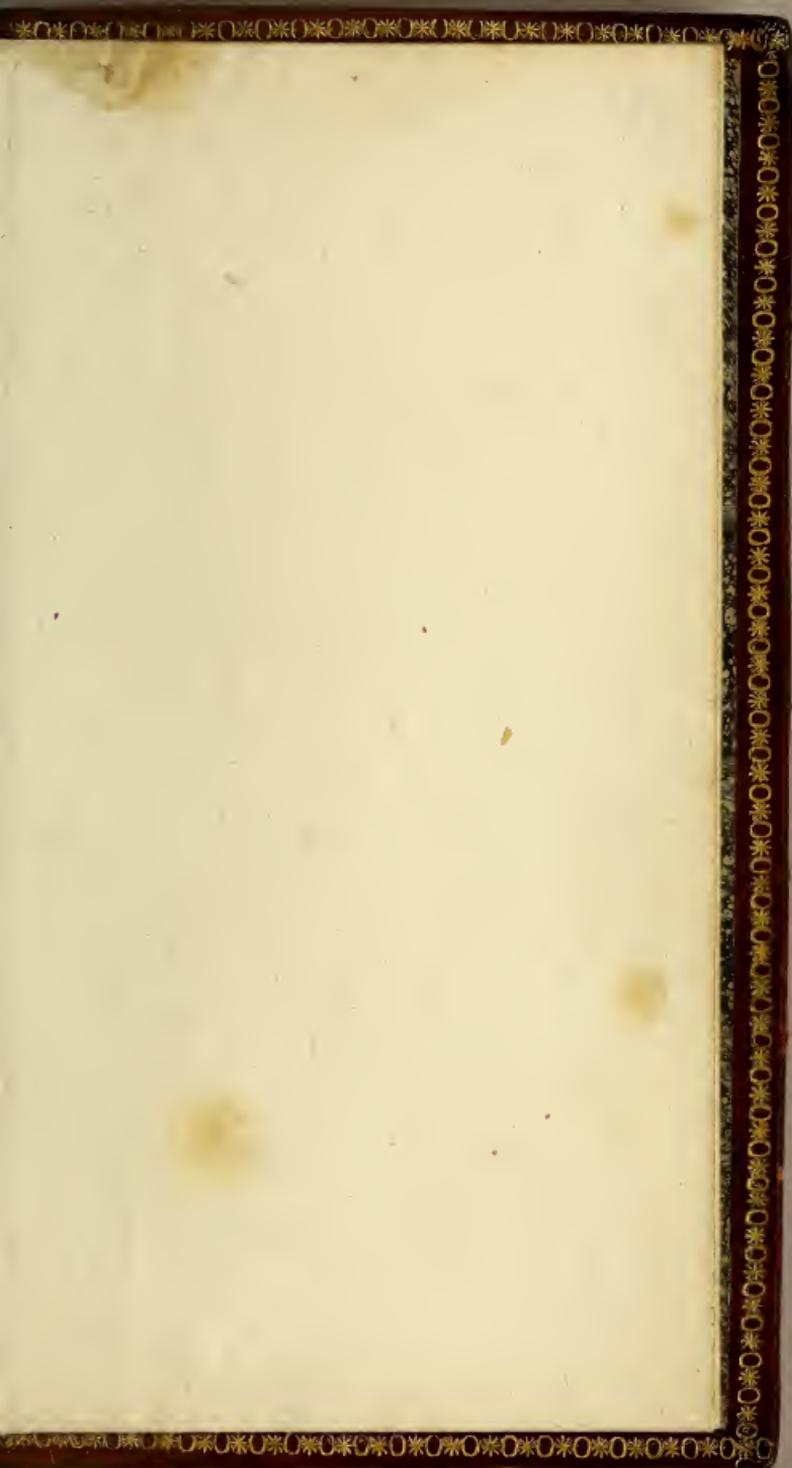
Toutes ses playes estoient presque gueries & bien fermées, & Barthelmi luy-mesme se croyoit déjà garanti, lors qu'une nuit il commença à crier qu'il sentoit une grande douleur à sa jambe. On courut appeller le Chirurgien, qui vint le visiter à l'instant, &
ne

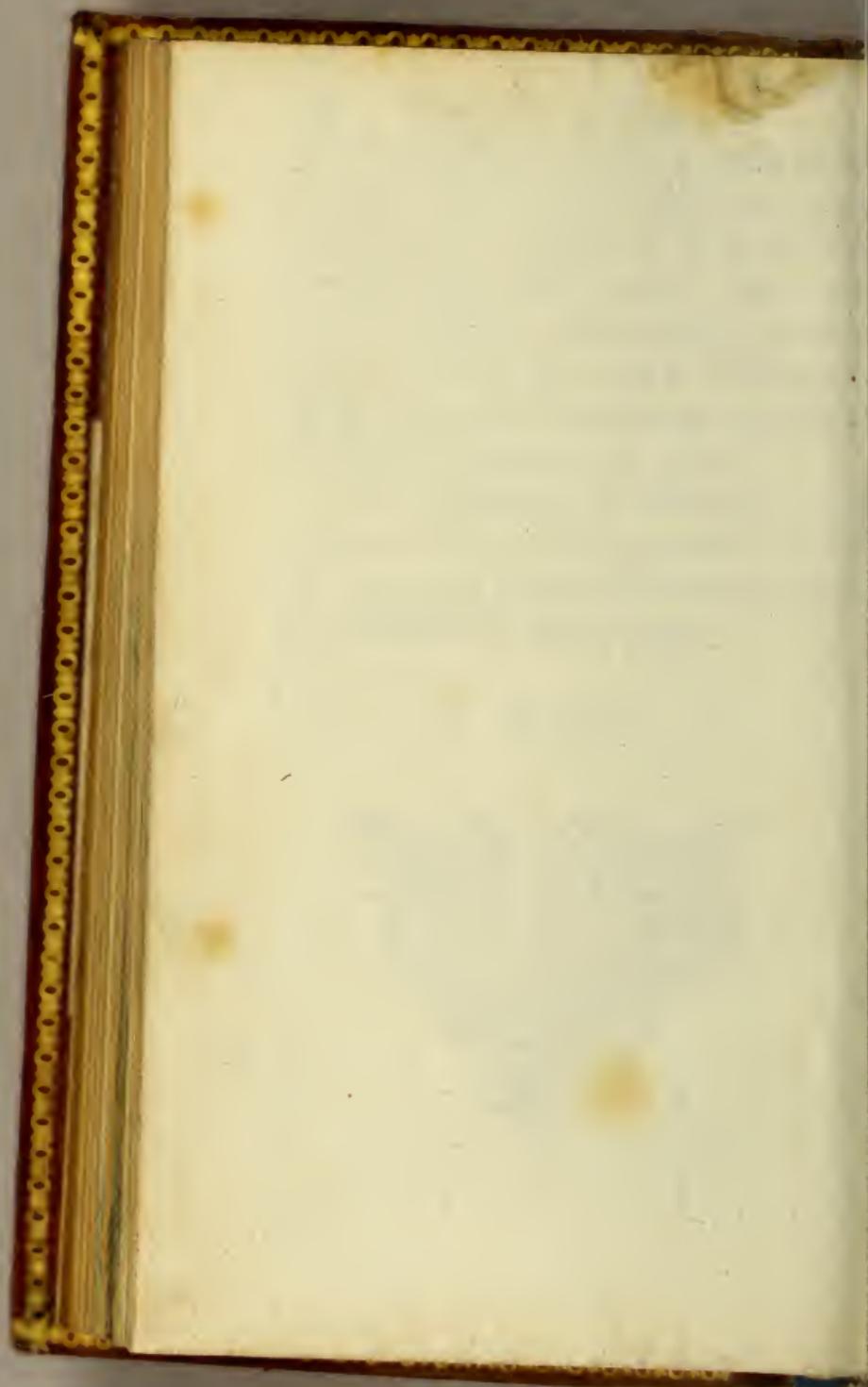
248 *Nouvelles de l'Amerique*
 ne trouvant rien à redire à l'estat de la
 jambe , attribua cette douleur à une
 crampe qui se passeroit d'elle-mesme
 comme elle estoit venuë. Mais on
 fut bien surpris vingt-quatre heures
 apres, quand on trouva Barthelmi
 mort, duquel le corps devint en moins
 de rien noir comme de l'encre.

Voilà comment le destin de Bar-
 thelmi le tira des delices où il estoit
 né , pour luy faire passer une vie plei-
 ne de peines & de travaux,

F I N.







106

EG78
N934d

394

